

U.  
S.  
U.  
S.  
S.

5

Ayuntamiento de Madrid

R  
875

Vol. 221



San Gilardi



REFLEXIONS  
SUR LES  
MEMOIRES  
POUR LES  
AMBASSADEURS,  
ET  
RESPONSE  
AU MINISTRE  
PRISONNIER,

*Avec d'Exemples curieux & d'importantes recherches.*



no. 4722  
A VILLE-FRANCHE,  
Chez PIERRE PETIT,

M. DC. LXXVII.  
Ayuntamiento de Madrid

Quod si peregrinus invito vel non assentiente Principe, alterius imperio seipsum subjecerit, ab eoque ascitus sit in civem; nihilominus Principi suo æterna in illum auctoritas est, ac jus prehensionis, ut in servum fugitivum, etiamsi ad se Legatus venerit à novo Principe missus. *Bod. de Rep. lib. 1, cap. 6. fol. 61.*



A U

## LECTEUR.



Comme les Me-  
moires pour les  
Ambassadeurs in-  
struisent assez les  
Curieux, je les prie d'y join-  
dre le présent Traité, qui  
peut les éclaircir sur tout  
ce que la passion du Mini-  
stre a généralement defigu-  
ré; l'infidélité dont il écrit  
n'étant pas moins grande  
que celle dont il a traité les  
choses qu'on luy avoit con-  
fiées. On en verra des preu-  
ves infailibles avec les cir-  
constances qui peuvent don-  
ner quelque jour aux affai-  
res. Au reste si quelques

\* 2 de-

## AU LECTEUR.

defauts de l'impression ou autres se sont glissez insensiblement en ce petite Piece, on m'obligera bien fort si on les excuse sur le peu de temps que l'on a eu pour faire une plus exacte recherche, & pour contenter tous ceux qui en demanderoient encore d'autres. On me fera donc grace si on ne me refuse point celle que je leur demande avec beaucoup de passion & de soin.



S O M-



# S O M M A I R E.

- Q**ue l'on censure les Ecrivains les  
plus celebres, en quoy, com-  
ment & leurs noms. Pag. 1
- Defense de Ferdinand & d'Isabelle* sur  
les defauts qu'on leur impute,  
l'on fait un detail des qualitez  
excellentes qu'il avoient pour  
regner. Et leur portrait fort ad-  
mirable. 5
- Eloge de l'Empereur Charles V.* sa pie-  
té, ses guerres saintes, & qu'il  
aimoit la veritable gloire. 24
- Apologie de Philippe II.* que l'on ac-  
cuse faussement d'impiété, &  
d'autres crimes detestables. On  
montre ses soins pour la Reli-  
gion, ses severitez necessaires,  
ses sentimens heroiques, & sa  
mort incomparable. 27
- Reflexion sur les Papes que l'on accu-  
se, à sçavoir Iule II. & Pie V.*  
dont la vie étoit sans reproche.  
40
- Demêlez de la France avec Alexan-  
dre VII.* ses Violences, & ses  
hauteurs; méprise les offres du  
Pape, & l'oblige au Traité  
honteux de Pise. 43
- Discours sur le faux Concile de Pise,*  
\* 3 ab.



## S O M M A I R E.

abbregé de la chose, par les fa-  
ctions de Loüis XII. & de cinc  
Cardinaux, ce que l'on croioit  
veritablement de cette assem-  
blée, imprecations des peuples,  
& soumissions des Mutins. 48

*Que l'on peut employer des Religieux  
aux Negotiations, raisons plau-  
sibles & exemples, contre le  
sentiment execrable du Mini-  
stre qui les dechire hautement.*

55

*Que l'Ambassadeur peut & doit être  
homme d'honneur, & on justifie  
l'Espagne sur le mariage de l'In-  
fante Marie avec le Prince de  
Gales.* 60

*La pieté des Polennois & de M. d'A-  
vaux faussement decriée.* 65

*Infidelité supposée du Marquis de Pes-  
quaire; son adresse, & honneur  
que luy fit l'Empereur Charles  
V.* 66

*Discours sur le Pensionnaire de VVit  
& ses loüanges.* 67

*Et sur George Downing que le Mi-  
nistre traite fort indignement,  
contre ce qu'en ont crû quel-  
ques autres. Et preuves.* 69

*Censure piquante de M. de Fargis.*

72

Et

# S O M M A I R E.

<i>Et de M. de Groot le Pere.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De M. de Trou, &amp; de Perron.</i>	75
<i>De Fresne-Cannaye &amp; de Bassompierre.</i>	78
<i>Le Comte de la Rade blâmé &amp; defendu.</i>	81
<i>Le Duc d'Albe justifié, &amp; prouves.</i>	85
<i>Villes Hanseatiques decríées.</i>	88
<i>Charles IX. &amp; Henry III. defendus contre le manque de foy qu'on leur impute, &amp; leurs raisons. Ambassades insolentes des Protestans en Allemagne, &amp; réponse vigoureuse de ces Princes</i>	89
<i>Remarques sur ce que l'on dit de la Reyne Christine de Suede.</i>	97
<i>Injuste foiblesse &amp; impuissance attribuée à la France par l'Auteur des Memoires.</i>	99
<i>Comparaison des trois fameux Cardinaux Richelieu, Mazarin, &amp; d'Amboise.</i>	101
<i>Et son Eloge admirable.</i>	103
<i>Censure de la Cour de justice en Hollande.</i>	104
<i>Et sur les Etats Generaux, avec un discours sur les presens que reçoivent les Ambassadeurs.</i>	103

# S O M M A I R E.

*Reformes iudicieuses en Angleterre,  
en Holande , & en Espagne.*

111

*Demêlé des 4. Ambassadeurs avec  
la Cour de Rome sur les affaires de  
la Dcûane.*

115

*Que les presens , pensions & autres  
marques d'honneur rendent suspe-  
cte la fidelité de ceux qui les reçoivent ; & exemples.*

119

*Histoire du Ministre Prisonnier  
mal traité en France , & com-  
ment adouci.*

121

*Ses invectives sanglantes contre la  
Holande.*

123

*Trait malin dont il la frappe.*

129

*Et mépris dont il écrit des autres.*

132

*Passages où le Ministre dit qu'on ne  
peut aucunement violer une Am-  
bassade ; ou pour mieux dire pu-  
nir l'Ambassadeur qui la profane  
luy même.*

136

*Et ses sentimens contraires , où il  
soutient que l'on peut tirer rai-  
son de celuy qui ne s'en sert que  
pour trahir le Prince & l'Etat où  
il est.*

139

*Que l'on peut punir l'Ambassadeur  
selon le caractere dont il est lié à  
l'Etat*

# S O M M A I R E.

- l'Etat où il reside , à sçavoir si à  
même temps il y porte aussi les ar-  
mes, & exemples.* 143
- Exemples d'Ambassadeurs sujets  
du Prince auquel on les envoie,  
& si on peut les punir.* 150
- Ce que l'on dit sur le Colonel A-  
lard & sur l'Avocat Sas.* 154
- Discours sur la mort de Maraviglia,  
& disputes entre François I. &  
le Duc Sforze à Milan.* 159
- Et sur Rincon & Fregose : & gran-  
des raisons pour perdre les Am-  
bassadeurs qui machinent &  
sont traitres , principalement  
s'ils sont sujets.* 162
- Exemple de ce que l'on a fait avec un  
Archevêque qui avoit conspiré , en  
Portugal.* 176
- Discours sur les Ministres , & autres  
qui ont esté enlevéz dans un Etat  
Etranger.* 178
- Jugement du Ministre sur l'Histoire  
de Buchanan : & un détail des  
Troubles d'Ecosse.* 182
- Reflexion sur le demelé de Charles le  
Hardi avec les Suisses , & parti-  
cularitez.* 187
- L'Empereur Charles V. passe par  
Paris , y est superbement traité  
par*



## S O M M A I R E.

par François I. mais il manqua  
d'y être arrêté. 189

Dispute de la France sur le Titre  
d'Ambassadeurs qu'elle refuse  
aux Plenipotentiaires des Prin-  
ces d'Alemagne , & ses rai-  
sons. *ibid.*



*Faute à Corriger.*

*Pag. 12. Lig. 8.*

*Leopold lis. Rodolphe.*

RE



# REFLEXIONS SUR LES MEMOIRES

Pour les Ambassadeurs,  
ET RESPONSE

*Au Ministre Prisonnier.*



**I**L est bien difficile *Que l'on censu-  
süre les Escri-  
vains les plus  
celebres.*  
de trouver un ou-  
vrage où il n'y ait  
rien à reprendre;  
pour la peine que  
l'on a de faire les choses assez ju-  
stes. Car bien qu'on les fasse mé-  
me sur ce pied, on ne manque  
jamais de juge à decrier ce qui sou-  
vent s'expose le moins à la censu-  
re: ou parce que rien n'est à nô-  
tre goût, ou que l'esprit, qui est  
vague, a ses vuës particulieres,

A

mais

*Difficile  
esse aliquod  
reperiri opus  
in quo nihil  
a quopiam  
reprehenda-  
tur. Est enim  
arduum ita  
quidpiã per-  
ficere, ut non  
alicubi pec-  
ces. Quod si  
etiam sine a-*

liquo errore quidpiam peragat aliquis non facile  
est, quin patiat, ac inveniat aliquem iniquum  
Iudicem. *Le Comte de Villarosate, Marius Crisellius  
dans son Code des Loix de Sicile. fol. 484.*

mais éloignées des generales, qui se moderent, & ne jettent pas toujours leur poison sur des fleurs innocentes.

Ce sentiment de Villarosate est si net, si convainquant, & si ferme, que j'en vay faire la defense de ceux que l'on blâme en ces Memoires, avec autant d'injustice que la critique des autres a aussi été fausse, & qu'elle s'est prise à de grands Hommes. Tant il y en a qui ont de la pente à medire, & à piquer, loin d'instruire, & de corriger charitablement, si l'on dit, ou écrit aveuglement une chose.

Homere dort quelquefois; Virgile confond les temps, & est riche en larcins; Ovide impudente Properce, Tibulle & Catulle blessent l'oreille chaste; Juvenal pique trop, & Martial de même. T. Live est superstitieux & a son Latin de Padoüe; Justin ses defauts sur l'Origine des Juifs, ainsi que Tacite, outre l'obscurité; mais faute de ceux qui manquent de force à penetrer dans ses raisons toujours politiques & grandes.

Pla-

Platon est confus, Aristote difficile, Cicéron inégal & froid, ou véhément; Plin un torrent vicieux, Saluste affecté, ny au goût de Seneque, & Seneque même n'est qu'un peu de fable sans chaud, ou un stile nullement lié; mais venons au siecle passé, & au nôtre.

Guicciardin ennuye avec ses oraisons; & persecute la Maison d'Urbain. P. Jove blâme l'Espagne, loue les Medicis, le Marquis du Gast, & les Italiens, mais d'un encens si extraordinaire, que l'on croit que sa plume étoit venale. Scaliger attaque Cardan; & Mantuano Zurita: Saavedre mêle trop les exemples sacrez aux profanes; d'Avila a ses adversaires, & Strada les siens; Mariane est suspect; mais peut-être pour ses veritez. Thou n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à son Histoire. Grammond change trop les noms propres; Prioli s'élève, & tombe comme Lucain. Grotius en veut à de Laet, & de Laet répond à Grotius. Lipsius force son stile; Nani est partial; Mezeray

trop libre ; Lifola & Verjus se chargent mutuellement : & on a répondu à Stocmans sur la Devolution.

Je ne dis rien de la guerre des Auteurs , ny de la Republique litteraire de Saavedre ; on peut lire ces deux Traitez , & avouer que l'on a bien de la peine à éviter la censure , si l'on pese chaque mot , & chaque periode , si l'on pénètre foiblement dans la pensée de l'Auteur , & enfin si on examine serieusement les passages qui soutiennent quelque excellent écrit.

La Theologie Morale a surpris bien de gens ; Guimené , ou toute une Societé interessée y répond ; Monsieur Arnaud combat , & est combattu à son tour ; mais ce sont des traits qui relevent sa gloire. Saint Augustin , & Lactance n'ont pas crû qu'il y avoit des Antipodes. On se prend à Baronius sur des affaires de Sicile. Le Cardinal Palavicin déchire le Pere Scarpi ou son Concile de Trente , & l'on montre que ce Cardinal renverse l'Evangile , & qu'il ruine ses maxi-

mes



*sur les Memoires.*

5

mes les plus saintes. Amelot de la Houssaye n'a souffert que pour avoir écrit l'histoire de Venise, avec une liberté tout à fait grande.

Ce qui fait voir au Ministre Prisonnier, que s'il censure, il n'est pas aussi exempt du destin qui est commun à tant d'autres; ce que je prouveray sans haine, sans passion, & en ne disant les choses, qu'avec la moderation que je dois. Je commenceray par les Princes, & je descendray sur les autres qu'il blâme, pour venir insensiblement au Traité del'Enlèvement du Prince de Furstemberg, qu'il improuve par des raisons particulieres, que je feray connoître avec la source de l'airgreur qu'il'agite ainsi.

Parlons de Ferdinand, mais avec respect; & quand la France l'admire, le Ministre a tort d'en dire ce qui fait honte à sa memoire; Isabelle n'a pû aussi éviter les traits malins dont il noircit sa gloire. Voici les lignes offensantes; & j'y répondray.

*Ferdinand & Isabelle se servoient fort de Religieux par hipocrisie, aussi*

*Defense de Ferdinand & d'Isabelle.*

*Le Ministre Pris. en ses Memoir. pour les Amb. f. 87.*

A 3 bien



- bien que par menage. Et plus bas ;
- 1 Fol. 214. 1 Et ce Roy Ferdinand dont les Espagnols font un si grand Prince, doit la conquête de Naples & de Navarre à ses artifices, & à son infidélité, & non à cette vertu guerrière, dont il n'avoit que l'apparence, aussi bien que de toutes les qualitez qui peuvent former un grand Prince. Ses guerres en Castille, en Portugal, & en Grenade montrent qu'il étoit aussi brave en Campagne, qu'il étoit fin & éclairé au Cabinet. Mais je passe outre.
- 2 Fol. 295. 2 Ferdinand & Isabelle les Princes du monde, qui sçavoient mieux faire accorder les plus dangereuses maximes d'une Politique profane avec les plus scrupuleuses regles de la Religion Chrestienne. Il adjoute que
- 3 Fol. 586. Louis XII. étoit indigné 3 des artifices & de l'infidélité de la Cour d'Espagne : puisque Ferdinand
- 4 Ibid. 4 avec sa dévotion ou hipocrisie étoit le plus déloyal, & le plus perfide de tous les hommes. Disant encore à
- 5 Fol. 587. ses Ambassadeurs, 5 que c'étoit une chose abominable & detestable, que ces Rois qui venoient de se faire donner le surnom de Catholiques,

*sur les Memoires.* 7

faisoient si peu de cas de leur foy & de leur honneur , de leur serment & de leur Religion.

Mais le Ministre pousse encore son venin plus loin , disant que  
Icertes si Ferdinand n'eut manqué de foy & de parole qu'en cette seule rencontre , l'histoire de son regne , où l'on voit un enchainement de déloyauté & de fourberies , menageroit mieux sa reputation qu'elle fait , & Trajano Boccalini n'auroit pas tant de sujet de faire en sa person- , le caractère de la superstition de la perfidie , & de la dissimulation. Que l'on note cet enchainement , & ce tant de sujet ; c'est un arrêt ; mais un arrêt injuste , & digne du Juge qui le donne.

Je diviseray l'Apologie : & aux deux impostures que l'on forge sur l'hipocrisie , & sur l'ambition & infidelité , j'opposeray tout ce qui ruintera l'une & l'autre. Mais commençons par la Religion , la Politique aura son lieu , & à la defense sacrée je ferai suivre la defense profane.

Mais pour ne point citer tout ce qu'en disent les Auteurs Es-

pagnols , je ne feray mes Reflexions que sur la pieté de ces Princes , & non sur la conduite , ny sur leurs maximes judicieuses ,

1 Traité Politique sur les affaires de la Monarchie d'Espagne , vains qui donnent encore tous depuis fol les jours de l'encens à sa me-  
17. à 50.

2 Reconociò de Dios su grandeça. Saaved. Pol  
101.

3 La afirmò con la Religión y Justicia.

4 Respetò la Jurisdiccion Ecclesiastica. Lo de la Religión y costumbres nunca estubo en mayor re-  
formacion. Zurit. Annal. de Arag. T. 6 lib. 10. cap.  
99

6 Ré d'eccellentissimo ingegno e virtu. Guicciard, Hist d'Ital. lib. 12.

3 Espejo sin duda por sus grandes virtudes en que todos los Principes de España se deven mirar. Mariana Hist. de Espa. lib. 30. cap. 27.

1 qui sont dans le portrait qui en est fait avec mille eloges & admirations des plus celebres Escri-  
vains qui donnent encore tous les jours de l'encens à sa me-  
moire.

On y verra ce qu'en disent Saavedre , Gracian , Zurite , Guicciardin , Mariane , Sandoval , & Castillo ; mon dessein n'étant que d'en prendre ce qui justifie la Religion que l'on decrie.

2 Il tenoit de Dieu seul toute sa grandeur , 3 & l'affermir sur la Justice & sur la pieté ; il veneroit le Clergé. 4 Et pour ce qui est des mœurs corrompues de ce temps , il les corrigea , 5 l'Eglise fleurissoit , & l'exemple & la charité touchoient admirablement les cœurs. 6 Il faisoit profession d'une severe vertu ; 7 il en étoit le

mi-



miroir, & le modele. 1 Et pour Puso la In-  
 Isabelle, elle institua l'Inquisition, quiscion.  
 2 elle se croisa contre les Infidel- Sandoz. hist.  
 les, 3 & ne detournoit jamais les del Emp. Ca-  
 deniers que l'on donnoit pour une rol. V. lib. 1.  
 si sainte guerre. Ils avoient des cap. 18.

tablettes ou ils écrivoient le nom 2 Traxo la  
 des plus capables à remplir les Cruzada cõ-  
 charges militaires, & les civiles; tra los Infie-  
 les.

4 celles de l'Eglise étoient distri- 3 No consin-  
 buées selon la portée & la probi- tiõ gastar un  
 té des genies; avec quoy l'admini- real dellos.

nistraton en étoit exacte, & le 4 Y lo mismo  
 Regne heureux. Mais ce n'est que para la pro-  
 le parfum du país, voions celuy des vision de los  
 Etrangers. Obispados y

Serres dit qu'Isabelle s. tesmoig- dignidades  
 na un Zele parfait pour la Religion Ecclesiasti-  
 Catholique en Grenade & en l'A- cas. Castillo  
 merique; qu'elle fit plusieurs saintes Hist. de los  
 fondations; & qu'elle établit l'In- Reyes Godos.  
 lib. 4.

quisition dans son Royaume. Mais le 5 Serres hist.  
 Pere le Moine excelle; il l'empor- de France f.  
 te sur les autres, & sa plume en ce 453.  
 point est ingenieuse.

6 La nature de sa grace, dit-il, 6 En l'Art de  
 m'a fait François, & la plus gran- regner 2.  
 de fortune du monde ne me feroit pas part. art. 10.  
 venir l'envie d'estre Espagnol. Je par- f. 84.  
 leray neantmoins des Princes d'Es-  
 pagne

pagne, comme si j'estois né à Madrid ou à Bruxelles: la vertu est de tous les pays: & la vertu qui parle toute sorte de langues, ne luy doit jamais refuser son témoignage en quelque langue qu'elle parle.

L'importance est que cette Maison a été bâtie extraordinairement, & d'une manière toute merveilleuse. Le courage, la sagesse, la force, le nombre n'y ont pas tant contribué qu'ils pourroient croire quelques uns. Les Espagnols ne sont pas plus courageux que les François, ils ne sont pas plus sages que les Italiens, ils ne sont pas plus forts ny en plus grand nombre que les Alemands. Il n'y a que la seule Pieté de leurs Princes, que le Zele qu'ils ont toujours eu pour la Foy Catholique, & de la conserver chez eux en sa pureté, qui a tiré Dieu de leur côté; & l'a engagé, pour user des termes de l'Ecriture, à mettre la main à l'œuvre avec eux.

Ce qui doit faire rougir Monsieur le Ministre; mais le Moine passe outre, & le frappe d'un trait encore plus convainquant.

1 Id. fol. 85. Il adjoute, 1 que les Politiques Interpretes des intentions & Commen-



mentateurs des pensées, ne renouvel-  
lent point icy leurs mauvaises notes:  
qu'ils ne disent point que ces Princes  
n'ont esté que de faux devots, qu'ils  
n'ont eu qu'un masque & une appa-  
rence de Pieté: qu'ils s'en sont con-  
verts pour deguiser leur ambition,  
& pour s'agrandir plus plausible-  
ment, sous un masque qui attire le  
respect & l'applaudissement de tous  
ceux qu'il trompe. Qui a revelé à ces  
Messieurs les Politiques, les inten-  
tions de ces Princes? qui leur a  
montré leurs pensées à decouvert? &  
quand ils les auroient devinées, &  
que la divination en seroit aussi cer-  
taine, que la conjecture en est teme-  
raire; celà ne diminueroit en rien  
les avantages de la Pieté. Il con-  
tinuë.

1 Mais les prosperitez des Prin- 1 Id. fol. 86.  
ces d'Autriche n'ont pas esté fon-  
dées sur une imposture; & ce n'a pas  
esté pour honorer une vaine image,  
& pour recompenser des Comediens,  
& des masques, que Dieu a eslevé  
leur Maison à ce faiste de grandeur,  
où nous la voyons. Leur Pieté a esté  
pure & sincere, sans deguisement &  
sans fard; & l'on se trompera bien

moins de le croire ainsi sur le tesmoignage du Ciel, que de croire le contraire sur les visions des faux Politiques. O plume sainte, veritable, & sincere!

Après quoy allant jusqu'à la source de ces graces, & à l'histoire de ce Leopold & du Prestre qu'il soulagea, en luy donnant son cheval, & le suivant à pied, comme il alloit administrer un malade, il soutient que la Divine Providence en benit sa Maison, & qu'elle étendit ses bienfaits sur toute sa Posterité.

Id. fol. 37.

*I Mais c'est principalement par l'Espagne, que je veux, dit-il, considerer les prosperitez de cette Maison. Vous diriez qu'elles se sont pressées pour y arriver à la foule. Et la fortune ne se presenta jamais nulle part avec tant d'ardeur. Aussi quand elle est envoyée de Dieu, quand elle suit la direction de l'Ange, qui est destiné à sa conduite, elle va bien plus droit, & plus vite, que quand elle est laissée sur sa fcy; & qu'elle ne suit que son caprice. Ce fut sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle que ces prosperitez commencerent; & ce fut la*

La Pieté qui leur ouvrit la porte, & leur prepara le chemin.

1. Isabelle qui avoit une ame toute 1 Ibid.  
heroïque, je dis heroïque chrestienne-  
ment, & au sens de l'Evangile; qui  
estoit devote, non pas de ces devo-  
tions assoupies, & faineantes qui  
sont bornées d'un tour de chapelet &  
de l'ombre d'un oratoire; mais d'une  
devotion active & entreprenante, cou-  
rageuse & magnanime, fit part de  
cette devotion à Ferdinand son mari,  
& luy proposa d'entreprendre la con-  
quête de Grenade. Le voisinage des  
Maures qui tenoient ce beau Royau-  
me, luy faisoit peine; il luy sem-  
bloit que la seule ombre de l'impiété  
pouvoit estre contagieuse à sa fron-  
tiere: & elle ne pouvoit se persuader  
que l'Espagne fût bien Chrestienne,  
tant qu'elle seroit Sarasine par une si  
grande partie.

2. L'entreprise fût benie de Dieu, 2 Ibid.  
& eut le succez que meritoit la Pieté  
des Entrepreneurs. L'infidelité, l'Al-  
coran, Mahomet furent chassés de  
Grenade, & la foy, l'Evangile, &  
Jesus-Christ commencerent à y re-  
gner par le Regne de Ferdinand &  
d'Isabelle.

Mais

1. Id fol 88.

Mais ces Princes 1. outre le mérite de leur Pieté & le titre de Catholiques , qui leur revint de cette Conqueste , eurent un Royaume de plus qu'ils n'avoient devant la guerre. Et parce que Dieu ne donne pas pour une fois , & qu'il aime à rendre en ruisseaux ce qu'on luy donne par filets & goute à goute : les nouveaux Roys Catholiques n'eurent pas plutôt la Couronne de Grenade sur la teste , que Dieu leur en destina d'autres dans des Mondes qui n'estoient pas encore connus de l'Europe.

3 Ibid.

Car Christophle Colon ayant donné à cette Auguste Reyne quelques perles & des pierreries pour l'exciter à faire la conquête de l'Amerique ; 3. cette proposition accompagnée de cette montre devoit donner à Isabelle des pensées d'ambition & d'avarice. Les veines d'or , les mines d'argent , les carrieres de diamants & de rubis luy devoient entrer dans l'esprit , elle se devoit imaginer des vaisseaux chargez de toutes les montagnes du Perou & du Mexique mises en barres & en lingots. Elle n'eut pourtant là dessus que des pensées de Religion & de pieté ; rien ne luy



luy entra dans l'esprit que la damnation de tant de Peuples qui perissoient faute de lumiere.

Elle s'imagina seulement quelle gloire elle procureroit à Dieu, quel accroissement elle donneroit au Christianisme; si le Perou, si le Mexique, si tant d'autres Regions barbares instruites & devenues Chrestiennes par ses soins, entroient dans le Berçail de l'Eglise. Et ce fut principalement sur cette vüe, & pour arriver à cette fin, qu'elle receut la proposition de Colon, & qu'elle donna les ordres & les expéditions, & fournit du sien les hommes & les vaisseaux pour l'entreprise des Terres Neuves. Je joindray à cés traits le trait suivant.

Je ne repondrois pas si hardiment de l'intention de ceux qui travaillerent les premiers à l'entreprise, & moins encore voudrois-je justifier les desordres de ceux qui en ont continué le travail sous d'autres Regnes. Mais je puis dire hardiment, & tous ceux qui ont l'ame nette de venin, diront aussi hardiment que moy, que l'Espagne doit à la pieté d'Isabelle ces Riches Terres.

3 Non seulement l'Eglise d'Espagne, ; Ibid.  
ne,

ne , mais toute l'Eglise Catholique doit à la Pieté d'Isabelle la grande Bible du Cardinal Ximenes qui fut son Ministre. Elle y contribua ses soins, son autorité , & ses Finances ; & ce ne fut pas un dessein de Femme , ny l'entreprise d'un esprit effeminé , de donner de la lumiere au monde present & à venir , de travailler à l'institution de la derniere Posterité , de perpetuer le S. Esprit , & la parole de Dieu dans l'Eglise. Si elle eut depensé en peintures de Salles & de Galeries , en dorures de Chambrées & de Cabinets , à bâtir des Temples & des Maisons Religieuses , les années eussent effacé ses peintures & ses dorures, elles eussent demoli ses bâtimens , & ruiné ses fondations. Et pour finir, Mezeray l'appelle grande & genereuse Princesse.

Hist. de France. Tom.  
4. f. 410.

C'est la fidelle ébauche de deux Princes incomparables ; & elle est d'autant moins suspecte, qu'elle est l'ouvrage d'une main étrangere, & encore d'une main si sincere : quand celles qui devroient l'être plus , se déchainent , & sont assez temeraires pour noircir leur conduite , leurs

soins,

soins, leur exemple & leur zele.

Je n'ay rien voulu y mêler du mien, pour éviter la censure que s'attire une passion toute innocente, & l'admiration que l'on doit à la vertu même; si une plume originaire, ou qui en est charmée, en entreprend l'Eloge, & l'encense aucunement.

Or le Moine ayant montré combien on accuse à tort Ferdinand d'Hypocrisie, & de fausse devotion, je vay répondre à ce qu'on luy objecte sur l'ambition, & sur l'infidelité.

En quoy le Ministre marche un peu vite, puisqu'il ne suffit pas que l'on dise les choses, si on ne les prouve, & si l'on ne fait point voir cet enchainement de fourberies, ce manque de foy, les dissimulations, & les artifices dont l'on a parlé plus haut.

Si ce n'est peut-être que l'on traite ainsi la conduite qu'il eut à fixer le pied en Navarre & à Naples, & à ne rien tenir du Traité honteux de Blois. J'expliqueray ces trois choses.

Ferdinand preschoit à Jean  
d'Al-

d'Albret la neutralité entre Louis XII. & luy, & luy demandoit passage pour ses Troupes, avec quelques places en depôs, qu'il restitueroit aussi-tost que la guerre seroit finie. Jean fit le sourd, & s'estant uni à Louis, cette declaration irrita Ferdinand qui l'attaqua, & prit la Navarre, justifiant cette Conqueste sur le droit des armes, sur l'Interdit de Jules II. & sur ce qu'aprez la mort du Prince de Viane, Leonor sa Sœur s'estant defaite par poison de Blanche qui estoit l'autre & son Aînée, celle-cy avoit laissé cette Couronne à Jean Roy d'Aragon Pere de Ferdinand.

1 Ferdinand  
soutenoit

que Naples  
étoit attaché  
à l'Aragon,  
& conquis a-  
vec ses de-  
niers, &  
qu'Alphonse  
n'avoit pu le  
laisser à Fer-  
dinand son  
batard. Me-  
zeray hist. de  
France. T. 4

f. 424.

1 Pour ce qui est de Naples; ce Prince disoit qu'Alphonse V. l'ayant conquis avec les forces & la substance de l'Aragon; il n'avoit pu laisser ce Royaume à un bâtard, ny l'aliener de la Couronne.

Mais si l'on objecte que Charles V III. avoit rendu le Roussillon, esperant que Ferdinand ne se mêleroit pas des affaires d'Italie; il est certain que la France ayant manquée à ce qui estoit stipulé, l'Ara-

go-



gonois pouvoit suivre son veritable intereff, & ſoutenir Rome & Alexandre, auquel on en vouloit; 1. cela enſuite d'une des clauſes que l'on fit couler dans le Traitté, mais dont Ferdinand n'eſt pas blamable, puis qu'il l'ex-ecuta ponctuellement ſans l'en-fraindre, que lors qu'il y fût obligé & que ſa conſcience & la Religion le pouſſerent à venger l'injure que l'on faiſoit au Pere Commun de l'Egliſe.

1 Perche fù  
aggiunta ne  
capitoli fatti  
per quella re-  
ſtitutione,  
una clauſula  
di non eſſere  
tenuti à coſa  
alcuna, che il  
prejudicio  
della Chieſa  
concerneſſe.  
Guicc. hiſt.  
d'Ital. lib. 2.

Mais ce n'eſt pas où Charles manqua ſeul, il preferoit l'intereſt à ſa Foy; 2 il jouïſſa les Florentins, & il leur fit des pieces ſanglantes, ſans leur rendre les terres qu'il leur avoit promiſes, ny les places fortes dont il s'eſtoit voulu aſſeurer pour aller à Naples

2 Disprezate  
le promeſſe  
fatte in Fi-  
renze, nè da  
principio gli  
haveva rein-  
tegrati nella  
poſſeſſione  
delle terre,  
nè dopol'ac-  
quiſto di Na-  
poli reſtitui-  
te le fortez-  
ze. Ibid.

Or ſi l'on ſe prend à la Clause que l'on ſçait, on a tort, le Prince pouvant les inferrer dans les articles des Paix les plus ſaintes, à l'exemple de la France & de Monsieur de Brandebourg qui en ont fort avancé leurs affaires; ſans que pourtant on puiſſe appeller infraction, ce qui n'eſt purement qu'ad-

qu'adresse & un ressort sourd à remuer les choses au moindre lieu que l'on y donne aveuglement. Je prouveray ceci.

Car si les *Annexes* & si ce *Moyennant* que l'on n'attaque point l'Empire, ont, à ce que l'on veut, justement armé le Roy Tres-Chrétien, & Monsieur l'Electeur; pourquoy est-ce que Ferdinand n'auroit pas cette liberté, & pourquoy ce qui fait le droit visible des autres ne peut aussi faire le sien, si la Politique est toujours la même, & si ses maximes sont inviolables dans tous les siècles? Il reste à parler du Traité de Blois.

1 Guicc. lib

1 Philippe le conclut au desavantage de Ferdinand; il se faisoit l'arbitre, il donnoit des loix, fixoit le partage de Naples, & Charles son fils devoit épouser Claude fille du Roy avec le titre de ce Royaume, & de Ducs de la Pouille & Calabre: que l'Archiduc lui-même gouverneroit, ce qui étoit à l'Espagne; mais que la France y enverroient ses Gouverneurs, & que l'on tiendrait ses Terres au nom des deux Princes, auxquels le

le Roy donneroît sa part après qu'ils auroient consommé le mariage.

Or comme Ferdinand croioit que Philippe étoit tendre aux honneurs, qu'on luy faisoit, que ces caresses l'ebrelloient, & qu'il se laissoit prendre à ce piège, il en eut honte, & de ce qu'au lieu de pousser sa gloire, il l'envioit ou l'arrestoit voulant empêcher sa Conquête; outre qu'il sçavoit que l'on ne donneroît jamais Claude, sur ce qui étoit arrivé à Catherine avec Henri V. en Angleterre.

Et soit pour ces raisons, ou pour les autres qui firent croire que Philippe ne se connoissoit guere en intrigues, & qu'il dispoit déjà de ce qui n'étoit pas à luy, il luy fit dire par de nouveaux Ambassadeurs, 1 qu'on ne pouvoit consentir à une paix, ny honnête, ny seure, qu'il venoit de faire; 2 excédant de bien loin le pouvoir & ses instructions, que l'on avoit bornées.

Cela fait la defense de ces Princes, & c'est le motif du refus qu'ils firent pour signer ce Traité, mais

1 Manifestarono finalmente non essere la intentione de' loro Re di ratificare quella Pace, laquale non era stata fatta in modo, che fusse per loro, nè honorevole nè sicura. lib. 6.

2 Che egli nelle conditioni della pace la volontà loro trapassata haveffe, perche ben che per honore suo, il mandato fusse stato libero & amplissimo, egli se haveva a riferire all' instructions, che erano state limitate ibid.



le Ministre n'en dit rien , & ne revele que ce qui les rend odieux. Quand la France a desavoué Messieurs de Fargis & de Silleri à Madrid & à Rome ; sans pourtant blamer ce procédé , mais bien celui dont les Etats Generaux rompirent un peu incivilement , comme il veut , le Traité d'Elbing ;

En ses Memoires. fol. 1. *Quoy que leurs Ministres fussent*  
588. & 589. *demeurez dans les termes , non seulement de leur pouvoir , mais aussi de*

2 No engañava , pero *leur instruction , & qu'ils n'eussent*

se engañavan *pas arresté un seul Article du Traité*

otros á lo *sans la participation de leurs Maistres.*

equivoco de *Mais c'est un tres-pernicieux exemple*

sus palabras *qui destruit les principes de la Foy Pu-*

y Tratados. *blique. Examinons la defense des*

haziendo- *Espagnols , & ce qu'ils disent de*

les de suerte *que pudiese Ferdinand.*

desempeñar- *a Il ne trompoit point, mais on*

se sin saltar á *se trompoit au sens caché des pa-*

la se publica. *roles , qu'il glissoit adroitement*

Saav. Pol. *dans les Traittez , les faisant en*

101. *sorte qu'il se reservoit une porte*

3 Su cautela , *à en sortir sans manquer à ce qu'il*

conocimien- *devoit à la Foy Publique. 3. Ses*

to, su rezelo, *precautions venoient de ce qu'il*

circumspicion, su malicia *s'entendoit aux affaires ; ses jalou-*

defensa. *sies , de ses penetrations , & ses*

Ibid. *sub-*



subtilitez faisoient toute sa defen-  
se. 1. Il se regloit sur le genie des  
Princes qu'il avoit en teste, avec  
quoy 2. ses Negotiations n'e-  
stoient pas moins à craindre que  
ses Armes.

Car pour ce qu'en dit Boca-  
lin, on n'en doit faire aucun fond,  
ses Satires sont conniies & son ve-  
nin pour l'Auguste Maison est un  
effet de la passion dont il déchire  
ses Princes. Je suis obligé de faire  
une digression.

C'est que pour venir à Philippe  
II. il faut que je passe par l'Em-  
pereur Charles V. quoy que le  
Ministre n'i nvective point contre  
luy : parce que l'on peut faire  
voir que cette pieté est hereditaire,  
& qu'elle a esté benie du Ciel.

En effet ce Monarque fit a l'Ad-  
miral Châtillon une reception fort  
mediocre, & la parure de la Sale  
par laquelle il falût aller à la Cha-  
pelle estoit tres-offensante; sa cham-  
bre fort simple, l'habit de mesme,  
& la Civilité alloit aussi de cet air.  
Quand Charles songeoit deja à sa  
retraite, faisoit le luxe, & ne don-  
noit plus rien à la pompe, ny au  
faste.

1 Se gover-  
nava con los  
Principes.

que concur-  
rieron, con-  
forme à sus  
tratos, y co-  
stumbres.

Zurit. T. 6.  
de sus Ann.  
lib. 10. cap.  
99.

2 Tanto ob-  
ravan sus ne-  
gociaciones,  
como sus ar-  
mas, Saaved.  
Pol. 101.

3 Le Mini-  
stre f. 387

Eloge de l'Em.  
pereur Char-  
les V.

1 Part. 2. art.  
10. f. 90.

2 Havendo  
nel principio  
confortato il  
Re di Fran-  
cia, con mo-  
derati paro-  
le, & come  
amatori del-  
la gloria sua,  
& mossi dal  
zelo della  
Religione, à  
voltare più  
tosto l'armi  
contra gli in-  
fedeli, che  
contra i Chri-  
stiani. Guic.  
lib. 2.

3. Art de re-  
gner. f. 91.

Il succeda (dit le Moine) à la  
Pieté de Ferdinand & d'Isabelle,  
& en donna beaucoup de marques. Le  
ne diray rien de la devotion qu'il avoit  
de reciter tous les jours l'Office des Ec-  
clesiastiques. Les Princes me deman-  
deroient s'il ne prenoit point sur les af-  
faires, le temps qu'il donnoit à cette de-  
votion: & je demanderois aux Princees,  
si le temps qu'ils donnent à leurs diver-  
tissmens, n'est point un temps qu'ils  
prenent sur les affaires. Le ne parleray  
point de ses penitences, dont les instru-  
ments peu connus aux gens de la Cour,  
se conservent encore dans le Cabinet  
des Roys d'Espagne.

2. A l'exemple de ses Ayeulx il  
solicitoit François I. à la guerre  
contre les infidelles, & la fit si  
verte à Soliman, qu'il l'obligea à  
quitter la Hongrie avec honte.  
On peut dire que la Pieté qui le porta  
à cette premiere guerre, fût recompen-  
sée par la prosperité de beaucoup d'au-  
tres guerres, qu'il fit aux Turcs &  
aux Protestans en Afrique & en  
Allemagne.

Charles vainquit même, prit le  
Duc de Saxe dans cette memora-  
ble bataille où il 3 combatit ayant la

gen-

gôte, & portant une jambe envelopée d'une nape attachée à la selle de son cheval. Il y a bien de l'aparence que son mal ne le pressoit guere, ou que l'aiguillon de la gloire ne luy laissoit pas sentir celui de la gôte. L'application de l'esprit, l'agitation du corps, le feu de la hardiesse, les mouvemens du courage, & les autres grandes passions dont une grande ame est occupée en pareilles occasions, ne luy permettent pas de descendre à la basse region de son corps, & de s'arrester à ce qui s'y passe.

Cela soit dit pour les Princes qui aiment les roses sans épines, & que le moindre mal rend immobiles, & attachez au lit parmi la flaterie de ceux qui les encensent, & les elevent tout faineans qu'ils sont, quand leurs Generaux, & leurs Troupes souffrent l'ardeur du soleil, les glaces de l'hyver, la faim, la soif, & s'exposent au peril d'un siege, & à l'evenement douteux d'une bataille.

2. Mais le propre Theatre de Charles fut le Monastere de Saint Juste, où il se retira apres avoir laissé l'Empire à son frere, & ses

Ibid.

B Royau-

Royaumes à son fils. Elle parut là en sa juste forme, & selon toute son étendue, quoy qu'elle y fut renfermée, & qu'elle y occupoit peu de place. Ce fut là où Charles éleva au dessus toutes choses, s'éleva au dessus de soy-même. Il fut là le victorieux chez soy, après avoir vaincu dans l'Europe & dans l'Afrique, il y domta ses passions, après avoir domté les Protestans & les Barbares.

1 Fol. 91.

Il adjoute que <sup>1</sup> les penitences qu'il y fit, le guerirent de l'enslure de l'ambition, & le nettoyerent de la crasse & des souillures qu'il avoit pû ramasser sous tant de Couronnes. J'avois besoin de parler du Pere, pour venir ainsi au fils. Mais voyons ce qu'en dit le Ministre.

Après avoir raporté la malheureuse mort du Marquis de Bergues, & de Montigni, il assure que l'on ne doute point que ce ne fut de poison que le Marquis mourut, & que pour le Baron, il laissa la vie entre les mains du Bourreau; adjoutant que <sup>2</sup> l'on ne peut pas nier que ce ne fut une cruauté, & un effet de la mesme hu-

2 En ses Mémoires. fol. 69.



meur jalouse, chagrine & inquiete de Philippe qui fit perir son fils unique deux ans apres. Et plus bas; 1 Fol. 87<sup>a</sup>  
Philippe II. successeur de la devotion affectée de Ferdinand, aussi bien que de ses Etats: 2 qui avoit une 2 Fol. 157.  
grande aparence de Zele pour sa Religion, & qui haïssoit effectivement celle que l'on appelloit la nouvelle, la faisoit servir de couverture au mecontentement qu'il avoit de la Reine Elisabeth.

J'ay à justifier cette humeur jalouse, sa Devotion affectée, & puis une grande aparence de Zele qu'il avoit pour sa Religion. Le Pere le Moine me fera cette grace, & c'est de sa plume que je tire la Justice que l'on doit à la gloire de ce Prince.

3 Philippe II. fut heritier de la Pieté de Charles, comme il le fut de ses Royaumes. Si la vie du fils ne fit pas tant de bruit, & ne fut pas si agitée que celle du Pere, elle fit plus de bien à l'Eglise, & porta beaucoup plus loin le Christianisme. Sa fortune alla plus avant dans le nouveau Monde, & y conquist plus de Pays que n'avoit fait celle de ses

Apologie de Philippe II.

3 Art de Regner, 2. part. art. 10. fol. 92.

Predecesseurs. Mais sa pieté y accompagna par tout sa fortune : ses armes y euvrent le chemin à l'Evangile, & son premier soin fut plutôt d'y faire des Chrestiens, que de s'y faire des Sujets.

1 Id. fol. 93.

1 La Pieté de Philippe parut principalement au soin qu'il eut de conserver ses Peuples dans l'Union de l'Eglise, & de les garantir de la contagion de l'Herésie. Que ne fit-il point pour cela ? quels preparatifs, & quels remèdes ne mit-il point en usage ? je n'allegueray point ce que dit un Libelle Holandois, qu'il avoit deliberé de faire condamner la memoire de son Pere, & de faire passer ses cendres par les formes de l'Inquisition, pour avoir écouté quelques propositions libertines de l'Archêvesque de Toledé, que sa Mitre & sa double Croix eurent assez de peine de sauver des Sanbenis. Il se faut garder de recevoir des informations des Heretiques, & de prendre des Memoires de Hollande, quand il s'agit de l'Inquisition & de l'Espagne.

C'est de Carrance qu'il parle, & peut-être est-ce que Bonair s'est servi de ces mêmes infideles

avis

avis pour noircir les Princes de l'Auguste Maison , & les accuser d'un penchant qu'ils avoient à l'heresie ? mais venons aux autres traits , & aux autres Eloges de cét Ecrivain judicieux.

1 Je diray bien plus & celà est plus 1 Fol. 93.  
veritable , quoy qu'en ait escrit Plessis-Mornay ; que le Prince d'Orange , qui se peut dire avoir esté le Sertorius des Flamans , ayant fait offrir à Philippe de ramener les Provinces revoltées à l'obeyssance , pourvu qu'il voulût laisser leurs consciences en liberté : le Roy Catholique fit respondre au Prince rebelle ; qu'il n'estoit pas si alteré de la Royauté, qu'il voulut regner où Iesus Christ ne regnoit point : & qu'absolument il ne vouloit point de Sujets excommuniés, point d'Empire ny de Domaine hors de l'Eglise.

2 Belle response & digne du Titre 2 Fol. 94.  
de Roy Catholique , quand Philippe ne l'eut point en d'autre part. Mais response de grande instruction & de bon exemple pour les Princes qui traitent la Religion de bagatelle : qui ne font point de difference entre le Bâptisé & le Circoncis , entre le Fidele &

le Renegat : qui ne se soucient pas que la main qui leur paye tribut, soit blanche ou noire ; qu'elle soit benite ou excommuniée ; pourvu qu'ils soient payez en bonne monnoye, & qu'ils ayent leur conte : & ne considerent pas, qu'il est difficile que la tete ne se sente point de la corruption de ses membres ; & plus difficile encore, que le Peuple ennemi de Dieu n'attire point la malediction sur le Prince.

Le zele de Philippe alla bien plus loin ; & il n'avoit garde d'être indulgent à l'Apostasie de ses Sujets, s'il en châtia les soupçons & les apparences en la personne du Prince Charles son fils, nourri dans l'esperance & à la lueur de tant de Couronnes.

1 Ibid.

Cét exemple fut d'une étrange severité : & Philippe ne se fit pas moins de violence pour en venir là, que s'il luy eut falu presenter un de ses bras au rasoir, ou à la scie. Mais il se souvint de la sentence que le Fils de Dieu a donnée contre les pieds & les mains



maines qui scandalisent ; & faisant plus de cas de sa Foy que de son sang , se croyant plus obligé à l'Eglise , qu'à sa Famille , & à ses Etats , qu'à sa Race , il aimait mieux perdre un fils que d'exposer le repos , la Religion & le salut de ses Peuples.

1 La sagesse de Philippe II. n'est ignorée de personne ; mais tout le monde n'est pas également persuadé de sa justice. Il fut juste néanmoins jusqu'à faire de son fils Dom Charles un exemple plus équitable & plus religieux , que celui que le grand Constantin fit de son Crispin.

Bentivoglio l'en loüe ; & 2 soutient que ce fut une nécessité , mais indispensable & juste , qui fit que ce Prince préféra sagement l'amour de l'Etat , à l'amour qu'il devoit avoir pour un fils si re-  
muant. 3 Tant il écoutoit la pitié , & sa sévérité , pour retrancher des suites malheureuses , qui étoient à craindre. C'est ce qu'en a cru ce grand Cardinal ; mais je reviens à le Moine.

1 Id. 3 part. art. 12. f. l. 296.

1 Il cui tragico fine in-  
legnò con quanta ragione i Principi costretti da giusta necessità facciano prevalere all'amor del sangue l'obbligo degli Stati. part. 3. lib. 4. f. 47.

2 Con severissima cura gli sostiene in primo luogo la Pietà , e la giustizia. Ibid.

1 Id 2. part.  
art. 10. fol.  
94.

2 Ibid.

1 Je n'ignore rien de ce qui se dit sur le Chapitre de Dom Charles, je sçay l'histoire de ses amours & de ses dépits, la Relation de ses emportemens & de ses fougues: mais je sçay aussi, qu'il n'y a point d'auteurs qui ayent tant d'Interpretes, qu'en ont les Rois. Il se fait des Comentaires en toute langue & par toute sorte d'esprits sur toutes leurs actions: & les plus loüables mêmes ne sont pas exemptes de mauvaises notes & de fausses reflexions.

2 D'ailleurs il ne se peut rien dire de Dom Charles qui le discharge: & les libelles Heretiques qui furent trouvez dans ses coffres, joints aux avis que l'on eut de son dessein de passer en Flandres, justifient assez le Roy son Pere de la double jalousie dont on l'accuse.

Mais que sçait on si on en parle autrement pour avoir lû la nouvelle de D. Carlos, ses intrigues, sa conduite & ses mécontentemens, cette piece étant moins une histoire qu'un Roman, qui n'a que les

les apparences & les noms , tant elle est suspecte & même sur la Religion , que l'on blâme en l'Empereur Charles V. quand ces pieces ne sont que l'effet de la malignité de ceux qui en veulent à l'Espagne , & n'épargnent pas même l'honneur de leurs Princesses.

On sçait les contes de la feüe Reyne, ceux des Reynes de Portugal, & de Pologne, & les Nouvelles des Amours de Christine en Savoye, comme de Madame Royale qui est morte, adjoutez l'avorton qui vient de sortir sur l'Imperatrice Eleonore & Monsieur de Lorraine, & sur la Reine Douagiere de Pologne avec le Prince de Vaudemont. Ces compositions étant envenimées, ou augmentées de mille circonstances divertissantes, & fausses, comme est la dernière. Mais je rejoins Philippe.

*I Ce fut encore moins par raison d'Etat que par raison de Religion, qu'il chassa les Maures de toute l'Espagne. Non seulement par cette hardie resolution*

B 5 il

il l'assûra des entreprises de tant de milliers de bras & de têtes qui la pouvoient accabler, si la pensée leur fut venue de se peser & de se compter; de considerer leurs forces & leur multitude: mais encore il la nettoya des ordures & des profanations de tant de mains impies, qui la soiiilloient par la contagion, ou pour la société de leurs crimes.

I. Ibid.

I Et ne pouvant sortir du milieu d'une Nation depravée, comme parle l'Ecriture, il esloigna de soy la Nation depravée, & purgea la sainte des mauvais exemples qu'elle en prenoit, & de la corruption qu'elle en pouvoit prendre. C'est le sentiment de le Moine, toutes ses pensées sont riches & grandes; ses pieces dignes d'être luës, & la verité qu'il professe, n'est ny venale ny brigüée. Je fais suivre Strade.

2 FILIVS ante DIEM partus InqVI-rit In annos.  
T. 1. lib. 7.

2 On y void le vers & l'année des trames du Prince Charles; un parfum sincere sur le merite du Pere, ses frais immenses, ses peines & ses soins pour la Religion, ses applications & son amour pour l'Etat



l'Etat. Serres luy donne aussi son  
encens.

Il dit que 1600. millions de ducats qu'il avoit depensez, i ne luy  
avoient donné qu'ennui & facherie : France.  
qualifié de Clement, & de grand de-  
fenseur de l'Eglise. Prince toujours  
fort religieusement attaché aux cho-  
ses de sa conscience ; loüable pour son  
abstinence & frugalité. Patient à mer-  
veilles en ses âpres tourmens, & plus  
cuisantes douleurs. Ce qui me fait  
souvenir de l'incomparable Gro-  
tius, qu'on le consulte ; & on ver-  
ra ce qu'en dit ce celebre Hi-  
storien. Lecteur donnez luy vos  
loüanges & mille larmes à la force  
d'ame de Philippe.

2 Ce Prince, dit-il, voyant que  
sa vigueur luy manquoit, & que  
son corps abatu ne pouvoit plus  
souffrir qu'on le touchât, pour le  
nettoyer de la corruption & des  
poux qui en sortoient, & le devo-  
roient cruellement ; tandis que l'a-  
me ne changeoit point d'affiette, &  
mais demouroit ferme, & l'esprit  
invincible à tant de maux ; il se  
mit à donner ce qui luy restoit de  
vie à une profonde & serieuse me-  
it. Hist. lib. 7.

1 Quippe of-  
fium compa-  
gi infigne ca-  
pitis Regium  
imponi iu-  
bens, suosque  
deinde artus  
filio & Natæ  
ostentans,  
docebat  
quàm fragile  
esset, quod in  
rebus huma-  
nis maxi-  
mum habe-  
tur. Inde fra-  
ternam inter  
ipsos con-  
cordiam, &  
Romanam fi-  
dem com-  
mendabat.  
*Ibid.*

3 Editisque  
aliquot cle-  
mentiz ex-  
emplis *Ibid*

4 Mitem in  
genio liben-  
ter crederes ;

quippe & accessu comis, nec temerè saviebat. Sed  
quoties dominationi expediebat, famam Clemen-  
tiz haud multum morabatur *Ibid.*

4 Solertiam quæ non perinde, ut parenti  
adfuisset creditur, perfecit ætas & diligentia.  
Cum parcus otii somnique majora ipse, non per  
Ministros tractaret, quæ in majus tollentes Hil-  
pani æquant eum Solomonis laudibus : pecuniæ  
usum gnarus.

ditation sur la mort. 1 Car après  
qu'il s'étoit fait mettre pour la der-  
niere fois sa Couronne sur la té-  
te, il montrait ses ossemens tan-  
tôt à Philippe son fils, & tantôt à sa  
chere Isabelle ; & c'est aussi lors  
qu'il leur disoit la larme à l'œil,  
combien étoit foible & fragile,  
ce que l'on appelle si faussement  
grand & auguste en ce monde,  
les exhortant à une sainte union,  
& à témoigner un zele ardent pour  
la Foy.

2 Il donna encore de vrayes  
marques de sa clemence, élargit  
des prisonniers, pardonna les in-  
jures ; 3 étoit naturellement be-  
nin, d'un accez facile, & il n'ay-  
moit point la cruauté, si l'Etat ne  
l'y obligeoit, & c'est où il avoit une  
severité inflexible.

4 L'age & ses applications le  
for-

formerent , meurirent sa conduite , & le rendirent consommé en l'art de regner. Puisqu'étant infatigable , il retranchoit jusqu'aux heures du sommeil pour les donner aux affaires qui passoient droit par ses mains. Il employoit parfaitement ses deniers , & abhorroit toute sorte de luxe inutile : ce qui l'a fait appeller , le Salomon du siecle. Au reste il étoit juste au mérite , se connoissoit en genies , & en faisoit valoir la portée.

Mais pour ce qui est de la Religion , 1 il l'observoit exactement, au moins en apparence , Dieu seul ne jugeant que des cœurs. La Politique qui a ses dures Regles & Loix, excuse ce qu'on luy objecte sur ses rigueurs nécessaires ; il cachoit son foible , il evitoit le scandale , & en avoit de la honte. 2 C'est comme l'on en parle sans passion ; 3 mais il y a de la haine en ce qui suit.

4 Car on veut que sa mort soit un effet de ce que le Ciel l'a puni pour ses inhumanitez exercées sur Charles son fils , & sur Isabelle sa femme : puisqu'Antiochus , que

Religionis  
quæ quidem  
in externis  
actibus ver-  
satur, servan-  
tissimus. Cir-  
ca Imperii  
artes Principi-  
pum exem-  
plo excusa-  
tus; & in his,  
quæ ut priva-  
tus peccabat,  
laudatæ ve-  
recundiæ.

2 Hæc fermè  
prudentio-  
rum de eo  
consilia.

3 Alii ob par-  
tes insensu.

4 Ipsam exi-  
tus fœdita-  
tem in argu-  
mentum tra-  
hentes, in-  
noxias scilicet filii, uxoris  
Isabellæ  
umbras, has  
patri, has  
marito pœ-  
nas irrogare.

Heio-

Herodes , que l'Empereur Maximin , que Cassander , & que Sulle sont peris ainsi : 1 Quand l'Empereur Arnoul , & des Hommes , dont la memoire est celebre pour les œuvres en Prose & en Vers laissées à la posterité , ont aussi eu cette même fin , qui est naturelle , & vient de quelque humeur peccante & maligne , qui se deborde.

1 Quamquā  
claros sapi-  
entia , & ju-  
ris & carmi-  
num aucto-  
res , aliosque  
eodem fa-  
cto absump-  
tos , memo-  
rix proditum  
novimus.  
*Ibid.*

Cela me fait souvenir de le Moine ; & que Charles méloit encore le mépris à ses menées. Je rapporteray fidelement les lignes où il en parle.

r. Art. &  
Regn 3. part.  
art. 1. fol.  
221.

2 Philippe I-I. a été un des grands Princes que l'Espagne ait eu. Ce ne fut pas pourtant son épée qui le fit grand ; Et toutes ses Campagnes , comme son fils Dom Charles le luy reprochoit dans une Satyre qu'il avoit faite contre luy , étoient de Madrid à Burgos , de Burgos à l'Escorial , de l'Escorial à Madrid. Cependant les Campagnes aisées de ce Sage , valoient bien les Campagnes laborieuses des Braves. Allant de Madrid à Burgos , il prenoit  
des



des villes, & gaignoit des batailles au Pais-bas. Passant de Burgos à l'Escorial, il soutenoit dans le Milanois, & dans le Piedmont les efforts du Marechal de Brisac, & des autres Capitaines de Henri II. Retournant de l'Escorial à Madrid, il nourrissoit la Ligue en France; il faisoit des progrès en Allemagne: il étendoit son Empire dans l'Afrique & dans les Indes: & tout cela par le ministere de la sagesse, avec laquelle il manioit en repos le ressort de tant de Royaumes, & donnoit le mouvement tel qu'il vouloit à l'un & l'autre Monde.

C'est donc justement que Philippe estoit ulcéré. Il me reste à l'excuser sur ses prises avec Elisabeth.

Ce Prince qui avoit jusqu'à trois fois sauvé la vie à cette Ingrate, mais toujours grande Reyne, qui l'avoit obligée en mille manieres, & sauvée des recherches que Marie en vouloit faire, sans écouter celui qui luy disoit, que l'on n'avançoit guere en coupant les branches de

de l'heresie , si l'on n'arrachoit dans Elisabeth la racine même ; ce Prince , dis-je , au lieu de toute l'estime & la reconnoissance qu'il en esperoit , en fut payé par des mépris , & par de sanglans effets d'une animosité obstinée à traverser ses desseins.

Car Philippe apres la mort de Marie, l'ayant demandée en mariage , ou pour y cultiver le fruit de la Religion , qu'il y avoit avantageusement fait germer par ses soins , ou pour rejoindre les forces de cette Couronne à la sienne , afin d'abaisser l'orgueil de la France , il en fut refusé ; elle tendit les bras à Henry IV. appuya la Hollande , & elle brava Philippe jusqu'à sur les côtes d'Espagne , & dans les Indes même. C'est le motif de l'aigreur de ce Prince , & des efforts qu'il fit pour se venger doublement des maux qu'elle procuroit à la Religion & à l'Etat. Venons aux Papes que l'on traite indignement.

*Reflexions sur* 1. *Ceux qui ont tant soit peu de les Papes que connoissance de l'Histoire , savent , l'on a eue. dit-il , que le Pontificat de Jules ne*  
 1 En ses Memoir. f. 158. *fut qu'une violence continuelle , &*  
*que*

que lors que les vapeurs du vin luy avoient troublé le cerveau, ce qui luy arrivoit assez souvent, il ne sçavoit ce qu'il faisoit. C'est l'Eloge de Jules II. qui n'estoit pas amy de la France, parce qu'il vouloit l'Italie libre, un peu de veneration en Loüis XII. moins d'empressement pour le faux Concile de Pise, & quelque modestie à ne point publier les Medailles que l'on sçait, avec le *Perdam Babylonis nomen*.

Mais la France a celà de propre qu'aussi-tôt qu'un Pape n'entre point dans tout ce qu'elle veut, elle le décrie, le blâme, & soutient que l'Electiön est violente, contre l'ordre & les loix du Conclave.

C'est peut-estre que l'Auteur puise ses sentimens d'une passion envenimée; non qu'il n'y ait de Papes sujets à quelques defauts; ce sont des hommes, ils ont leur foible, mais ils s'en relevent avec Pierre; quand si l'on regarde le caractère, ils n'agissent que par l'esprit de Dieu, qui les éclaire & leur inspire tout ce qui tend à soulager les Ames, & à nous affermir en la Foy.

1 Hist. de Mezeray dit que Jules repetoit France. T. 4. en mourant : *Pût à Dieu que je n'eusse jamais esté Pape, ou que j'eusse employé les armes des Chrestiens contre les Infidelles!* Mais la France

2 Che perdo l'en empescha, & luy fit cette violence traversant l'union que l'on che pregava souhaittoit pour une guerre si plei- Iddio, che ne de gloire. Guicciardin luy est perdonasse plus juste, & en marque le fort & loro le in- le foible. giurie fatte

alla sua chie- Il est mort, écrit-il, exemplai- fa. *Guicc lib* rement, bien administré, & le 11. cœur tout en Dieu, ayant fait con-

3 Principe firmer la Bulle contre la Simonie d'animo, e di des Elections : il pardonna les constanze Cardinaux ses ennemis, peu ten- inestimable, dre à ceux de sa Maison; 2 ferme, ma impetuo- constant, & incomparable, s'il eut fo e di con- constant, & incomparable, s'il eut cetti simi- preferé la Paix à la Guerre, & le surati. *Ibid.* repos à l'agitation de l'Eglise : sa

4 Dichiaris- memoire estant encore grande & fina ed ho- celebre à la posterité, noratissima

memoria. Le Marquis Pisani appelloit Pie *Ibid.* V. *Le plus meschant Moine qu'il*

5 Le Minist. eut jamais connu. Clement V III. en ses Me- faisoit le difficile à absoudre Hen- moir. f. 172. ry I V. de sa pretendue heresie relapse.

6 Id fol. 251. Comme si Pie n'eut esté d'une vie incorruptible, & Clement ix- pro.



prochable pour mille raisons, & comme si l'heresie de Henry n'estoit que pretendue, apres ses submissions & la Messe. Mais étendons nous sur Alexandre VII.

2. Il faut avouer, dit le Ministre, <sup>Demelez de la France avec Alexan-</sup> que l'insolence qui fut faite à Rome au Duc de Crequy, estoit <sup>dre VII.</sup> grande; mais il faut demeurer d'accord, <sup>1. Fol. 219.</sup> que le Roy de France s'en ressentit d'une maniere capable de servir d'exemple à toute la posterité. 3. Et <sup>2. Fol. 225.</sup> en toute l'Histoire il ne se trouve rien d'approchant de la reparation que le Roy Tres-Christien s'est fait faire par le Pape Alexandre VII. & par ses Parens. Mais examinons succinctement le motif de ce demelé.

On sçait l'affaire des Corsés, leur aigreur avec les Domestiques de Monsieur de Crequy; & qu'ayans voulu s'en ressentir, ils s'en prirent aux premiers qu'ils trouverent, les attaquèrent, & la colere les aveuglant, ils tuerent un Page dans le carosse de l'Ambassadrice; ce qui donna lieu à la pointe de ce que l'on avoit pris le Page qui estoit beau pour elle.

Le Duc en voulut aux Parens du

Fol. 227 .

Ibid.

du Pape , sortit de Rome & Alexandre qui voyoit que la querelle estoit Allemande ; tâcha vainement d'éviter l'éclat & les suites qu'il en craignoit. Le Cardinal Chigi fit ses excuses , & on employa la Reyne de Suede pour modérer l'Ambassadeur , le Pape même en écrivit au Roy , & offrit de poursuivre , & de faire punir severement les auteurs de cette insolence. C'est humainement tout ce qu'on en pouvoit pretendre : mais le Roy que la fortune enflloit , ne considerant point que Crequi avoit eu des fiertez choquantes , peu de politique , & trop de bravoure dans tout le cours de sa Negociation , ne voulut éconter aucune proposition , prit cet affront comme fait à sa personne , & resolut de s'en ressentir , sans recevoir toutes les satisfactions que la Cour de Rome faisoit offrir , n'ayant point de proportion à celle que la France pretendoit luy estre deüe.

On fit donc retirer le Nonce à Meaux , on l'obseda par 40. Moulquetaires , on luy defendit de ne parler à personne , on augmenta les

les gardes qui environnoient son carosse , & on le fit ainsi sortir du Royaume. On arme ; les Troupes filerent vers l'Italie , on prit Avignon , & le bruit s'épandit que le Roy passeroit les Alpes pour vaincre Rome , & y enchaîner le pauvre Alexandre.

Ce bon Pere voyant ce cher Fils irrité ; sentit la main rude d'Esau , & reclama la douce de Jacob , qui est l'Espagne , & les autres pour l'assister à calmer une colere qu'il s'estoit innocemment attirée ; mais il trouva ces Puissances , ou soursdes ou froides : ce qui l'obligea à caler , & à consentir au Traitté ignominieux de Pise.

Après un desaveu general , le Cardinal Patron & Imperiali devoient aller faire leurs soumissions à Paris & s'y justifier. D. Mario sortir de Rome ; D. Augustin & D. Berenice aller au devant de Crequy , & de sa Femme à leur retour à Rome. On banit perpetuellement les Corses de l'Etat de l'Eglise ; & il y fut stipulé tout ce que souhaiterent Messieurs de Parme , de Modène , & les autres ,  
avec

avec l'erection d'une Pyramide ,  
où l'inscription declareroit la source  
& la suite de la chose.

Fol. 231.

*De sorte que la reparation estant  
portée au delà de ce qu'on pouvoit desi-  
rer d'un Pape ; cét aveu est ingenu,  
le respect qui est dû au premier Roy de  
la Chrestienté, fut hautement restably à  
Rome. On ne tombe pas d'accord  
de ce Premier, ny de ce qui suit en  
parlant de cet exemple, où il ne  
pense pas 2. Que tous les siecles pas-  
se & en puissent fournir un si fort, où le  
droit des Gens ait esté maintenu avec  
plus de Gloire ; & ses violateurs ayent  
esté punis avec plus de severité & avec  
plus de justice.*

Ibid.

Cela ne s'accorde point avec  
cet au delà de ce qu'on pouvoit  
desirer d'un Pape qui pleura ame-  
rement au chant d'un Fils qui l'y  
obligeoit ; il est vray que ce furent  
des larmes forcées , & qu'elles ne  
tomberent pas au souvenir d'une  
faute, ny de la correction qu'on  
auroit pû en faire modestement.  
Ce qui a donné lieu à l'Epigramme de

\_\_\_\_\_ *dispare causâ*  
*Ille monet Petrum flere, sed ille jubet.*  
*L'allu-*



L'allusion se fait au Coc : or  
Lyonne même en fut scanda-  
lisé, blamant l'air irregulier de la  
France , & ne pouvant souffrir  
qu'aprez tant d'emportement cet-  
te Cour se fut vouluë remettre bien  
avec celle de Rome , aux dépens  
des deux Ducs que l'on abandonna  
aussi facilement, qu'on lesavoit  
protegez au commencement.

C'est le recit ingenu de ces faillies  
que l'Auteur blâme , ou semble  
blâmer , quand il dit : *Peut-estre* Fol. 373.  
*que dans un temps , où le Conseil de*  
*France auroit esté composé de Mini-*  
*stres moins ambitieux , l'on n'en au-*  
*roit pas fait une si grande affaire. Veut*  
*qu'il semble qu'on ne peut pas refuser*  
*avec justice , de rendre à Rome aux*  
*Parens du Pape les mêmes honneurs ,*  
*que les Princes du Sang se font rendre*  
*en France.*

Ce qui ne s'accorde nullement  
avec la decision precedente de ce  
que le Droit des Gens n'avoit ja-  
mais esté étably avec tant de seve-  
rité , ny avec tant de justice. Mais  
son venin est connu pour ce cara-  
ctere : puisque sur les presens que  
l'on y fait ordinairement , il sou-  
tient.

Fol. 549.

stient, que le Pape n'est point chiche de Benediſtions, a' *Agnus Dei*, de Medailles, & d'Indulgences qui sont des fruits du terroir: quand on ſçait qu'outre des sommes tres-consi-derables en argent, que plusieurs ont envoyées pour ſoutenir la Religion, & pour combattre l'heresie, il en est qui en sont venus même à des Flotes, des Armées entieres, & bon nombre de Troupes: Paul III. contre Tunis; Pie IV. à Malte, Pie V. à Lepante, Gregoire XIV. en France, Innocent IX. là même, Paul V. en Boheme, Clement VIII. à Caniſſe, & Clement IX. deux fois par Vincent son Neveu en Candie. Venons au Concile.

*Discours sur  
le faux Conci-  
le de Piſe.*

Le Ministre donne ce nom au Faux Concile de Piſe, & traite ces choses sur le genie dont il les croit; ainsi je suis obligé de tirer le Lecteur de l'erreur, où peut-estre il se plonge sur la foy & le recit d'un homme qui en juge par un principe de haine pour tout ce qui regar-de Rome & le Saint Siege.

Fol. 158,

*Les deportemens, dit-il du Pape  
Jule II. obligerent Loüis XII. Roy de  
France à faire assembler un Concile à  
Piſe*

Pise où on parla de le déposer comme Simoniaque. J'ay parlé plus haut sur l'aigreur de ce Prince, & sur le motif veritable d'une haine si mal-honneste, qu'il voulut encore luy témoigner par cette Assemblée intrusive & violente. Je m'expliqueray, mais en tirant mes raisons de Guicciardin, qui les fournit avec les lumieres necessaires à developper aucunement cette matiere importante.

Cinc Cardinaux poussez par Louis commirent ce crime, qu'ils desavoierent ensuite, & en demanderent pardon à Leon X. S. Croix, S. Malò, Bayeux, Cosenze & S. Severin: Albret s'y joignit sur les menaces de Louis. Le premier aspirait au Pontificat: les autres le suivirent sur les esperances qu'ils en eurent s'il estoit exalté.

Ces cinc donc entreprirent ce scandale, & publierent que l'on pouvoit convoquer le Concile, quand l'Eglise demandoit ce remede: que la Tête étoit corrompue, & les autres Parties infectées: Jule étant cette Tête, & mais à leur sens, toute souillée de simo-

1. Secondo  
che affermava.  
Guicciard. lib. 9.

C nie,

nie, parmi les excès d'une vicieuse & débordée.

Or ce bruit ne venoit que de quelques envenimés, pour ébloüir le peuple, ou pour justifier un procédé si éloigné du respect qu'ils devoient à Jule; adjouñans que lors qu'une playe fume, & que la maladie est mortelle, on peut fermer l'une, & guerir l'autre, en y appliquant le remede qu'elles demandent: & que puisque le Pape le refusoit, il falloit le prendre de ceux qui en avoient la clef & l'autorité: que c'estoit une medicine necessaire, & tres-utile en un temps, où le mal devenoit incurable, pour corriger ainsi les defauts, & pour suivre le Concile de Constance, qui veut qu'en cette viue on s'assemble tous les dix ans: & que ce frein modere les Papes, & les intimide par un moyen si propre à ralentir leurs faillies.

Mais l'Empereur Constantin, les autres Princes, & tous ceux qui suivent les plus celebres Theologiens, tiennent fermement que ce droit de convoquer, est insepara-



table du Pape , à moins qu'il ne soit accusé d'heresie. Sans quoy au moindre air de quelque ambition irreguliere, on ne manqueroit jamais d'un pretexte à troubler , loin de corriger l'Eglise. Tout ainsi que les medecines que l'on donne à contre-temps, empirent & abattent un malade.

Ferdinand le Catholique s'ouvrit là dessus le premier , & dit , que comme il ne songeoit qu'à faire la guerre aux Infidelles , il ne vouloit point augmenter le peril , & les maux de la Chrétienté , qui demandoit le calme , & non un orage si dangereux. 2 Qu'il vouloit bien un Concile, & ce tempe-rament , mais lors que l'un seroit universel , & l'autre dans l'ordre, pour prêcher la paix, l'union , & la charité, & non pour aigrir les cœurs par une Reforme qui produiroit les guerres & les divisions de l'Europe.

Ces expressions marquent le fond de l'ame de Ferdinand, & que ce Prince n'étoit ny cét hipocrite , ny ce faux Devot de ses ennemis , puisque voyant que Louïs s'éga-

1 Perche desideroso di conservarsi libero per poter fare la guerra contra gli infideli dell' Africa, non voleva accrescere i pericoli e gli affanni della Christianità. Ibid.

2 Piaceragli il Concilio , e la riformazione , quando fusse universale; e che i tempi non ripugnassero.

roit trop, il se confedera avec Ju-  
le, & Venise, pour remettre le  
repos que l'on banissoit avec une

1 Essendo ve- étrange manie.

nuti per Les Cardinaux liguez vinrent  
commanda- à Pise, où Pierre Soderin les fit  
mento del à Pise, où Pierre Soderin les fit  
Re contra la entrer, mais sans y souffrir les  
propria vo- troupes qu'ils y voulurent ame-  
lontà. *Lib.* ner: il est vray qu'après une ses-  
10. sion, & le tumulte excité par

2 Persone un Soldat François qui dans un  
profane & lieu public affronta une fem-  
psecrabili. me, on en vint aux armes; il y

3 Si astenne eut de morts & quelques blesez;  
subitamente ce qui fit que l'on quitta cette  
da se stesso Ville, & que les Prelats de Louïs  
dal celebrare s'en degoutèrent, soit que l'air &  
gli ufficii di- la disette les incommodoit, ou  
vini. *Ibid.* qu'enfin ils ne pouvoient souf-

4 Havevano fir les remords de leur conscien-  
i popoli in ce, qui leur reprochoit, 2 que pour  
horrore, che ce, qui leur reprochoit, 2 que pour  
sotto pierosi obéir au Roy, ils étoient assez  
titoli di cose lâches d'irriter Dieu, & d'agiter  
spirituali, i son Eglise.  
procurassero

De Pise ces bons Peres passerent  
per mezzo à Milan où on les appelloit 2 exe-  
delle guerre crables & profanes 3: le Cleigé  
e degli scan- ferma les Eglises, ne celebra plus,  
dali le cose 4 & le peuple en murmurant les  
temporali. montroit au doigt, en avoit de  
*Ibid.* l'hor.

l'horreur , & ne pouvoit souffrir <sup>1</sup> Sentivansi  
que sous une charité masquée , & <sup>2</sup> tutte le stra-  
par une haine particuliere on rui- <sup>3</sup> de i mormo-  
nât ainsi les affaires generales. <sup>4</sup> Ce <sup>5</sup> rii della ple-  
bruit courroit de rue en rue , & <sup>6</sup> be.  
s'augmentoît sur cet autre , <sup>7</sup> <sup>8</sup> Solere i  
les Conciles ne portoient que de <sup>9</sup> Concilii ad-  
Benedictions & la Paix ; mais que <sup>10</sup> durre bene-  
celuy-cy ne semoit que la discorde <sup>11</sup> ditioni , pa-  
& des maledictions , <sup>12</sup> <sup>13</sup> ce , concor-  
bien loin d'unir , on divisoit cruel- <sup>14</sup> dia ; questo  
lement l'Eglise , qui estoit unie. <sup>15</sup> addure male-  
<sup>16</sup> ditioni ,  
<sup>17</sup> guerre , dis-  
<sup>18</sup> cordie.

4 Cela faisant que pour ces biens <sup>19</sup> 3 Solersi con-  
que l'on prônoit si vainement , on <sup>20</sup> gregaregli al-  
n'alloit voir qu'un torrent de mille <sup>21</sup> tri Concilii ,  
maux , qu'une violente effusion <sup>22</sup> per riunire la  
de sang , que la faim , la peste , & <sup>23</sup> Chiesa dis-  
la perte ensemble du corps & de <sup>24</sup> unita: questo  
l'ame. <sup>25</sup> essere con-  
<sup>26</sup> gregato per  
<sup>27</sup> disunirla ,

Henry VIII. en Angleterre irri- <sup>28</sup> quando era  
té de ces menées , fit sortir l'Am- <sup>29</sup> unita.  
bassadeur de France de Londres , <sup>30</sup> 4 Nè si pote-  
vouloit declarer la guerre , & le <sup>31</sup> ro della ve-  
Parlement resolut d'envoyer des <sup>32</sup> nuta loro as-  
Prelats au Concile de Latran ; <sup>33</sup> pettare altro  
L'Empereur quitta Louïs , Sode- <sup>34</sup> che sangue ,  
rin fut chassé de Florence , l'Italie <sup>35</sup> che fame, che  
& la pluspart de l'Europe n'écou- <sup>36</sup> pestilēza, che  
perditione  
toit plus que la voix de Jule , qui <sup>37</sup> de' corpi, e  
mourut , <sup>38</sup> 5 Leon X. luy succédant , <sup>39</sup> dell' anime.  
<sup>40</sup> Ibid.

C 3 qui , Lib. II,

qui fit grace aux Cardinaux , qui la demanderent à genoux , & se depouillerent de leurs ornemens : quoy que les Ambassadeurs de Maximilian , & de Ferdinand avec les Cardinaux de Lyon & de Yorc s'y opposassent , & dirent que l'on faisoit tres mal de pardonner un crime si enorme : mais leur soumission l'emporta : ils detesterent l'impieté , & avoüerent hautement que Jule leur avoit justement ôté le Chapeau , & que l'Assemblée de Pise n'avoit pû estre Canonique ny legitime.

Jacobatius en a fait un docte volume , où l'on void les raisons & le juste motif que l'on a de venir à une Assemblée si Sainte ; celle de Pise n'en ayant eu aucun , au moins veritable , si l'on fait une serieuse reflexion sur les sources & la suite de cet emportement , sur la repugnance des Prelats François , sur ce qui s'est passé à Milan où regnoit Louïs XII. sur le respect que l'on y témoignoît à un Legat de Jule prisonnier & ennemi , sur la soumission des Cardinaux sedicieux , sur l'aveu ingenu que le Roy fit



fit de sa faute, & sur le sentiment qu'en eurent les autres Puissances de l'Europe.

J'ay à répondre sur le point des Religieux qu'il traite d'une manière offensante, & en des termes impies & pleins de fureur. Mais ce sont de veritables fruits du terroir, & sur ce pied on connoit quel est le fond de son ame. Voici comme il les exclut des Ambassades & Traitez.

*Que l'on peut employer des Religieux aux negotiations.*

Fol. 88.

Car de croire, dit-il, qu'ils soient plus gens de bien, ou qu'ils ayent plus de capacité, & de probité que les autres hommes, c'est dont on est revenu il y a long-temps : leur habit & leur mine ne font plus d'impression, au contraire l'on est en des défiances continuelles en traittant avec eux, tant parce que l'on n'est pas fort persuadé de leur sincerité, que parce que l'on sçait que toutes leurs avances sont fort sujetes à desaveu.

Principalement ceux qu'on appelle Mendians, parce que ces ames viles qui sont capables de se jeter dans la faineantise & dans les ordures d'un Cloître, ne peuvent pas avoir cette élévation qui est si nécessaire à ceux

Fol. 89.

que l'on destine à cette sorte d'emplois. Toute leur fausse Politique n'est composée que d'artifices, & de petites fineses qui n'entrent point dans le commerce des honnestes gens.

Ibid,

Et comme si ces expressions méprisantes manquoient de force, il adjoute : qu'un Abbé qui a escrit long-temps devant la reformation, dit, que cette vermine est entrée dans l'Eglise vers la fin des siècles, comme la corruption engendre des rats & des souris dans une maison vielle & caduque.

C'est comme l'Anti-Christ des Pretendus Reformez ; ils meurent & ils reviennent toujours, & depuis la naissance de ces Ordres ; on conte déjà des siècles, & on en contera bien d'autres, si Dieu irrité de nos pechez, n'en romp enfin la suite & le cours. Mais venons à ce peu de capacité que l'on blâme.

Car s'ils n'en ont point, Ferdinand & Isabelle qui se connoissoient si bien en esprits, eurent tort de leur confier des Negotiations importantes, & d'avoir employé Mauleon, & les autres qui leur ap-  
pla-

planirent cent obstacles difficiles.

Philippe II. fit aussi une bevue à se servir de Calatagirone ; comme Philippe III. de 1 Jean Neyen. La France, & son puissant genie, le Cardinal Richelieu manquerent encore aux regles de l'Art, quand par le moyen du Pere Joseph, ils attirerent quelques Princes, & la pluspart de l'Alemagne dans leurs interets. L'Archiduc Albert échoïa de même employant 2 Brizuele son Confesseur 3 tres-habile & d'une vie irréprochable pour porter ses sentimens en Espagne, & y ménager les affaires & une vigoureuse defense du Pays-Bas : Quand le Grand Maximilien en Baviere, & l'Electeur Regnant se sont à son sens heurtez à cette même pierre, 4 l'un faisant faire par deux Religieux fort adroits, quelques propositions au Roy Jaques en Angleterre & l'autre en France, y ayant traité par le Pere Privigniani: avant quoy & après la perte de Bri-

1 Religioso molto eloquente nella sua lingua, molto accommodato alla natura del suo paese, e perciò grato in camera, non meno che in pulpito ; e tanto pratico nè maneggi del secolo, quanto si giudicò allora, che potesse bastare in quelli, nè quale fu adoperato.

*Bentiv. part. 3. lib. 8. fol. 552.*

2 Sogetto di gran dotrina e bontà, e di longa esperienza nelle cose di Fiandra. *Bentiv.*

C 5 sac, *ibid. f. 574.*

3 Onde si riponeva speranza grande nell' opera sua e nella fede, che gli havrebbe conciliato appresso il Rè & i Ministri, l'esser' egli Spagnuolo e Religioso di Casa nobile e diiodatissima vita. *Ibid.*

4 Nani Hist. d'Italia lib, 5,

1 Soggetto  
molto intel-  
ligente.

Gualdo lib. 16  
ann. 1639.

2 Le Mini-  
stre en ses  
Memoir. f.  
88.

fac, l'Archiduchesse d'Insprach  
envoya à Madrid 1 le Pere Pagan  
Jesuite, intelligent au possible.

2 Tant à cause du ménage & du  
secret, qui est une forte raison,  
que parce que ces Princes se con-  
noissoient en ressorts propres à tirer  
une Cour ou un Ministre dans les  
sentimens qu'ils souhaiterent. Or  
ce motif étant si puissant, je ne  
vois rien qui les exclie d'un Ca-  
ractere dont ils s'acquittent dig-  
nement, & qu'ils soutiendront  
avec gloire aussi long-temps que  
l'on en prendra d'éclairez, de mo-  
destes, & de saints pour calmer  
un orage; ou pour former quel-  
que Ligue, principalement si el-  
le regarde l'union des Princes, &  
l'abaislement de l'Herésie, ou des  
Ottomans.

C'est en ces choses où l'on a be-  
soin d'un esprit de paix, où l'exem-  
ple agit merveilleusement, où  
l'interet de Dieu nous touche, où  
l'on songe au salut des ames, &  
où generalement on a plus de ze-  
le, & plus de conduite; parce  
que d'ailleurs ils appuyent la cau-  
se de l'Eglise, qui est la leur pro-  
pre,



pre , & pour laquelle on s'empresse plus volontiers & avec plus de vigueur & d'eloquence.

1 Au reste on n'a pas encore vu un Moine revêtu du caractère d'Ambassadeur. Zuniga soutient que S. Augustin étant Religieux , le Pape Zosime l'envoya en cette qualité à la Republique de Cesarée ; car en effet , dit-il , quelle profession peut-estre plus propre à traiter des affaires d'un Prince Chrestien , que celle d'un docte & vertueux Religieux : l'on ne scauroit alleguer de Loy divine ou humaine qui le defende. Principalement quand c'est pour le bien de l'Eglise ; parce que ces matieres sont propres du Caractere, & que l'election de ces personnes , n'est pas seulement estimée convenable , mais tres-necessaire. Leur vertu , leur exemple , leur sincerité , étant de grand poids, outre le menage , & le secret , & l'accez qu'ils ont à toute heure , sans se gêner tant l'esprit par des ceremonies inutiles , & par une creuse pompe , qui n'est souvent qu'une des marques de la fausse grandeur du Prince qui les envoie , ou de la va-

1 Id. f. 89.

2 Dans on parfait Ambass. lib. 1.

Ibid

nit  du Ministre , qui croit ainsi entrer dans l'esprit d'une Cour, où regnent les ames mercenaires, & peut-être aussi foibles que celles qui veulent ainsi s'attirer l'estime generale. Il est temps de defendre les Ambassadeurs.

*Que l'Ambassadeur  
peut & doit  
 tre homme  
d'honneur.*

fol. 590,

Le Ministre avance que celui qui fait profession d'homme d'honneur, quoy que le plus souvent il ne le soit pas, est obligé de sauver de certaines aparences, pour ne point hazarder sa reputation ; comme si l'on ne pouvoit s'acquitter dignement, ny avec conscience d'un employ si difficile ; Zuniga soutient que celà se peut, & distingue la qualité d'homme de bien en absolu , & en respect ve. L'une regarde le Prince ou l'Etat, & l'autre purement sa personne ; en effet s'il est juste, s'il aymela raison, s'il abhorre le crime, il luy est permis de s'opposer   quelques ordres, & de dire tout ce qui doit en detourner ceux qui les prescrivent.

Car si Caracalla a fait mourir Papinian moins lache que Senecque, qui fit une apologie sur la mort

mort d'Agripine , il ne s'est attiré ce coup, que pour avoir refusé de justifier l'exécution de Geta son frere , en luy répondant qu'il étoit bien plus facile de faire que d'excuser un fraticide. Il y en a aussi d'autres quin'ayans pas même voulu obeïr aux Princes leurs Maîtres , s'en sont acquis de l'estime , & l'admiration : je dis celà à la gloire de trois Chanceliers.

Celuy de Philippe II. Duc de Bourgogne s'estant demis avec joye de sa charge sur ce qu'il refusoit de souscrire à une injustice : ce Prince qui se reconnut , l'en loüa , & voulut qu'il continuât à l'exercer aussi librement qu'il l'avoit fait. Gattinare ne pouvoit goûter la Paix de Madrid ; & du Prat improuva fort l'Alliance avec Soliman , qu'ils refuserent constamment de signer : le premier craignoit l'infraction & demandoit la Bourgogne avant la liberté de François I. & l'autre ne pouvoit consentir à une Ligue si honteuse. Or les suites ont assez fait voir qu'il est difficile de faire observer à un Prince sa parole , si à mé-

même temps on n'arrête son bras & son épée. Au reste la passion souvent nous conseille des choses, & nous les ordonne pour les blâmer aussitôt que la raison reprend le dessus, & qu'elle banit d'un cœur la haine, ou l'empportement qui l'altere.

Il est vray que la Politique ayant des regles vastes, l'Ambassadeur qui la professe, s'expose à un écueil dangereux, & malgré toute sa vertu, & sa charité, il est obligé de suivre d'étranges maximes, & de mentir quelquefois pour tirer dans ses sentimens la Cour où il est, & pour arrêter même les résolutions qu'elle pourroit prendre contre les interêts du Prince son Maître.

Parfait Ambassadeur  
lib. 2.

Mais ces finesses ne servent qu'à decrier sa foy, & à la rendre suspecte, s'il la prône. Jean de Vega étoit à Rome, où l'on payoit rarement ses veritez d'une autre; c'est ce qu'il dit à Mendoze son Successeur, qui luy répondit: que c'étoit justement agir de l'air, qu'il entendoit merveilleusement, puisque si on luy mentoit une fois



fois, il en mentiroit deux cens.

Le Duc de Sesse avoit une haine invincible pour ces artifices; parloit clair, & croioit que la Confession n'estoit faite que pour ces fourbes: cette probité & un soin immuable de dire fidèlement les choses ayant aquis à M. de Ronquillo en Angleterre toute l'estime du Roy, & l'approbation de la Cour où l'on admiroit sa force d'ame, ses lumieres & ses penetrations, un air d'agir engageant, & tout ce qui rend une Negotiation celebre; Charles luy assurant, qu'il vouloit aveuglement croire ce qu'il diroit, comme une chose qu'il sçavoit sans deguifement.

On trouve donc des Ambassadeurs, hommes d'honneur & sans ces defauts ordinaires que l'on affecte comme une qualité propre à bien conduire une affaire. Mais le Ministre n'y consent point, & il a un autre goût, ou ses vuës particulieres. Tant les pensions ont un charme à éblouir l'ame la plus ferme, & l'obligent quelquefois à faire un pas infidelle.

La Cour d'Espagne n'est pas  
fin-

1 fol. 595

sincere, méprisoit le Prince de Gales, 1 & ne pouvoit pas seulement penser au mariage, dont il étoit si entêté; quand la rupture ne vint que de la mutuelle jalousie & piques du Comte Duc & de Buckingham 2 qui recula ce Traité, & aigrit le Pere & le fils pour se venger de l'autre; Rome y donnant la main, & souhaitant avec passion une chose si favorable à ses intérêts, & l'Espagne se promettant mil avantages sur le commerce, & sur les desseins qu'elle avoit d'obliger l'Angleterre à rompre avec le Roy Tres-Chrestien.

2 Autore  
apud utrum-  
que Bukin-  
gamo, Gram-  
mond, Hist.  
Gallia lib.  
13. f. 588  
ann. 1616.

Ibid. depuis  
f. 583 à 591.

Outre le fruit que cette Alliance eut porté à la Religion, qui estoit la principale vuë d'une Cour que le Ministre blâme tant. Ce que l'on peut voir par les Articles que l'on stipula sur ce point au soulagement des Catholiques, sur les Princes à naître, & sur leur education, au choix de la Reyne, qui pouvoit les élever & leur donner des Nourrices de sa profession; ce qui n'estoit pas permis à Henriete, ny les autres libertez que l'on accordoit à Marie. On void la chose

à plein en l'Histoire de Grammond.

Mais le Ministre prend generalement d'un malin biais tout ce qui regarde l'innocence & le procedé ingenu de l'Espagne, voüant si passionnement sa plume à la France, qu'il met tousiours avant l'autre, comme s'il decidoit la preface entre les Couronnes; J'en feray un Traité, où je montreray les raisons & les exemples qui en disconviennent.

*La pieté des*

1 *La devotion des Polonois s'approche fort de la superstition; c'est pourquoy ils ont pour le Pape & pour ses Ministres la même veneration que l'on*

*Polonois & de M. d'Avaux faussement decrite.*

*doit aux choses les plus saintes. Mr.* 1. Fol. 423.

*d'Avaux 2. tenoit aussi bien fort de la superstition : ce qu'il dit pour les* 2 fol. 203.

*honneurs qu'ils rendirent au Cardinal Commendon : & parce que l'autre parla en faveur des Catholiques en Holande. Cromwel n'étoit même qu'un Protestant zélé, 3 à ce qu'il vouloit faire croire.* ; Fol. 379

*Comme si en effet il ne l'avoit pas été, après ses maximes, ses secours aux Vaudois, & les graces & les bienfaits qu'il versoit pleinement*  
sur

sur tous ceux qui étoient de sa profession , dont le Ministre ne doute , que pour avoir consenti peut-être , que Lœccard son Ambassadeur ait rendu au Cardinal Mazârin les mesmes honneurs qu'il eut pû demander au plus devot Catholique. La raison en est excellente.

*Infidélité supposée du Marquis de Pesquaire.*

¶ Fol. 57r.

1 Le Marquis de Pesquaire étoit un tres-grand Capitaine , & aussi auroit-il laissé une meilleure reputation , s'il eut eu un peu plus de probité & de fidélité : quand cét Illustre General ne s'est attiré ce blâme que pour avoir oui & decouvert les menées de Moron : le Pape , Venise , & Sforce à Milan luy offrant leur secours pour le faire regner à Naples.

Il est vray que Pesquaire y prêta l'oreille , & qu'il eut la patience d'écouter cét Emissaire ; mais ce ne fut que pour en sçavoir la suite & le fil ; ce qu'ayant appris , il en éclaira l'Empereur Charles V. & s'est justifié auprès de luy de ce que luy objecterent ses ennemis sur sa lenteur à parler d'une intrigue qu'il devoit rompre aussitôt qu'on



qu'on luy en eut parlé ; arrêtant Moron & ses Complices.

Mais il étoit bien plus facile d'en tirer la verité, en feignant que l'on donnoit les mains à la tramé, que si l'on y eut employé la rigueur : & pour une marque convainquante de ce que l'Empereur en fut satisfait ; c'est que Pesquaire étant allé en Espagne pour se mettre aux pieds de Charles, & luy porter une tête toute criminelle, à ce que vouloient les jaloux de sa gloire, ce Prince l'embrassa, le fit asséoir en sa presence, & le combla d'une grace si extraordinaire : Ferdinand en fit une autre à Colon.

Le feu Pensionnaire de Wit, *Discours sur n'a jamais esté dupé qu'au choix qu'il le Pensionnaire de Wit.*

a fait de ses amis, ou pour leur infidelité, ou parce que peut-être ils n'avoient point ses talens, ny son merite ; quand il avoüe qu'il avoit trouvé en d'Estrades l'amitié la plus tendre, & la plus sincere. En effet ayant sceu que les Deputés d'Overissel avoient fait des propositions capables de ruiner son Ami, il alla de porte en porte

Fol. 198.

Fol. 306.

fol.

solliciter pour luy , & menacer ses Adversaires de la colere du Roy , s'ils ne desistoient: rompant ainsi heureusement le coup, qu'on vouloit porter à la Couronne & à Mr. de Wit.

Mais sans Monsieur d'Estrades, il y en a bien d'autres qui venerent encore la memoire d'un Homme dont le merite étoit extraordinaire, les penetrations admirables , & qui avec une grande probité, avoit beaucoup de facilité, cent soins, & une presence d'esprit merveilleuse; point de pompe, ny d'éclat, mais un genie que l'on craignoit, quand l'on entroit en Conference avec luy; tant il avoit de force, outre ses expressions & l'éloquence dont il touchoit ou entraînait doucement les autres.

Je tiens ceci de deux celebres Ambassadeurs; Temple luy étant aussi fort juste, sans que je veuille me mêler de ses aveuglemens, ny de ce qui l'a rendu l'objet de la haine du Prince & du Peuple; ce point n'étant pas de ce lieu, mais de l'histoire qui sçaura bien de.

debroüiller les choses, être juste, & louer ou blamer les uns ou les autres. J'adjoute seulement, qu'en France on n'étoit pas si animé contre les Etats Generaux que contre sa personne, laquelle on consideroit comme l'auteur de toutes les resolutions qui avoient esté prises à la Haye contre l'interest du Roy. C'est le plus glorieux trait de son Eloge. Downing va suivre.

Fol. 307.

Et sur George Downing.

Il avoit l'assurance de tout pretendre & de soutenir tout ; & il me

2 Fol. 427.

semble, dit l'Autheur, qu'il faut avoir des lumieres bien penetrantes

3 Fol. 193.

pour pouvoir decouvrir quelque chose de grand ou de fort dans toutes ses Negotiations. Ses Memoires étoient remplis de quantité de petites subtilitez d'Ecolier, qui marquoient un trenchant qui ne faisoit qu'effleurer, mais ne coupoit pas. Il estoit fin, mais il n'estoit pas ce qu'on appelle sage : grand chicaneur ; mais un tres-pauvre Negotiateur ; plus capable de faire des affaires à son Maître, que de les accommoder, & pour dire un mot plus propre à faire le Herault que le Ministre. Son assurance passoit l'impudence, & il faisoit gloire de

se

Id. Fol. 194 *se dedire de sa parole , & de tromper quand il pouvoit. Et ensuite il vient aux particularitez de l'Ambassade comique qu'il fit à la Haye ; où l'Avocat Sas assistoit à fagotter ses Memoires , & à jouer une farse si plaisante.*

C'est un Eloge admirable ; & la main qui l'a fait ne trace pas des traits qui ne soient polis , sincerés & fins , mais il en est qui en disconviennent , & qui sont plus equitables à Douwning .

Fol. 193.

Feu Monsieur de Wit ne se pouvoit pas lasser de parler de son esprit , & le grand Chancelier d'Angleterre dit à Monsieur d'Estrades , voyant passer Douwning ; que ce petit homme avec toute sa mechante mine ne laissoit pas de gouverner toute la Hollande ; ce qui marque un esprit intriguant & fin , beaucoup de conduite & d'adresse. Adjoûtez qu'il a été employé sous le Protecteur, sous le Parlement, & sous le Roy.

Ibid.

Ibid.

Ce peu de lignes valent plus que toutes celles dont l'Auteur blâme tant Douwning. Car si Monsieur de Wit l'admiroit , s'il gou-



gouvernoit toute la Hollande, si Cromwel, si le Parlement, & si le Roy s'en sont toujours servis, il faut necessairement ou qu'ils ne se connoissoient guere en genies, ou que ses ennemis le dechirent à tort.

Sion luy objecte ses fiertés, elles venoient de ce que l'on cherchoit un pretexte à vanger la honte de Chattam, & dans l'état où alloit être la Hollande, par tant de Puissances conjurées contre elle, dont visiblement elle ne pouvoit se defendre sans le secours de l'Espagne, qui s'est sacrifiée pour la sauver; c'étoit un temps propre à la morguer, & à en tirer des choses que l'on n'auroit osé pretendre en un autre.

En quoy Douwning n'est pas plus blâmable, que ceux qui ont parlé aussi haut ailleurs. Les Memoires de Gremonville ne respiroient que rage à Vienne, ils bravoient l'Empereur, & le menaçoient de la fureur des armes de son Maître; Gravelle s'exprimoit sur ce même air à la Diete, Lyonne menaçoit la Hollande, & Ter-

lon

lon dit : qu'un jour viendrait que tous les Princes d'Alemagne bûroient à genoux la santé du Roy Tres-Chrétien.

C'est là proprement faire le Hérault, intimider toutes les Cours, & leur marquer des fers, & une servitude à venir. Mais la divine Providence y a mis ordre, & diverti l'orage qui s'étoit élevé contre tant de Princes, inspirant une harmonie inouïe entre la tête & les parties de ce corps important, & faisant que la sérénité du temps ait été une des principales causes de la prise de Philisbourg.

*Censure* *pi-* Du Fargis avoit plus d'esprit que  
*quante de M.* de jugement, beaucoup d'emporte-  
*de Fargis.* ment, & peu de conduite, grande fierté  
Fol. 179. & un mérite fort médiocre. Cepen-  
dant le Cardinal Richelieu l'em-  
ploit; il est vrai qu'il le perse-  
cuta depuis qu'il s'étoit déclaré  
pour les intérêts de la Reyne Me-  
re & de Monsieur.

*De Mr. de* De Groot le Pere estoit la probité  
*Groot. fol.* mesme, d'un rare mérite, & incom-  
378. parable en ses écrits, mais ses amis  
Fol. 15. jugeoient pourtant qu'il auroit encor  
mieux réussi, s'il eut donné un peu  
plus

plus de temps à son Ambassade, & moins à ses estudes. Comme si c'estoit un défaut de donner les heures à la lecture, que les autres donnent à une galanterie inutile, au jeu, à la promenade, & à des amusemens insipides, ou creux. Mais Mr. de Groot estoit sans reproche, Richelieu l'admiroit, le goûtoit infiniment, & s'il luy témoigna quelque froideur; ce fut sur les soumissions qu'il en preten-  
doit, & que le Chancelier Oxen-  
stern defendit bien expressement de luy rendre.

Mais il soustient *Que peu de sçavans ont reussi en cette sorte d'emploi.* Fol. 12.  
Ce n'est pas que la pluspart de ceux qui y ont reussi, n'ayent eu quelque teinture de lettres, & n'ayent même sçeu ce qu'elles ont de plus beau & de plus charmant; le bon sens ayant toujours plus de part au succès des Negotiations que le grand sçavoir. La raison est que ce sont deux professions différentes, dont l'une est capable d'occuper tout l'esprit de celuy qui s'y veut appliquer. Quand il est certain que le dernier Duc de Rohan & le Chancelier Oxenstern ont fait voir qu'elles Fol. 13.  
Fol. 17.

*ne sont pas incompatibles dans les grand hommes. Grotius & Saavedre y ont également reüssi , & Mr. Ronquillo qui a de lumieres si extraordinaires, reüssit avec gloire en l'une & en l'autre.*

Ces applications n'ont pas empêché quel'on n'ait generalement applaudi aux deux premiers ; & pour l'autre ses Negotiations à Vienne, en Pologne, en Angleterre , & les Traitez conclus avec l'Electeur de Saxe , & feu M. de Treves , sont un effet de ses penetrations , & de l'air dont il se prend pour aplanir les obstacles ; outre les sentimens qu'il a tousiours eus sur la necessité qu'il y avoit de faire la presente liaison avec l'Empereur & les autres Princes ; l'Espagne & ses Alliez en cuëillant un riche fruit ; J'appelle ainsi la diversion que l'on fait en Alemagne ; sans quoy la France alloit triompher , & être le torrent qui auroit englouti en une Campagne ou deux la pluspart des villes & des places qui n'étoient encore point à elle.

Ce qui montre que les deux pro-



professions ne sont point incompatibles si on les menage, & si on partage prudemment les heures que l'on peut destiner à l'une & à l'autre, sans les confondre, ny faire que l'on soit inaccessible à ce qui regarde l'une, quand on est tout enfoncé dans l'autre : le Ministre n'ayant aucun moment, & n'en pouvant disposer, s'il ne le dedrobe au point essentiel de l'Ambassade : qui est une vigilance extreme à ne perdre aucun moment de profiter d'un avis & de quelque conjoncture favorable,

*Monsieur de Thou Ambassadeur De M. de France à la Haye 1 avoit de l'éducation de Thou & de Perron.*  
 de, mais trop; peut-être manquoit-il à l'ordre & à la distinction que je dis. Le Cardinal du Perron 2 sçavoit, & il vouloit que l'on crût qu'il étoit encore plus sçavant qu'il n'étoit en effet; mais si on compare ses lettres avec celles du Cardinal d'Osset; l'on ne trouvera dans les unes que des paroles & une grande vanité, & dans les autres un esprit ferme & solide, & des affaires-importantes, fort prudemment negociées, & tres-heureusement demelées.

Je ne dispute point que d'Ossat ne l'emporte sur du Perron, la trempe en étoit diverse, aussi bien que la face des choses, & que le genie des Ministres qu'ils eurent en tête. En effet c'est d'où depend d'ordinaire l'heureux ou le malheureux succez d'une Ambassade, selon que l'on employe, ou que l'on neglige les ressorts necessaires à la faire reüssir.

- Cependant je ne consens nullement avec l'Auteur, à ce que
- 1 Fol. 432. *1* ceux qui ont publié son Ambassade n'ont pas fait beaucoup d'honneur à sa memoire, & ne la devoient pas produire après celle du Cardinal d'Ossat : puisque Henri IV. estimoit du Perron, & qu'en 2 luy écrivant, il souhaitoit être assisté de son sage
  - 2 L'an 1596 & prudent conseil. 3 Caussin le dit
  - 3 Cour Sain- le premier des sçavans. 4 Naudé
  - te. T. 2. fol. 596. le met entre ceux qui n'avoient
  - 4 En ses pour Noblesse que leur vertu, 5
  - coups d'E- du Bellay l'appelle, en sçavoir in-
  - tat. ch. 5. fol comparable, & un croissant qui est
  300. en son plein parmi les moindres étoil-
  - 5 En sa Pri- les qui esclairent dans le Ciel en une
  - mauté, fol. nuit bien serene. J'ajoute les vers
  789. que l'on a mis sous son Portrait.

Tel

sur les Memoires. 77

Telestoit du Perron, mais son divin  
sçavoir

A surpassé l'humain avec tant  
d'avantage,

Que la posterité s'offensera de voir  
La face d'un mortel au front de son  
ouvrage.

1 Vir magni  
nominis, cui  
Gallia, &  
Christianus  
orbis pluri-  
mum debet.  
Lib. f. 200.

Monsieur de Grammond en fait  
un Eloge plus ample; & dit 1 que  
la France, & toute l'Europe luy  
sont redevables, 2 de ce qu'il leur  
a fait voir l'élevation d'un esprit  
si fort, qui comprennoit tout &  
qui n'ignoroit rien; adjoûtant, 3  
qu'il s'est acquité avec gloire de  
l'Ambassade de Rome; 4 qu'il  
y a menagé heureusement les af-  
faires de la Couronne, & que ce  
qui est rare, il ne possédoit pas  
moins la Politique que la Theo-  
logie, & qu'il en faisoit ce concert  
admirable qui surprenoit merveil-  
leusement.

2 Illi arcana  
scientiarum  
in momento  
patuere, qua-  
lia vix ape-  
riunt atas &  
sæcula. *Ibid.*

3 Legatione  
Romam pro-  
bè defungi-  
tur. *Ibid.*

4 Gallorum-  
que res adeò  
provehit,  
Romæ extra-  
ordinariâ  
Legatione,  
quâ functus  
diu, ut qui  
apicem Theo-  
logiæ tenuit,  
numeretur  
inter primæ  
notæ Politi-  
cos, quod ra-  
rum. *Ibid.*

C'est en juger plus sainement;  
& si celà est, & si l'on peut en  
croire ce President qui en écrit  
sincèrement, le Ministre a tort d'en  
parler d'un air si piquant, & de  
donner au Lecteur des impressions  
sur l'incapacité prétendue.

Le Fresne-Cannaye & de Bassompierre.

1 Fol. 432.

Au reste l'Ambassade de Fresne Cannaye 1 est pitoyable, & l'on se seroit bien passé de faire paroître celles que le Maréchal de Bassompierre a faites en Espagne, en Angleterre, & auprez des Cantons Suisses; il avoit assez d'autres grandes qualitez pour se faire considerer à la Cour; de sorte que l'on se seroit bien dispensé de faire connoître qu'il n'avoit pas celles qui luy estoient necessaires pour former un parfait Negotiateur. Et les lettres du Cardinal d'Este ont esté mal traduites, ou ne meritent pas de l'estre.

Pour Cannaye il n'a pas si mal reüssi à Venise, ny Bassompierre à Madrid, à Londres, & en Suisse. Dans la premiere de ces Cours il modera l'affaire de Fargis, s'aquit l'estime du Roy & des Espagnols; 2 il addoucit en l'autre l'aigreur de Charles & de Henriette Marie, calma aucunement l'orage qui alloit éclater; s'insinuoit dans les esprits; & pour ce qui est des Suisses, il avança les interêts de la France, & sa presence n'y a point aussi esté inutile.

2 Immensâ facundiâ, motuque vehementi Grammond. lib. 16. fol. 688.

Gon.



Gondemar vendoit les charges *Du Comte de*  
 pour la future maison du Prince *Gondemar, &*  
 de Gales & de l'Infante d'Espagne *de Terlon.*  
 , & ce mariage ayant manqué  
 par l'animosité des deux Favo-  
 ris, *on vid sa tromperie recompensee d'une place au Conseil d'Etat :* Fol. 596.  
 la calomnie est honnête; & Ter-  
 lon a l'humeur plus qu'enjoñée, *de* Fol. 94.  
*sorte que le Roy de Suede s'en diver-*  
*tissant souvent ; il fit en sorte que*  
 la France le laissoit en Suede.  
 Quand le merite de l'un estoit ge-  
 neralement connu, & que cette  
 recompense marquoit que l'on  
 payoit ainsi un Ministre qui avoit  
 adroitement arrêté le bras du Roy  
 Jaques, & empêché qu'il n'assi-  
 stât au besoin le Palatin son gen-  
 dre. Mais il traite l'autre d'un  
 homme plaissant, & de ce que je  
 n'ose dire, après avoir reüssi &  
 menagé avantageusement les af-  
 faires de la France au Nord & à  
 Coppenhague, où il partageoit la  
 Cour, en seduisoit plusieurs, & y  
 formoit ses cabales qui traversoient  
 les progres du Roy, & arrétoient  
 aucuncement les Conquêtes qu'il  
 s'étoit proposées.

Fol. 95.

*La naissance de Gravelle n'est pas fort illustre ; M. de Vaubrun & de Verjus seroient bien en peine de verifier leurs quartiers. Mais ce qu'il y a d'obscur au premier , est bien relevé par ses lumieres & par son merite extraordinaire, & pour l'extraction des autres; c'est dont on ne se pique pas fort en France , & c'est la Cour de toute la Chrestienté où l'on considere moins la naissance , si elle n'est accompagnée d'un veritable merite.*

Fol. 96.

*En quoy elle est incomparable, & le Roy digne de l'encens qu'il s'attire par le choix judicieux qu'il fait des personnes & des qualitez essentielles. Ce qui fait qu'il a tousiours vû reussir ses desseins, & applanir les obstacles qui les traversent. si ce n'est depuis peu que la jalousie que l'on a de sa grandeur, a reuni la plupart des Princes pour s'opposer au cours surprenant de ses victoires.*

*En effet on a vû sortir la plupart de ses Ministres de ces Cours; sans quoy il estoit bien difficile de venir à une liaison & amitié de durée. Tant leur esprit est insinuant & vif pour toucher tous les autres,*  
par-

par ce qui peut infidieusement les éblouir.

Sur ce but si fixe ils se trouvent des premiers au Congrès, mais pour y diviser les cœurs, & pour faire peut-estre un effort, afin que la Holande traite separement, & qu'elle abandonne ainsi ceux qui se sont sincerement immolez pour la tirer du naufrage & la conduire à bon port.

Mais generalement les autres Cours donnent bien plus à la naissance, & à un certain brillant que celle de France, où l'on ne considere que le solide & les qualitez dominantes du caractère; ce qui rend souvent une Negotiation inutile, & empesche que l'on n'en tire le fruit que l'on souhaite. Adjoûtez le defaut des deniers qui en produit plusieurs autres; & sur tout l'impuissance où l'on est de gagner le Prince, ou quelque subalterne, & tous ceux qui peuvent avancer ou reculer une affaire. Cette digression estoit importante.

L'Auteur blâme aussi fort D. *Le Comte de la*  
 Fernando Tellez de Faro; le cri- *Rade blâmé*  
*& defendu.*  
 D 5 me,

me , qu'il veut , ne vient que de ce qu'il s'est jetté entre les bras du Roy son Maistre , improuvant la revolte & l'auteur. Or si la necessité & la France ont obligé l'Espagne à declarer le Portugal une Couronne libre ; ce n'est que l'effet d'une des dures loix du temps à laquelle on ne consent qu'avec repugnance ; & les Portugais doivent encore m'avouer , qu'ils perdent , & qu'ils n'ont pas cuëilli le fruit , dont ils se flatoient par cette fameuse Revolution ; puisque loin des charges qu'ils occupoient dans une Monarchie si vaste , ils se doivent borner , & ne s'arrester qu'à celles qu'on leur donne en un Etat si resserré , qui ne possède plus toutes ses conquestes des Indes , ny les autres en Afrique & en Asie. Outre qu'à Madrid on n'estoit pas chiche en pensions à les soulager ; quand on manquoit d'occasion & de moyens à les contenter autrement. Mais je reviens à Telles de Faro.

Fol. 599.

La conscience donc le touchant il ne pouvoit trahir les interets de son Maistre , puisque Philippe l'estoit



estoit , & non celuy que dit l'auteur , qui suppose un grand crime en ce qu'il éclaircit M. de Gamarre sur les menées des deux Ministres de France & d'Angleterre ; mais il y estoit obligé , s'il est vray qu'un sujet l'est tousiours ; quoy que la tyrannie l'enchaîne , & l'oblige à baiser une autre main que la veritable , la necessité & la violence le dispensant pour un temps d'un devoir que l'on étouffe , mais qu'il rend aussitost qu'il a lieu de se jeter aux pieds de son Prince.

Ainsi l'on prend Faro & sa fidelité d'un biais fort injuste ; & malicieusement on appelle trahison un service , Alphonse usurpant alors la Couronne , qui n'estoit pas encore declarée libre , ny connue sur ce pied dans les principales Cours de l'Europe.

Or le zele de Faro fut recompensé , le Roy le fit Comte de la Rade , General de Bataille , & luy donna une Compagnie de Cavalerie au Pais-Bas , sans les autres graces , qui l'obligerent à publier un Manifeste *digne de luy & de l'action qu'il venoit de faire.* L'Auteur traite

Ibid.

D 6 inique-

iniquement la chose ; & je la prens de l'air qu'il faut ; car en effet la verité à bien de force , & l'infidelité des remords , quand le cœur se jette dans un party opposé au legitime.

Ibid.

Ce Comte y avouë : *Que depuis la Revolution des affaires de Portugal, il avoit tousiours conservé sa fidelité toute pure au Roy Catholique qu'il jugeoit estre son legitime Souverain : Qu'il avoit esté obligé d'accepter l'Ambassade de Holande ; parce qu'ayant déjà refusé plusieurs autres emplois, il n'avoit pas pû refuser celui-cy, sans se rendre suspect. Que le pouvoir qu'on luy avoit donné à Lisbonne, estoit tellement limité, qu'il estoit impossible de faire reüssir sa Negotiation aux conditions qui y estoient contenuës, que la France la traversoit, & que M. de Thou estoit celuy qui s'y oppo- soit le plus fortement. Au reste qu'il ne croioit pas que l'on pût blâmer sa retraite, puisqu'il ne la faisoit que par un mouvement de devoir qu'il avoit pour son Prince legitime. C'est le fil & le gros du Manifeste.*

Mais le Ministre improuve ces  
rai-

raisons si fortes, si touchantes, & si réelles; que la medifance seule qui noircit les choses les plus innocentes, y trouve quelque prise, & y donne un autre tour que le véritable: ce qui se void même au jugement suivant.

Le Duc d'Albe & celui à qui le Duc d'Alba l'Espagne est obligée de la perte des be justifié.

Provinces Unies, & de tous les malheurs qui l'ont suivie. Si c'est pour

le 10. denier, pour ne point le donner, on donne à present tout en Hollande, où les charges presentes surpassent de bien loin les charges passées; enfin ce qui étoit tyrannie alors, seroit liberté en nos jours; les moins passionnez l'avoient, & que de toutes les dominations celle d'Espagne est la plus douce.

Mais si le Ministre le dit sur l'Inquisition ou sur quelque sang que l'on a versé: chaque Prince veut être le Maître, & ne point souffrir que ses Sujets alterent la Religion, dans laquelle ils sont élevez; parce que c'est toujours un commencement de la revolte, & d'ailleurs le feu & le fer ont

1 Fol. 388.

Tanto flagrant odio dominatus; omnia dabant Decimam darent. Grot. 2. Annal. 573.

puni ces crimes en France : en l'Angleterre Henri, Edoûard, Marie & Elisabeth n'ont pû souffrir ceux qui professoient une Religion diverse ; en Suede & en Danemarck on est inexorable ; les autres Etats agissent aussi sur ce pied d'une rigueur si saine ; il y a des amendes, des confiscations, des peines, des loix, & la mort même si on les enfreint.

Mais Philippe seul ne pouvoit, comme l'on veut, punir ceux qui se revoltoient contre Dieu, & contre luy, pour suivre une Religion si éloignée de l'ancienne : & le Duc pour s'y être opposé, pour avoir donné lieu à la Justice, & executé les ordres du Roy, est ce tyran, ce barbare, ce malheureux & cet impie que l'on deteste si fort.

Strada, Bentivoglio, & Osorio qui en ont écrit, en parlent plus equitablement. Je sçay même que les Ducs d'Alve ont fait voir au Prince d'Isenguien lors qu'il étoit en Espagne, & que l'on venoit au recit de ces severitez ; que le Duc n'avoit obéi qu'aux ordres du Roy,



qu'ils luy montrèrent avec les lettres originelles, que l'on garde comme des preuves convaincantes de ce qu'il avoit été obligé de s'en regler aveuglement; Philippe ne voulant, regner que sur des Catholiques.

Strade est de ce sentiment; & le Pere le Moine écrivant du Duc dit que sur la fin de ses jours il eut horreur de tant de ruisseaux de sang, & de tant de monceaux de testes coupées, qui s'offroient à son imagination effrayée avec une grande troupe de Flamands pendus ou esgorgés par ses ordres, & il apprehenda d'aller au jugement de Dieu avec une si effroyable suite. Il envoya tesmoigner cette apprehension au Roy son Maître, & se plaindre de la charge, que sa conscience en ressentoit. Le bon Prince luy fit dire pour le consoler, qu'il vouloit bien partager cette charge avec luy, qu'il prendroit sur soy le Sang que le Duc avoit versé pour luy par le glaive de la Justice, & qu'il esperoit en pouvoir tenir bon conte à Dieu: mais que pour celuy qu'il avoit repandu à la guerre & par les armes, il le laissoit sur la conscience du Duc; & que c'estoit

Art de regner part. 3.  
art: 6, fol. 420.

*floit à luy d'en répondre.*

Mais le mal est , que Philippe au lieu d'y aller luy-même , imitoit Tibere , & ne venoit jamais aprez avoir publié qu'il marcheroit en personne , & qu'il iroit voir ce que ses sujets luy demandoient. Sa presence eut calmé le desordre ; & d'ailleurs il ne devoit point avoir envoyé ce Duc, ou quand il y étoit, il ne devoit point l'en avoir retiré, quand il commençoit à reduire les mutins , & à remettre les villes sous l'obeïssance. Ce furent là les deux principales sources d'une perte que l'on attribué toute seule à ce grand Capitaine.

On adjoute que la douceur auroit agi bien plus que toutes ses rigueurs ; & qu'il y a de malades que les lenitifs guerissent , quand les saignées n'operent rien ; le fer n'étant point utile ny la scie bonne , si ce n'est que les autres remedes ne portent aucun fruit à un corps corrompu. Mais je reviens à mes reflexions.

*Villes Han-*  
*seatiques de-*  
*crées.*

*1 Fol. 83.*

*1 Il y a de quoy s'estonner de ce*  
*qu'aujourd'huy l'on peut encor avoir*  
*quelque consideration pour la Hanse*  
*Ten-*

*sur les Memoires.* 89

*Teutonique*, laquelle ne subsiste Fol. 48.  
plus que dans l'imagination, & n'est  
qu'une puissance chimerique & ima- Fol. 205.  
ginaire; quand en Angleterre sous  
Elisabet & après on en a fait de  
l'estime, & quand la France même  
a receu ses Ambassadeurs avec  
beaucoup d'honneur; l'autorité  
de ce Corps étant considerable  
par l'assiete de trois villes, par le  
commerce, par ses rivières, par le  
nombre des vaisseaux qu'elles ont,  
& par le poids qu'elles peuvent  
toujours donner à un Prince, si  
elles se declarent pour luy. Mon- T. 2. liv. 10.  
sieur Aitzma en a écrit d'un autre fol. 377.  
air, & montre l'estime qu'on luy  
témoignoit en Angleterre, où il  
étoit traité d'Ambassadeur & jouis-  
soit des franchises & immunitéz  
du Caractere; outre le passeport  
qui luy fut expédié en des termes  
qui exprimoient assez la nature &  
la qualité de la chose.

Charles IX. traitta fort mal les Charles IX.  
& Henri III.  
Ambassadeurs ou Deputez des Prin- defendue-  
ces d'Alemagne, qui luy representa-  
rent l'interest qu'il avoit à conserver Fol. 199.  
& à menager les Protestans de son  
Royaume. La réponse fait voir  
qu'il

Ibid.

qu'il avoit raison de leur dire, qu'estant Roy Tres-Chrestien, & né Catholique, il estoit obligé de conserver la Religion en laquelle il avoit esté élevé. Qu'on ne le pouvoit pas empêcher de se servir de la voye ordinaire de la Justice contre des heretiques qui sous pretexte de Religion formoient une rebellion dans le Royaume, & qu'il n'avoit que faire de tuteurs, pour apprendre d'eux comment il avoit à gouverner chez luy. Mais comme l'Auteur ne dit rien de ce qui obligea le Roy à leur parler ainsi, je citeray le passage de l'histoire d'Avila.

2 Stimarono  
molti esser  
fatta a spese,  
e con dinaro  
de gli Vgo-  
notti. Lib. 4.  
f. 157. ann.  
1566.

L'Ambassade étoit du Palatin du Rhin, de Deux-Ponts, des Ducs de Wirtemberg & de Pomeranie, & du Marquis de Bade. 1 Or comme elle se faisoit aux frais des Huguenots de France, qui l'avoient sollicitée, ces Princes firent un effort pour leur procurer l'observation des edits; & la liberté aux Ministres de prêcher à Paris, & par tout où ils le jugeroient à propos, avec toute la liberté qui étoit juste, & que de-  
Regno. Ibid. manderoit le peuple pour s'y trou-

ves



ver sans craindre la moindre violence. C'étoit donner la loy : & cette fierté fit le motif de l'aigreur de Charles.

En effet ce Prince leur dit , <sup>1</sup> Che con-  
servarebbe  
qu'il vouloit bien leur conserver l'amicitia , e  
l'honneur de sa bienvuëillance, l'affetto ver-  
so quei Pren-  
cipi quando  
qu'il leur continueroit aussi long non s'inter-  
des affaires de la Couronne , com-  
poneffero  
me il ne vouloit non plus connoi-  
nelle cose del  
suo Regno ;  
tre de celles qui les regardoient , <sup>2</sup> y  
come egli  
ajoutant d'un œil irrité , qu'à leur non s'ingeri-  
va in quelle  
exemple il falloit leur demander de' loro sta-  
ti. fol. 258.  
aussi la Messe chez eux & une libre  
predication pour tous les Catholi-  
ques de leurs Etats.

<sup>2</sup> Che bisog-  
nerebbe, che  
L'Admiral en fit ses plaintes , & ancor lui  
fut assez temeraire pour dire au faceffe instā-  
Roy , qu'il estoit bien rude que les za à quei  
uns eussent plus de liberté que les Principi che  
autres , & que l'on voulut borner lasciassero  
l'exercice des Huguenots à leurs predicare i  
seules familles , en excliant même Cattolici e  
dire la Messa  
les amis que l'on logeroit , quand nelle Cità , e  
les Catholiques n'étoient ny con- nelle Terre  
traints , ny gênez en ce point , & loro. Ibid.  
se rendoient en foule à leurs As-  
semblées. Le Connétable en fut  
offensé ; & dit ; Que ceux-cy pro-  
fes-

felloient une Religion reçue de Pere en fils, qui estoit encore celle du Roy; mais que l'on ne toleroit l'autre que par provision, & au nombre, & pour les personnes & les lieux que l'on vouloit. Le Roy

1 Per inanzi prit aussi la parole, & répondit à vi contenta- l'Admiral: 1 Il y a quelque temps vete d'un po- que vous ne demandiez qu'un peu co di licenza, de liberté, & à present vous la hora la vole- voulez égale, & dans fort peu re del pari, vous la voudrez toute entiere, fra poco vor- être seuls, & puis nous chasser du rete esser so- Royaume.  
li, e cacciar  
noi altri fuo-  
ri del Reg-  
no. *Ibid.*

2 Ces insolences firent que le Roy dit un jour à la Reine Mere; 2 que le Duc d'Alve soustenoit avec rai- son qu'il falloit abattre les têtes 2 Che era eminentes en un état où la dou- buona la opi- nione del Duca d'Al- va, che queste teste erano troppo emi- nenti in uno stato, che l'arti no gio- vanano con artifici così finì, e che bi- sognava ad- operare il ri- gore e la for- za. *Ibid.*

Ces menées & celles qu'il y eut à Pamiers, Montauban, Cahors, Rides, Valence & ailleurs avec les mines faites à Lion pour prendre cette Ville, allarmerent le Roy, & l'irriterent en sorte qu'il conceut alors le dessein de la S. Bar- telemi. Mais l'Ambassade envoyée

à Henri III. n'étoit pas moins fiere  
que l'autre.

L'Envoyé du Prince Casimir prit la parole, & dit 1 en des termes arrogans, que pour satisfaire à la perverse ambition du Pape, & au desir indiscret de quelques Princes & du Peuple, le Roy violoit impunement les Edits; suppliant sa Majesté de vouloir finir la guerre presente par une bonne & sainte Paix, 2 pour eviter la colere de Dieu & les peines, dont il punit les perfides, qui manquent à leur parole, & enfraignent la Foy qu'ils donnent. Que c'étoit là le moyen de cimenter l'amitié, & de la rendre perpetuelle; 3 sur quoy ils étoient resolus de tendre la main à leurs freres, & de les protéger au besoin.

Ces traits menacent & piquent bien plus que les autres, l'auteur ayant obmis exprés ceux qui étoient les plus intolerables, pour rendre la chose moins odieuse: quand au contraire il envenime la réponse du Roy, dit ce qu'il y a d'empporté, & cache ce qu'il

<sup>2</sup> Con cōcetti liberi, e con parole altiere piene non meno di tacite minaccie, che d'apertissimo sdegno. *Id. lib. 8. f. 436. ann. 1486.*

<sup>2</sup> Nel che habbe sfuggita la giusta ira di Dio, che si deve a chi manca della parola sua. *Ibid.*

<sup>3</sup> Erano stretti a promettere a la salute di coloro, che afflitti senza loro colpa, imploravano l'ajuto di quei Principi, che cōsentivano nella confessione della medesima fede. *Ibid.*



1 Che essen- y a de moderé. Mais voici de l'air  
do stato chi- que Henri III. s'explique.  
amato & e-

letto da Dio 1 Que tenant, dit-il, de Dieu  
alla giusta seul la Couronne il pouvoit don-  
possessione ner des Loix à ses Sujets, & les  
della corona abolir selon qu'il trouveroit con-  
sua, havea venir : 2 que ceux qui disoient  
anco autorità qu'il avoit manqué de parole, en  
non depen- avoient menti; puisque nel'ayant  
dente da al- avoient menti; puisque nel'ayant  
cuno di sta- donnée que pour un temps, &  
bilir legge, sous de certaines conditions, il  
publicar de- luy étoit permis de la revoquer, si  
creti, conce- l'interet du Royaume l'exigeoit;  
derlicenze, e que jusques alors il avoit regné  
far provvisio- que jusques alors il avoit regné  
ni accommo- souverainement, & le pretendoit  
date alle qua- encore faire, s'étonnant fort qu'on  
lità de' tem- se méloit des fonctions qui étoient  
pi, & a' bisog- uniquement attachées à son Ca-  
ni de' suoi- ractère, & d'un Royaume qui ne  
foggetti, e pe- ro le poteva relevoit de personne.  
anco ad arbi- trio suo ri-

vocare, mu- Et cependant selon 3 l'Auteur,  
tare, alterare. le reproche que les Alemans faisoient  
e retrattare à Henri III. d'avoir manqué à sa  
como meglioparole, estoit juste; & ce que le  
da sua divina Roy dit qu'il pouvoit faire des Loix  
Maestà era  
inipirato. 16.

2 Onde mentiva falsamente qualunque volesse  
tassarlo di mancator di parola, se per interesse de'  
suoi sudditi, e bene del suo Reame haveffe rivo-  
cata una licenza concessa conditionalmente, &  
a tempo. Ibid.

3 En ses Memoir. fol. 201.



& les abolir, est hors de propos ; parce que les Edits avoient esté accordez aux Religioneux par des Traitez formels, qui tenant lieu de contractz, obligeoient le Roy aussi bien que ses Sujets. Mais sous le cours de ces Edits on violoit les loix, on profanoit les Eglises, on surprennoit les villes, & on insultoit au Roy même.

Mais il ne dit rien de la permission limitée, ny des accidens qui l'alterent, si sans se tenir à ce qui est stipulé, on trame & on demande encore des choses que l'on ne peut bonnement accorder. Ce qui s'est vu plus haut, & combien il est difficile de contenter les Religioneux, leur zele estant violent & aveugle. Silhon blâme aussi cette insolence.

On a vu, écrit-il, des Ambassadeurs solennelles de plusieurs Princes d'Alemagne, qui accompagnoient leurs prieres de menaces, & leurs intercessions de bravades. Et Henry respond, que leurs Maîtres n'avoient que faire de prendre part aux affaires de son Royaume, non plus qu'il n'en prenoit point en celles de leurs Etats,

Ministre  
d'Etat part.  
3. liv. 4. ch.  
18. fol. 373.

ny de s'immiscer dans les differens qui estoient entre luy & ses Sujets ; non plus qu'il ne s'ingeroit dans ceux qu'ils avoient avec les leurs. *Que c'estoit une chose dont les Souverains avoient à rendre conte à Dieu , & non pas aux hommes.*

En ses Me-  
moir. fol.  
203.

Or Charles & Henry n'en font pas plus blâmables , que les Etats des Provinces Unies, quand ils répondirent à Mrs. d'Avaux & de Servient Ambassadeurs extraordinaires de France à la Haye , sur l'empressement qu'ils témoignèrent pour quelque moderation en faveur des Catholiques : à sçavoir, que cette proposition 1 *estant contraire aux Loix fondamentales & au repos de l'Etat , leur Assemblée en avoit un tres-sensible mécontentement , & que pour prevenir les desordres & les malheurs que cette proposition pouvoit produire , elle feroit des Reglemens & des Ordonnances si severes que l'insolence des Catholiques Romain seroit suffisamment bridée.*

Ibid.

Mais l'Auteur ne blâme pas cette réponse , comme les deux autres : & il doit se souvenir que 1 *les Souverains ont toujours reçu avec cha-*

sur les Memoires. 97

chagrin les offres d'office que les Etrangers leur ont faites aux demelez qu'ils avoient avec leurs sujets. Principalement où il s'agit de conserver l'autorité, ou l'ancienne Religion. J'en vay donner encore deux preuves.

Le feu Prince d'Orange dit à M. de Brun, Ambassadeur d'Espagne sur les offres qu'il luy faisoit au demelé qu'il avoit avec les Etats ; *Que son Maître n'avoit que faire de se mêler des affaires du Pays.* Et le Duc de Lunebourg aux Deputez des Etats, qui luy parloient en faveur de la Ville de Brunswic, qu'ils avoient assiegée : *Que comme leurs H. P. ne seroient pas bien aises, qu'ils se mélassent des differens qu'elles pourroient avoir avec leurs Sujets desobeissans, aussi esperoient-ils, qu'elles ne s'intrigueroient point en leurs affaires domestiques.* Tous ces Princes avoient raison, mais Charles IX. & Henri III. avoient tort : le Ministre l'insinuë. Venons aux trois blâmes que l'on donne à la Reine Christine de Suede. fol. 204i

Elle fit dire à l'Ambassadeur *Remarques sur ce que l'on impute à la Reyne Christine de Suede.* que le Duc de Bragance luy envoyoit après son Couronnement, *E* qu'elle

Fol. 328.

qu'elle ne connoissoit point d'autre Roy de Portugal que Philippe IV. Roy d'Espagne ; inferant que son action estoit plus genereuse que politique ; quand si l'on ôte la France, l'Angleterre, & les Provinces Unies, ny le Pape, ny l'Empereur, ny Venise, ny personne n'admit cette Ambassade, les uns agirent par passion : & comme ennemis, & les autres en desinteressiez, qui ne pouvoient souffrir ce soulèvement, & en craignoient la suite & l'exemple.

Fol. 56

Et sur la mort de Monaldeschi : Je sçay, dit-il, que depuis quelques années il s'est fait une execution fort remarquable dans une des maisons Royales de France de l'ordre d'une Puissance estrangere, c'est de Christine ; mais je sçay aussi que l'on ne peut pas nommer Justice un procédé destitué de toutes ses formes ; & que la Cour en eut plus de ressentiment & d'indignation, qu'elle jugea à propos de tesmoigner. On en parlera ailleurs, & l'on fera voir si la jurisdiction du Prince est inseparable de sa personne, puis qu'il y a eu des Ambassadeurs, qui l'ont exercée chez



chez eux sur quelque sujet rebelle  
au Prince leur Maître.

La Reine Christine avoit fait ve- Fol, 578.  
nir auprès d'elle des gens qui avoient  
plus de reputation, que de sçavoir, &  
qui mêlant une fausse galanterie  
avec le veritable pedantisme, de-  
crioient le merite des grands Hom-  
mes; Peut-être faute de discerne-  
ment, & de ce que cette Princef-  
se le connoît mal en genies: quoy  
qu'on avoie généralement, qu'el-  
le ait l'esprit fin, mille lumieres, &  
qu'étant juste, elle ne donnoit son  
estime qu'à ceux qui en étoient  
dignes, & estimoient les sciences  
ou les possédoient.

La Haye Vantelet Ambassa-  
deur à la Porte pour le Roy de  
France ayant été accusé de quel-  
que intelligence avec les Evêques  
& les Pretres Grecs, fût extreme- Fol 122  
ment mal traité, mis dans une basse  
fosse, & outragé de quantité de ba-  
stommes. Mais le Roy au lieu de  
faire le fier, & d'insister sur les  
satisfactions qu'il sçait bien se pro-  
curer ailleurs; receut comme une  
faveur singuliere la permission que  
les Turcs luy donnerent de retirer son

*Ministre*, parce qu'il n'estoit pas en estat de se pouvoir ressentir de cette injure.

Il le croit, mais faussement, & que Louis ne voulut point se venger faute de forces, ny de deniers, quand il avoit ses millions en coffre, & des armées considerables sur terre & sur mer; mais la raison d'Etat l'en empechoit, & ne vouloit pas qu'il se prit à un Allié, qui luy est necessaire pour divertir les Princes Chrétiens de ce côté là, tandis qu'il leur donne la loy, & qu'il trouve son interét à répandre leur sang; quand il feroit mieux de verser le sang Ottoman. Ce que l'on attend de l'ambition noble qui doit l'enflammer, & des soins d'Innocent XI. pour nous inspirer cette sainte guerre, pour unir nos cœurs, & pour chasser le Croissant, & faire reflourir la Foy sur les plaines dont elle a été si long-temps banie.

Ce qui montre que Louis étoit bien en état, mais qu'il ne vouloit pas l'être. Donnons aussi quelques lignes sur l'eloge des deux Cardinaux Ministres en France :

je

je veux dire de Richelieu & de Mazarin.

Après que quelques-uns de ceux qui n'avoient aucun sujet de les aimer, en eussent fait le portrait assez juste, Madame de Chevreuse les interrompant, leur avoia qu'elle ne pouvoit pas souffrir cette comparaison, & que tout ce que l'on en pouvoit véritablement dire, *estoit que l'un estoit une mechante Copie, & que l'autre un excellent Original.*

*Comparaison  
de trois Fa-  
meux Cardi-  
naux.*

Fol 621.

Mais le Ministre blâme ce jugement, & veut qu'au retour du Cardinal Mazarin, la Duchesse changea ce mépris en estime, comme si elle ne suivoit point alors le torrent de la Cour: & les bassesses de ceux qui rentroient ainsi dans les bonnes grâces d'un Homme qui dispoisoit absolument des affaires.

Mais il faut avouer que ce que l'Auteur en dit, ne regarde que l'intrigue, & l'air dont le Cardinal joua l'Espagne, & avançoit finement les intérêts de la France. Car pour ce qui est du Ministère, la Duchesse avoit raison;

tous les sentez en conviennent,  
& donnent le parfum divers que  
l'on doit à leur merite.

On void cette verité dans une  
comparailon imprimée ; l'Histoire  
de Prioli en parle aussi ; & j'ad-  
joûteray que Richelieu l'emporte  
bien loin sur Mazarin , qui ne fai-  
soit que marcher par un chemin  
tracé , suivre le plan de ses maxi-  
mes , & joindre quelque habile  
coup aux tres-pesans , dont l'au-  
tre avoit abatu l'Espagne , élevant  
la France , qu'il avoit reünie, sur  
les tristes debris de sa Rivale. Ad-  
joûtez qu'il a encore élargi les li-  
mites de la Couronne, abaissé l'Ai-  
gle , & sappé les fondemens de  
l'Auguste Maison ; toujours grand,  
& jamais surpris , mais actif , mais  
penetrant , & qui a retabli la Ma-  
jesté des Rois , corrigeant , ou mi-  
nant sourdement tout ce qui en  
murmuroit , & s'opposoit aucu-  
nement à leurs Loix. Il est vray  
qu'il n'avoit pas de foy , si elle  
n'étoit utile , implacable en ses  
haines , & qui faisoit un crime , &  
auroit crû le commettre , à pardon-  
ner les ennemis del'Etat , ou les  
siens ;



siens; tant la vengeance luy étoit douce; & en cette vüe il ne consideroit ny la Reyne Mere, ny feu Monsieur qu'il persecuta tres-cruellement.

Au reste ce Ministre étoit incomparable; & il est encore au dessus de l'expression la plus engageante, mais en tant que l'on regarde sa Politique, & l'Art de Regner qu'il possédoit si parfaitement, & dont il nous a laissé des leçons infaillibles, & le fruit que l'on en peut cueillir, si l'on s'arrête aux mêmes moyens, & si l'on se fixe inviolablement le même but.

Il faut pourtant avouer que l'Eloge qui va suivre, vaut bien tout ce que l'on dit des deux Cardinaux; puisque celui d'Amboise est mort, *Ministre sans avarice & sans orgueil, Cardinal avec un seul bénéfice, qui n'ayant point eu en vüe d'autre richesse que celle du public, s'est amassé un tresor de benedictions dans toute la posterité: adjouçant que tout le monde le pleura.*

*Eloge admirable du Cardinal d'Amboise.*

Mezeray hist. de France. T. 4. Fol. 452.

Ce sont de ces gloires que l'on doit uniquement rechercher, mais

il est bien difficile que l'on ne mêle la fausse à la véritable , & que la voix de l'ambition n'étouffe le murmure de la conscience principalement lors que tout nous rit , & que l'on est si fragile quand l'occasion , & l'interêt combattent de concert une ame où les autres passions qui y regnent, donnent aussi l'entrée à deux ennemis qui en trouvent le foible , & en ruinent le repos. Je reviens à l'Auteur , & à ses sentimens sur la Cour de Holande , qu'il déchire parce qu'elle n'a pû souffrir son procédé.

*Censure de la  
Cour de Ho-  
lande,  
Fol. 57.*

*Je ne leur fais point d'injure quand je dis qu'il n'y en a pas un qui se puisse piquer a'une connoissance fort particuliere du droit public , qui ne fait pas partie de l'utroque : soutenant , qu'elle feroit bien de laisser la decision des affaires des Ministres publics aux Etats , qu'elle n'entend nullement faute de ces lumieres , & parce qu'il n'y a personne qui en puisse sainement juger. Voylà une grande ignorance de ces Messieurs , qui à cét avis profiteront de la bonne instruction du Ministre,*

fire, iront s'appliquer & se mettre par ce moyen à couvert de sa censure. Il adjoute sur les soldats que cette Cour mit dans la maison de D. Fernando Telles de Faro, qu'elle a depuis quelque temps d'au- Fol. 600.  
tres maximas ; & doit sans doute estre composée de gens qui entendent bien mieux le droit public qu'elle ne faisoit en ce temps là. Il en fait sa desence, & adjoute, que l'on ne peut pas entreprendre de juger le ser- Fol. 601.  
viteur d'autrui.

Les Etats Generaux des Pro- Et sur les  
vinces Unies parlent jusques à sept Etats Gen-  
fois sur l'affaire du Prince de Fur- raux.  
stemberg, mais d'une maniere assez  
ordinaire & hors de propos. Ceci a Fol. 34.  
besoin de quelque discussion ;  
je m'y engageray à son temps : &  
sur les resolutions qu'ils prirent  
pour defendre à leurs Ambassa-  
deurs de prendre des presens, il  
dit qu'il ne peut pas croire que  
c'est par menage, ny pour obliger  
les Ministres des autres Princes à en  
faire de même, que cet Etat ait Fol. 552.  
esté capable d'une pensée si basse &  
si indigne de luy ; citant là dessus  
que ceux de Holande en userent

E s d'une

d'une maniere étrange avec Bras-  
set, les Enfans de M. le Brun &  
Stoccar Envoyé des Cantons Suif-  
ses Protestans, auxquels la Holan-  
de refusa injustement les presens  
ordinaires, quand les autres Pro-  
vinces les leur firent faire.

Fol. 557.

Fol. 556.

Fol. 551.

Ils répondent toutefois que lors  
que chez eux les Ministres étran-  
gers ne font point de difficulté de  
*se faire donner en argent comtant le  
présent lequel ils feroient aussi bien  
changer de nature ; peut-être par  
mépris ou autrement , sans vou-  
loir conserver ces marques d'esti-  
me ou de bienveillance d'un Roy  
ou d'un Etat qui demeurent à perpe-  
tuité dans les familles ; faut-il tant s'é-  
tonner que deux des leurs s'ayent  
fait donner en lettre de change le  
présent qu'on leur offroit en pier-  
reries , ou en vaisselle ; & faut-il  
que la Cour en France en fit en ce  
temps de si bons contes , quand  
les siens les prennent ou les ont  
pris en Hollande en beaux deniers  
comtans ? ou la censure , ou la de-  
fense doit estre égale.*

Fol. 210.

Et pour ce qui est des Etats  
c'est moins une *rusticité*, comme il  
veut ;



veut, qu'une severité qu'ils se proposent , & qu'ils affectent pour empêcher de certaines suites qu'ils craignent d'une estime ou d'une tendresse particuliere pour le Prince qui les honore de ces bienfaits, & les engage à luy en conserver quelque reconnoissance.

Car lors que l'on donne une fois l'entrée aux presens ; c'est un charme qui ebloüit admirablement , & dispose insensiblement un cœur à tout ce que l'on veut de luy. Cette intrigue, & les promesses & les esperances en ayant gagné ou seduit plusieurs , comme Fulvio Testi à Madrid, Telles Faro à la Haye, outre qu'il y étoit obligé , Hugonet & Imbercour par Louïs XI. Codinac à Constantinople en faveur de l'Espagne, Lencosme là même ; celuy de Brandebourg qui se retira en Suede, & André Giezi à la Porte, où il trahit Gabriel Battori son Maître,

C'est ce que l'on sçait, sans les infidelitez inconnuës de ceux qui se donnent au Prince, auprès duquel ils resident, ou à son Ministre qui les corromp, & qui en tire

ainsi des secrets importants, qu'il attrape ailleurs par quelque fausse confiance. Celà vient d'être vû à Vienne, en la personne de Chiaronanni que le grand Duc rapela aussitôt sur l'harmonie en laquelle il vivoit avec Gremonville ; l'ordre qu'ils eurent de se retirer tous deux ayant esté un effet de la vigilance & de l'adresse dont le Marquis de los Balbaces arrêta l'intrigue de l'un, & coupa court celle de l'autre, qui dispoisoit pour l'ainsi dire d'une Cour, qu'il traversoit, & charmoit pourtant perpetuellement.

Ce sont de ces jalousies & penetrations, qui inspirent ces maximes à la Holande, où M. de Beverweert eut tant de scrupule pour l'entrée des vins de Rhin, dont on avoit vainement flaté M. d'Odic son fils à Londres, la Gueldre opinant que le Pere seroit dispensé du serment, puisque celà s'étoit fait à son insceu, & la Frise voulant le contraire avec l'observation d'une chose, où elle prenoit l'ombre pour le corps.

En

Fol. 755.

En effet la plupart des Deputez jugerent que la conscience du Pere s'y trouvoit interessée, ce qui fit qu'il ne se voulut plus trouver aux <sup>ibid.</sup> Conferences, quoy qu'il eut aussitôt voulu obliger son fils à renoncer à ce don, & qu'il en eut écrit en des termes pressans à l'Etat, qu'il prioit de souffrir qu'il se dechargeât de cét employ, s'ils croioient qu'il eut directement ou indirectement violé le serment qu'il avoit fait de ne point prendre des presens. C'est marquer une ame bien ferme & de celles que l'on prône en l'ancienne Rome.

Mais l'Auteur ne trouve aucun goût en cette severité, & dit sur ce que la Hollande refusoit les presens aux trois préalliguez, que ce ne sera pas sans indignation que la <sup>Fol. 553.</sup> Posterité verra qu'en ce temps-là il y ait eu des Deputez, qui ayent avancé des propositions si peu raisonnables, & qui ayent pu croire que la singularité d'un seul Etat pouvoit imposer à tout le reste du monde civilisé la nécessité de suivre son exemple.

Et cependant la Hollande n'a-<sup>Fol. 552.</sup> voit

Fol. 559.

voit que dit, qu'il estoit impertinent de faire des presens aux Ministres des autres Princes, pendant que leur Etat defendoit à ses Ambassadeurs d'en prendre d'eux, ensuite d'une des resolutions des Estats Generaux prise l'an 1651. le 10. Aoust: mais que l'on observe si scrupuleusement, que les quatre Deputez & celuy du Conseil d'Etat, qui furent envoyez à l'Evêque de Munster ne voulurent prendre aucun des plats qu'il leur avoit envoyez.

Fol. 630.

L'An 1657.

Quand il y en a qui tiennent que l'Etat seroit soulagé, si comme il veut que l'on ne donne rien à ses Ministres, les autres Cours voulussent en faire de même, & les imiter. Le Parlement d'Angleterre fit defense à S. John & à Stricland de recevoir des Etats les presens qu'ils leur envoioient: & le Roy de France ordonna aussi aux Commissaires qui avoient travaillé avec les 4. Ambassadeurs, qui conclurent le Traité de l'an 1662. de ne prendre les presens que leur Agent leur offroit, à sçavoir des bassins & aiguieres d'or massif



*Sur les Memoires. III*

fif de la valeur de 4. mil écus  
châcun ; non sans un grand ressen- Fol. 556,  
timent des principaux Ministres de  
cette Cour. là , qui ne s'en premoient  
pas aux defences particulieres du  
Roy , mais aux defenses generales des  
Etats.

D'autres asseurent que cette re-  
forme y seroit aussi necessaire que  
celles qui ont été faites ailleurs , &  
que l'on pourroit encore y faire.

Les presens que la Reyne Eli- *Reformes ju-  
dicieuses,*  
sabeth en Angleterre donnoit aux  
Ambassadeurs étant toujours fort  
riches , le Roy Jaques suivit son  
exemple , mais voiant qu'on  
ne l'imitoit point dans les autres  
Cours , où ces liberalitez étoient  
plus réglées , il les reduisit tou-  
tes à la moitié. L'Ambassadeur  
de France n'avoit que 2. mille on-  
ces de vaisselle vermeil doré , ce-  
luy de Venise mille , & l'autre de  
l'Archiduc 800. au lieu qu'avant  
cette reforme ils avoient le dou-  
ble.

*Autrefois le Roy d'Angleterre* Fol. 467.  
*faisoit recevoir ses Ambassadeurs à*  
*l'entrée de son Royaume , les faisoit*  
*desfrayer & conduire à ses depens à*  
*Lon-*

*Londres* : le Roy avoit aussi accoustumé de les faire manger avec luy à sa table pour leur faire honneur : & aux assemblées & divertissemens de la Cour, il les faisoit placer sur la mesme estrade & sous un mesme dais avec luy. Mais Charles I, voyant que ses Ambassadeurs n'estoient point traittez avec les mesmes civilitez dans les autres Cours, & que la France estoit bien plus reservée sur ce sujet, reforma tout celà ; & ordonna qu'à l'avenir les Ambassadeurs ne seroient receus qu'à Gravesande, & conduits de là dans les barques du Roy au quay de la Tour, où les Carrosses de la Cour les prendroient pour les mener chez eux : Aloisio Contarini Ambassadeur de Venise, & Albert Joachimi qui l'étoit aussi des Provinces Unies, ayans été les derniers qui ayent été placés auprès du Roy dans une assemblée publique. C'est une reforme, en voici une autre.

L'An 1627.

Fol. 487.

Cette inégalité est une raison assez grande pour la reforme. Les Princes d'Orange qui alloient aussi au devant des Ambassadeurs, ne le sont plus ; le Prince Frede-

deric Henri s'en étant excusé sur ses goûtes, & le Prince Guillaume ne l'ayant plus voulu faire après le decés de son Pere; ce qui suit, est encore de cet air.

Fol. 488.

Les Ambassadeurs des Têtes Couronnées étoient logez en Holande aux depens de l'Etat, ce qui cessa quand la Tuillerie qui y étoit pour la France, quitta brusquement la Haye, ne voulut point se trouver à la publication de la Paix, & fit rendre la clef de la maison affectée à l'Ambassade de France. Les Etats qui virent ainsi une occasion à retrancher cette depense extraordinaire, résolurent que les Ambassadeurs & les Residens des Testes Couronnées ne seroient plus logez aux depens de l'Etat.

Fol. 493.

L'An 1649.

Le Czar même ne defraye les Ministres Estrangers que pour obliger les autres Princes à l'imiter, ce que l'on fait; & si l'on y manquoit assurement il auroit tort de continuer avec celui, dont le Maître retrancheroit cette mutuelle civilité.

Fol 463.

Ainsi ceux qui blament tant les  
Etats

Etats Generaux sur leurs defenes pour les presens, n'ont pas toute la raison qu'ils croient ; puis qu'il y en a qui soutiennent que l'on feroit mieux de n'en plus donner à l'avenir, pour employer ces deniers à quelque pressant besoin, quand les choses doivent être égales, ou corrigées, sans que cela surprenne, ny ce que je vay dire.

La Cour de Madrid excelloit, & excelle encore en des grandeurs, dont les autres se moquent, & lesquelles on decrie generalement ; puisque l'on y donnoit les maisons, & qu'on exemptoit les Ministres des charges ordinaires, outre que l'on leur souffroit encore une depense qui avoit ses franchises, & leur valoit à peu près les frais de ce jour.

On en fit de bons contes au temps de M. Fanschau, & de quelques autres, qui ne pouvoient assez admirer cette bonté. Elle est telle en effet, puisque l'on ne peut voir d'un bon oeil que l'Ambassadeur d'un Prince indifferant ou ennemi y forme ses  
me.



menées, & y cabale, mais nourri aux dépens de celuy qu'il veut trahir; quand les siens n'ont pas cet avantage, & que les deniers de ce que porte l'exemption, seroient bien mieux employez à payer les Ambassades avec exactitude, & à soutenir plus serieusement la Majesté de la Couronne. Il est vray que l'on y a mis quelque ordre, & que l'on devoit encore retrancher ce qui y reste d'abus, pour ne faire que ce que l'on fait genereusement avec les siens ailleurs.

On sçait les demelés de la France avec le Cardinal Altieri sous le feu Pape, & que le Regnant parle déjà d'une reforme si judicieuse, n'étant pas juste que l'immunité s'étende si fort, & qu'au lieu de l'ordre & de l'honneur, elle produise le scandale & la confusion, ny que l'on y observe de certaines maximes creuses que l'on n'a garde de suivre, ny de souffrir dans les autres Cours. Il faut prendre la chose en sa source, pour voir si elle étoit juste.

Les Cardinaux & les Ambassadeurs

*Demelé des Ambassadeurs avec la Cour de Rome sur les affaires de la doüane.*

deurs avec leurs familles étoient exemts des droits d'entrée pour ce qu'il leur étoit nécessaire. Mais comme il y en avoit , ou plutôt leurs domestiques qui étendoient l'immunité plus loin qu'elle ne va, abusans du privilege , & en faisant commerce , soit que l'on fit venir les denrées & marchandises sous l'adresse de leurs Maîtres , ou par des lettres que l'on dit de la *familiarité* , tout étoit complot ; le trafic se faisoit librement ; & ceux avec lesquels on s'entendoit, jouissoient ainsi des franchises du Ministre , ou de quelque Cardinal ; comme si en effet ils étoient de sa maison ; ce qui étoit autoriser ces menées , & ôter un droit innocent à l'Eglise. On se plaignit hautement ; mais ces plaintes furent inutiles, le mal ou la licence continuoît , malgré ceux qui crurent y apporter quelque tempe-  
rément.

Le Cardinal Altieri en fut offensé , & jugeant que d'ailleurs on pouvoit soulager le peuple en ce qui regarde la consommation des choses , ôtant tout ce qui étoit

EXOR-

exorbitant , & grossissant le revenu de ce qui foment le luxe ou la pompe de Rome & des Grands, il voulut y mettre ordre, & regler ces abus, sur ce que les fermiers luy dirent, qu'on les faudoit, & qu'ils en souffriroient trop à l'Année sainte , où on vouloit leur ôter un moyen de se relever de leurs pertes , qui continueroient, si l'on ne bornoit une autorité, qui les minoit, & laquelle les obligeroit à quitter plutôt que de continuer à s'épuiser ainsi misérablement.

Altieri y consentit , & donna les ordres qu'il falloit , mais les quatre Ambassadeurs de l'Empereur, d'Espagne, de France & de Venise se lierent ensemble , & s'y opposerent ; à sçavoir le Cardinal de Hesse, le Pere Nitard, le Duc d'Estrées & l'autre , qui aigriront toutes les Cours , & agiterent celle de Rome.

Il est vray qu'après une meure reflexion , celles de Vienne & de Madrid s'adoucirent ; voulant que leurs Ministres se modérassent ; ce qu'ils firent , attirant aussi dans leur

sen

sentiment celuy de Venise. Mais M. d'Estrées se roidit luy seul & demandoit d'autres satisfactions que celles dont se payerent les trois autres , à sçavoir d'une honnête excuse que leur fit Altieri , sur ce que ces choses ne se faisoient point pour les choquer, mais pour remettre un peu le revenu qui étoit si fort diminué.

Toutes ces raisons ne furent d'aucun goût au Duc , qui prétendoit d'autres bassesses , & portoit haut la colere du Roy , & sa vengeance ; & pour faire voir que bien qu'il fut resté seul , il ne vouloit pas demordre , il somentoit les interessés , & fit sous main que le Cardinal Sforze envoyât de ses gens pour enlever ce qui étoit à luy à la Doüane ; les Fermiers y consentans , & même n'ayans rien innové contre les autres. C'est le sincere detail de ce demélé, dont la mort de Clement X. a rompu le cours , & lequel peut-étre reviendra sous le Pape Regnant , qui corrige ce qu'il y a de corrompu à Rome , par des loix severes , & par son exemple, du moins autant que



que sa vie sainte, & son zele ardent pour le bien des peuples, est capable d'inspirer aux Princes en general un esprit moderé, plus de douceur, & une ferme liaison contre les Infidelles; le Lecteur, s'il luy plait, me pardonnera cette digression.

Mais l'Auteur ne peut digerer ceci, ny la defense des Etats; & son argument est que l'on ne peut pas nier, que ceux qui defendent à leurs Ministres de prendre des presens, ne condamnent pas seulement les etrangers qui en prennent, mais aussi les Princes qui en font; qu'ils considerent, s'ils ne s'erigent pas en juges competens, & s'ils ne font pas un jugement temeraire.

Mais il s'en pique bien fort, & il faut peut-être qu'il y ait une cause cachée qui l'anime; s'il est vray que des presens on va quelquefois jusqu'aux pensions que l'on reçoit sans scrupule d'un Prince, qui ne les donne que pour gagner, ou obliger quelqu'un à tout ce qu'il en veut aveuglement, mais par des voyes sourdes, & par de certains biais, que l'on

*Que les presens, pensions & autres marques d'honneurs rendent suspecte la fidelité de ceux qui les recoivent.*

menage en son temps & en son lieu.

La Reine Elisabeth en Angleterre ne pouvoit souffrir les honneurs que les autres faisoient à ses Sujets, & reprouvoit, comme elle disoit, les brebis, quoy que toutes innocentes d'un troupeau, qui étoit uniquement à elle, aussitôt qu'elles étoient marquées de la main de quelque Berger étranger. La terre de S. Germain donnée par Charles Emanuel en Savoye au Marquis d'Inojose luy fit un grand tort, & le ruina dans l'esprit de plusieurs qui crurent que par reconnoissance, ou autrement, il n'avoit point voulu perdre le Duc aux Colines d'Ast, ny ailleurs, où la fortune luy rioit, & le flatoit d'un visible avantage.

Or les pensions n'operent pas moins, & l'ame qui prend, se donne de même avec la foy que l'on partage, quand on tend la main, & que l'on souffre que la corruption, ou les bienfaits l'ébranlent, en troublent l'assiette, & l'alterent. Je diray un exemple qui n'est pas inconnu à l'Auteur.

*Le*

*sur les Memoires.* 121

*Le Chevalier du Guet alla dire de* Fol. 289.  
*la part du Roy au Ministre d'un des* L'An. 1659.  
*plus puissans Princes d'Allemagne*  
*qu'il eut à se retirer & à sortir du*  
*Royaume avec sa famille. Cclà étant*  
*rude, & ne pouvant partir d'un* Fol. 290.  
*lieu, où il s'estoit establi, il y avoit*  
*30. ans, il obtint un ordre qui*  
*luy donnoit un mois pour s'y pre-*  
*parer & disposer de ses affaires,*  
*mais ce mois n'étoit pas encore*  
*expiré, quand le Chevalier du*  
*Guet l'alla enlever de sa maison,*  
*& le conduisit à la Bastille; où il*  
*fut jusqu'à ce que le Prince son*  
*Maître s'y étant interessé, se*  
*plaignit d'un procedé si violent,*  
*le fit sortir, & la Cour eut soin*  
*de le faire conduire à Calais, où il*  
*s'embarqua.*

*Le Cardinal Mazarin conside-*  
*rant qu'il en avoit trop fait, en* Fol. 291.  
*voulut faire une espeece de reparation*  
*au Ministre, à qui il escrivit au*  
*bout de trois mois, & le convia de*  
*revenir en France, pour y jouir des*  
*effets de la bienveillance du Roy, qui*  
*le fit en mesme temps assurer d'une*  
*pension de mille escus; il en a esté*  
*ponctuellement payé tous les ans, jus-*

F qu'à

qu'à ce que les interets de la France  
estant incompatibles avec ceux de sa  
patrie, le Ministre ne pouvant pas  
partager son affection, la donna  
entiere à celle-cy, qui l'en a tres-mal  
recompensé.

J'ay vû, dit  
il, l'an. 1640.  
le Cardinal  
de Richelieu  
recevoir l'E-  
lecteur Pala-  
tin au haut  
de l'escalier.  
Fol. 579.

Je prie le Lecteur de confide-  
rer ce Ministre, ce puissant Prince  
d'Alemagne, ces 30. ans, la let-  
tre obligeante du Cardinal, la  
bienveillance du Roy, la pension  
de mille écus, l'exacritude du  
payement, les interets incompati-  
bles de la France avec sa Patrie,  
qui l'a tres-mal recompensé  
d'une affection qu'il luy donnoit  
toute entiere, après l'avoir ôtée si  
generousement à l'autre; si ce  
Ministre n'est pas le Ministre Pri-  
sonnier, ce Prince, Monsieur de  
Brandebourg, les 30. ans, le temps  
de son sejour en France, & si la  
pension & le soin que l'on eut de  
l'adoucir, n'effacerent pas bien-  
tôt le souvenir des maux soufferts  
à la Bastille, & ne luy engagerent  
point à la reconnoissance qu'il en  
témoigne, quoy qu'à la verité il  
ait partagé, & qu'il partage en-  
core l'affection qu'il prône, en  
don-



donnant une si bonne part à la France, & de ces avis qui rompoient les mesures de la Hollande, qui est sa patrie, & laquelle l'en a justement puni.

C'est developper l'enigme, & trouver la source de ses aigreurs, avec celle d'une amitié irreguliere. Mais voici une autre marque de ce qu'il est mecontent, & l'air dont il accuse la violence de ceux qui ne pouvoient le souffrir, ny ses intelligences.

Jusques icy on n'a oüy dire qu'une  
seule fois, que l'on en ait menacé un  
Ministre public, il parle de la que-  
stion, & qu'on la luy ait effective-  
ment présentée, pour le contraindre  
de nommer ceux qui luy communi-  
quoient les particularitez des affai-  
res, qu'il escrivoit au Prince son  
Maître; adjouçant que les Monar-  
ques conservateurs du droit des gens  
vengeront un jour l'outrage fait à  
une personne à qui ils doivent tous  
leur protection: principalement la  
France, pour laquelle il s'est sa-  
crifié, & qui auroit tort de luy  
refuser son appui; après tant d'é-  
clat, & les efforts surprenans

*Investives  
sanglantes  
contre la Ho-  
lande.*

Fol. 320.

ibid.

124      *Reflexions*

qu'elle fait pour sauver le Prince Guillaume ; puis qu'il suffit à cette Couronne , que l'on embrasse ses intérêts , pour faire toute sorte des crimes , & trahir impunement l'Etat où l'on est né.

Fol. 561.

Mais les Caraffes punis *peuvent encore servir d'exemple à ceux qui abusent de l'autorité qu'ils ont en main , pour exercer toute sorte de violences & d'injustices contre une personne toute innocente , & si faussement accusée ; il le dit , & quand les Etats de Hollande firent delivrer l'Advocat Sas pour obliger le Parlement en Angleterre , qu'ils ne vouloient point aigrir , le Ministre d'un Prince Souverain publiquement reconnu pour tel , ne peut pas jéür du droit des gens , ny de celle du Prince son Maître. O Juges que la passion égare , souvenez vous que cét autre suprême vous jugera à son tour !*

l'An 1651.  
le 29. Mars.

Et sur l'Ordonnance publiée en Hollande , laquelle declare criminels ceux qui de fait , de parole ou de mine outragent les Ministres publics , ou ceux de leur suite ; il veut qu'elle s'étende encore aux per-

personnes qui par des calomnies in- Fol. 615.  
fames, autorisées par des escrits pu-  
blics & avoués, accusent faussement  
les Ambassadeurs & Ministres  
d'avoir entretenu correspondance avec  
les ennemis de l'Etat, ou avoir fait  
des cabales dans leur pays, au preju-  
dice de son repos, afin d'exposer par  
là leur personne & leur maison à la  
rage d'une populace passionnée, &  
toujours preste de faire de jugemens  
temeraires. C'est bien honnête-  
ment traiter ses Juges, & se ju-  
stifier.

C'est contre les auteurs de ces ca- Ibid.  
lomnies que la Justice devoit exercer  
sa vengeance, & executer une loy,  
qui seconde si bien le droit des gens,  
& qui n'est pas moins necessaire en ce  
temps.

C'est nous donner un de- Discours fait  
tail de ses accusations, une ima- le Ministre  
ge des maux qu'il souffre injuste- Prisonnier  
ment, & le droit des gens violé  
en sa personne, par mille im-  
postures que l'on forge malicieuse-  
ment sur ses menées sourdes en  
faveur des ennemis de l'Etat, aus-  
quels il trahissoit les secrets, & les  
éclairoit de tout ce qui pouvoit

être à leur avantage , malgré sa conscience & le serment qu'il avoit fait d'en être le fidele depositaire , outre les pensions & les autres graces dont on le combloit , & sa naissance qui l'obligeoit à être moins corruptible & reconnoissant pour la France.

Quand cependant , à ce qu'il insinué , on devoit punir la medifance , & ceux qui par des vües particulieres l'exercent impitoyablement à la ruine d'un innocent malheureux.

Il veut l'être , & je le veux croire ; ainsi c'est à la Holande à ne plus tyranniser , à couper le fil de la persécution , & à moderer l'excès de ses peines par quelque pension obligante , ou égale à celle qui adoucit l'affront qu'on luy avoit fait en France , sansquoy la posterité sçaura toujours par ses écrits la barbarie d'un Etat , où regnent l'animosité & la haine qui étouffent le murmure des Loix , la liberté que l'on prône tant , & la vertu même en la personne d'un Ministre que l'on ne pretend punir que parce que la



la foy & le cœur en étoient doubles.

Cela fait voir combien difficilement on a la conscience nette, & exemte de l'ombre même d'une faute, quand on sert deux Maîtres, & que l'on tire à deux mains à la fois. Et ces choses étant ainsi, l'Auteur a raison de dire qu'il y en a fort peu de son Caractere qui puissent être hommes de bien; tant il est vray que la perfidie a ses degrés, & que lors que l'on écoute une fois, & que l'on donne l'entrée à l'ambition ou à l'interêt, on entreprend un pas bien glissant; car si l'on ne tombe point aussitôt, on ne tarde guere, & la chute en est infaillible.

Or la Cour en a fulminé une sentence, & est resoluë de le tenir perpetuellement en prison, pour éviter l'écueil passé & le danger où l'on s'expose, quand la personne, dont on attend la fidelité d'un secret, l'evente, & fait par ce moyen avorter les esperances que l'on en avoit conçues. Mais cette douceur, qui est assez grande, n'opere pas le bien que l'on

en attendoit, ny la reconnoissance de ce que l'on n'avoit puni ce crime qu'à demi : quand la Politique ne souffre jamais ce milieu, & demande absolument l'une ou l'autre des extremitéz : je veux dire ou une severité toute entière & inexorable, ou une moderation generale pour un crime de cette nature.

En effet on est toujours ingrat aux graces que l'on fait ; l'esprit ulceré n'en connoit, & ne se paye d'aucune, & l'œil irrité de ce que l'on s'y prend d'un biais qu'il ne peut digerer, envisage la justice, comme l'injustice même, & prend des Juges si moderés pour ses boureaux, & des tyrans qui demandent inhumainement le sang malheureux d'un innocent, qui n'est coupable que parce qu'il a des ennemis, dont la passion est connue, & la foy suspecte : j'en parleray encore plus bas.

Les Curieux pourront s'informer si la sentence est si violente, comme l'on suppose : la Cour de Justice en pourra répondre, & tous ceux qui la composent, se ju-

sti-

stifier d'une manie, qui l'agite si fort contre un homme qui l'en accuse, & qui ne croit point avoir meritè ce traitement si indigne de luy, & si éloigné de sa gloire.

C'est l'air dont il se vange, & le venin qu'il jette par toute l'étendue de cette piece, à la verité considerable, & pleine de lumieres qui instruisent; si la passion contre les Couronnes, ou contre la Religion n'en dimainuoit la beauté, & ne rendoit l'Auteur moins excellent.

Or l'arrêt, & la prison perpetuelle où il est, le chagrinant, il se deborde & dechire les Provinces Unies; ce que l'on a vû plus haut, & ce que l'on va encore voir par un exemple.

Charles Gustave se plaignoit de ce que les Etats refusoient de ratifier la Paix d'Elbing, quoy que leurs Ambassadeurs eussent demandé l'éclaircissement de quelques points qui regardoient le commerce; & comme on vouloit couper la racine aux ruptures, l'on fit une espece de Traité, où

*Trait malin contre la Hollande.*

Fol. 583.

L'An 1656.

Fol. 584.

*l'Elucidation mot aussi nouveau, que*

F 5 la

*la maniere d'agir estoit nouvelle dans un Etat , où l'on avoit toujours esté fort religieux à executer la parole que l'on avoit donnée. Mais la bonne foy ceda cette fois là à l'interest.*

Comme si l'on devoit passer aveuglement par dessus les articles qu'un ennemi nous offre, mais sous des mots ambigus, qui loin de nous tirer d'une guerre, nous jettent dans une plus violente, & font que le calme, après lequel on aspire vainement, cesse & cede à un orage tres-violent.

Ce n'est que la seule necessité qui nous fait consentir à des surprises telles que les *annexes* d'Aix-la-Chapelle; à moins de quoy on evite le piege, & on prend des mesures opposées aux mesures du Ministre, qui souvent manque d'industrie, ou ne pénètre point. Ce que l'on a vû à Madrid & à Rome, où la France a desavoué ses Ministres, & fait redresser les bevües quel'un & l'autre avoient faites en deux Traitez où elle ne trouvoit point son avantage.

Ce n'est pas de ces choses que l'on cite, elles decrieroient trop  
a



à la France, & le Ministre prisonnier ne nous produit que des exemples qui cachent la mauvaise foy d'une Couronne, pour laquelle il conserve une affection si entiere, & n'a garde d'oublier tous ceux qui tendent à noircir la Holande, ou l'Espagne en la personne de Ferdinand & des autres, dont il nous donne un eloge si merveilleux.

L'autre qui suit n'est pas moins admirable sur l'Auteur du Traité curieux de l'enlèvement du Prince de Furstemberg pour avoir mis le Ministre entre ceux que l'on a punis dans un Etat qu'ils trahissoient, & où ils étoient nez. Voici les lignes qui l'ulcerent tant.

N. N. relevoit les secrets en Fol. 1207  
Holande; il en fut pris & examiné; mais comme il ne pouvoit se defendre d'une chose si noire; il se fit fort sur son Caractere, & sur ce qu'il faisoit les affaires de Lunebourg; mais l'Etat outré d'un coup si perfide, & contre un homme qui luy devoit tout, le punit comme un sujet, & fulmina l'arrêt que l'on sçait.

Fol. 1.

Fol. 2.

Mais comme les veritez sont odieuses, celle-là l'irrite, & l'oblige de dire qu'il se *desie* extremement de toutes les productions de l'air & du terroir qui ont fait naître celle-cy, puisqu'elle n'est qu'un engagement sans necessité dans un Paradoxe, dont l'Auteur se demesle si mal, qu'il fait pitié, & ne donne que des raisonnemens en l'air, qui font la plus grande partie de son ouvrage.

Ce qui n'étonne pas, puisque le Ministre n'épargne personne; principalement si l'on ne donne pas à la France l'encens qu'il pretend; mais tout le monde ne le croit pas ainsi, & avoüe que generalement on n'est pas assez heureux ou malheureux pour recevoir de ces munificences, qui font que l'on dore une plume, & la rendent aussi venale qu'est la sienne, quand celle qu'il blâme tant, ne sçait ce que c'est que grace, ou bien-fait, puisqu'il écrit les choses sur le pied qu'elles sont, & sur la foy des Auteurs qui les donnent; mais si celebres qu'étant François ou indifferens, on en tire un aveu sincere de la demarche inégale

le des Couronnes. Je feray en deux mots sa defense.

Il tire un abregé des raisons de Lifola pour l'arrêt du Prince Guillaume ; & y fait suivre les deux points que l'on a fait en France sur sa defense , à ſçavoir ce que l'on n'a jamais vû traiter ſi barbaquement un Chanoine ſi digne , ny un Prince tres-fidelle à l'Empire , & revêtu du Caractere inviolable de l'Ambaſſade : à quoy l'on répond que la France , quand il s'agit de ſes interêts ou de ſa vengeance , loin de conſiderer un Chanoine , ſe prend bien à des Papes, Cardinaux , Archevêques, Evêques, Abbez & Religieux, qu'elle pouſſe violemment , en profanant de ſi ſaintes dignitez : c'eſt donc fournir des exemples , qui montrent que l'on peut punir le Caractere ſacré , ſi ceux qui en ſont ornez , le violent eux-mêmes , & attaquent le Prince & l'Eſtat où ils ſe trouvent.

Mais pour ce qui eſt, que ce Prince étoit Ambaſſadeur généralement reconnu pour tel de tous les Miniſtres, qui ſe trouve-

rent

Fol. 35.

rent au Congrez ; on s'ôutient que rien n'est de si faux , & qu'on pouvoit le punir comme sujet & vassal de l'Empereur , mais son ennemi déclaré & celuy de sa patrie , qu'il persecutoit cruellement en faveur de la France , à force d'intrigues , & par mille menées inouïes ; étant certain *qu'il n'y a personne qui ait plus travaillé que luy à allumer le feu qui consume presentement l'Alemagne , & une bonne partie de la Chrestienté.*

Le Ministre l'avoïe ingenuement , mais comme il a aussi été pris sans verd ; il ne veut point qu'on puisse arrêter ny punir un Ambassadeur Etranger ou Sujet , qui trameroit contre la vie du Prince , & le salut de l'Etat , quand le Traité curieux nous montre que celà se peut , & que rien n'exemte d'une exacte recherche ceux qui conspirent si barbarement : sur quoy l'on cite d'excellens passages sans les alterer , comme fait le Ministre , qui rapporte bien tout ce qui fait à sa these , mais cache aussi quelquefois

cc



ce qui l'affoibliroit , s'il nous donnoit les noms & les lieux des Ecrivains dont il tire ses Memoires.

L'Ennemi qu'il combat à cette seule vie , ne dissimule rien , & dit exactement les choses comme il les croit , & sur le pied qu'on les couche : en quoy il est incorruptible ; s'il manque pourtant en quelque endroit , il peut aussi tomber, mais la charité veut qu'on le releve , & qu'on l'intruise sur ce qu'il pourroit insensiblement avoir pris d'un biais , qui n'est pas le bon ny le juste ; au moins selon le sens de ceux qui corrompent leurs Ecrits de beaucoup de passion & d'interet.

Or le Ministre ne met la main à la plume *que pour charmer par ce* Fol. 2.  
*divertissement innocent l'ennui & la*  
*dureté d'une tres-cruelle persecution ,*  
*s'abstenant d'y mesler son raisonne-*  
*ment , & laissant au Lecteur la li-*  
*berté d'en faire l'application à ce que*  
*Pon a veu depuis quelque temps en la*  
*personne d'un Ministre Public recon-*  
*nu pour tel par le mesme Souverain,*  
*du nom duquel Pon s'est servi pour luy*  
*faire son procez.* Mais

Mais ce divertissement n'est pas si innocent qu'il ne pique bien fort; puisqu'il en veut à l'Etat qui l'a confiné en cette cruelle prison; & comme il se fache de ce qu'on l'a mis entre les Sujets que l'on doit punir, je montreray par ce qu'écrit l'Auteur même en ses Memoires, qu'il y a des crimes qui n'exemptent ny Caractere ny personne.

Je rapporteray fidelement les passages où le Ministre defend, & puis où il condamne ces sentimens; pour faire voir ses contradictions manifestes, & pour conduire le Lecteur à l'opinion la plus probable. Je viens aux passages qui rendent une Ambassade inviolable.

*Passages où le Ministre dit que les Ministres publics ne reconnoissent qu'on ne peut point d'autre juridiction que celle du Prince qui les employe; tellement, qu'on ne peut violer aucune Ambassade.* La raison generale veut, que les Ministres publics ne reconnoissent qu'on ne peut point d'autre juridiction que celle du Prince qui les employe; tellement, que tout ce que la Justice du lieu de leur residence entreprend contre eux est un pur attentat, & doit estre considéré, comme estant fait par des Juges incompetens & illegitimes. Ce qui doit suffire, à ce qu'il dit pour l'établissement de la These, que

Fol. 54.

sur les Memoires. 137

que le droit des gens protege tous les Fol. 55.

Ministres publics sans aucune distinction du lieu de leur naissance. Le Fol. 216j

mesme droit des gens qui protege sa personne, protege aussi sa maison, ses gens & ses meubles comme de suites inseparables de la dignité de son Caractere. Et sur le Cardinal Wolsey qui étoit Legat, mais que Henri VIII. avoit demandé comme une voix venale à souscrire au divorce qu'il souhaitoit; qu'il faut remarquer cét exemple contre ceux qui Fol. 574.

soutiennent que le Ministère n'exempte pas le Sujet de la jurisdiction du Souverain du lieu de sa naissance, quand le Roy l'a puni, & qu'il en auroit fait même durant son harmonie avec Rome, sur le pied que ses ayeulx en ont quelquefois usé avec le Clergé qui s'émancipoit.

Mais l'Auteur veut qu'aussitôt Fol. 133.

que le Commissaire ou tel autre qui est avoué du Prince, auprès duquel il reside, doit estre en sentinelle non seulement sous la protection des hommes, mais aussi en la sauvegarde particuliere de Dieu mesme. Comme si Dieu protege, & n'ayme pas à punir le crime.

En-

Fol 609.

Enfin la personne du Ministre public doit estre tellement inviolable, que le Prince, aupres duquel il reside, en doit estre garand, & est aussi estroitement obligé à le defendre, & proteger contre toute sorte d'outrages & d'insultes qu'on luy pourroit faire en quelque maniere que ce puisse estre, que son Maître l'est de les venger quand il les a souffertes; parce que ses actions doivent estre considerées comme estant faites par le Prince mesme, jusqu'à ce que son Maître desavoue, ou luy, ou elles. La patience d'un Prince, & la liberté de l'autre seroit bien grande, si le plus foible étoit obligé d'attendre cette loy du plus fort, souffrir ses decrets, & s'en regler, sans perdre celuy qui l'attaquoit par le fer, ou par le poison; comme si l'on pouvoit envoyer un assassin couvert, qui sous le voile de l'Ambassade seme le desordre, porte la mort avec luy, & éteigne la famille regnante, pour faire succeder celle de son Maître, sans que l'on puisse le punir, si l'on decouvre, & sçait le fil de ces trames.

J'ay montré que l'Auteur le  
sou-



soutient, & je fais suivre les lieux, où il veut bien que l'on traite mal un Ambassadeur.

Il seroit d'autant plus difficile de <sup>Et les senti-</sup> déterminer l'estenduë de ce privilege, <sup>mens contrain-</sup> que le droit des gens n'ayant point fait <sup>res.</sup> de regles pour cela, l'on ne peut fon- <sup>fol. 132.</sup> der le raisonnement que sur des exemples. C'est déjà un point qui fait pour l'opinion contraire, puisque les regles doivent être prises & venir des exemples.

Tous les Politiques aussi bien que <sup>Fol. 147.</sup> les Jurisconsultes demeurent d'accord, qu'à moins d'une trahison ou conspiration contre l'Etat, il ne faut pas témérairement perdre le respect qui est dû aux Ministres publics. C'est un autre aveu qu'il confirme, par ce qu'il dit du Nonce qui étoit en France durant la Ligue.

A sçavoir qu'il avoit perdu par <sup>Fol. 163.</sup> son attentat à la personne du Roy & à la dignité Royale les prerogatives que le droit des gens accorde aux Ministres publics, ven qu'il ne pouvoit plus estre considéré comme Ambassadeur; mais comme ennemi de l'Etat, qui faisoit soulever le peuple contre son Souverain, & qui en fomentant

pu-

publiquement la rebellion, renversoit les loix fondamentales du Royaume; ce qui n'est pas permis au Ministre public de faire. La verité est bien forte, & l'oblige à une confession si claire. Celle qui suit est plus convainquante.

Fol, 208,

L'Ambassadeur doit trouver toute sa seureté au lieu où il reside, & que le droit des gens le doit protéger; mais qu'il ne luy est pas permis de son costé de faire des choses qui detruisent le droit des gens, comme de tenter à la vie du Prince, de conspirer contre le repos de l'Etat où il reside, ou bien de donner à ses ennemis des avis qui le pourroient troubler. Le Ministre devoit un peu mieux songer à ce point.

La raison est, comme il adjoute, parce qu'en ce faisant, il ne fait point le métier d'honnête épion, c'est à dire d'Ambassadeur, mais il devient traître & ennemi du Prince; ce qui est incompatible avec la qualité d'Ambassadeur.

Ibid,

Et bien qu'en ce cas là on ne soit pas obligé de demeurer dans les termes du droit des gens, & de respecter le Caractere d'Ambassadeur, qu'il es-

efface luy-mesme , neantmoins un Prince aura plus d'honneur à renvoyer au Maistre un Ministre qui devient criminel, que de le punir. L'Empereur regnant vient de le faire avec Gremonville après toutes les menaces & ses trames contre la vie d'un si bon Princc, & contre la tranquillité de ses Etats qu'il bouleversoient en mille manieres ; mais un autre n'est pas obligé de suivre cette indulgence : la clemence de l'un ne fait pas de consequence pour l'autre, ny peut prescrire la dessus des loix à un Prince plus severe.

Or après avoir montré qu'il Fol. 311.  
doit être muni d'un bon passeport,  
& que ce seul Caractere ne donne pas Fol. 317,  
toujours une seureté entiere à celui  
qui s'en trouve revestu, comme le  
Cardinal Scipion Rebiba le craignoit justement, outre que l'on a mal traité Lansac, qui étoit travesti en soldat, il avoüe que ce seroit donner une vaste estenduë au droit des gens, s'il permettoit aux Ministres de quitter la negociation pour faire le mestier de soldat, & de se deguïser en toute sorte de personages pour  
per-

porter l'espée & la force , là où la raison & l'éloquence ne pourroient pas atteindre.

Ibid.

En effet c'est une maxime generale , que l'Ambassadeur qui veut jouir du benefice de son Caractere , doit demeurer dans les termes de sa fonction , que hors de là l'on n'est pas obligé de le respecter , non plus qu'un Magistrat ou Religieux qui n'est pas en habit de-cent.

Fol. 310.

Et comme l'Auteur soutient qu'on pouvoit maltraitter Lansac , & memes le menacer de la question , Charles le Hardi avoit aussi raison de dire à ses soldats de traitter en bon Marchand le Legat qui broüilloit la Ligue , & que la Religion couvroit bien plus que le Caractere , car comme il avoit pris parti en faisant armer le peuple , il ne pouvoit pas reclamer la protection du droit des gens ; puisqu'il estoit sorti des termes de sa fonction. Et sur l'Ambassadeur d'Hongrie qui exhorta ceux de Trevigi à s'opposer à l'Empereur , que ce Ministre en se meslant d'une affaire qui n'estoit pas dans la sphere de sa commission , s'exposoit au hazard que les Officiers de

Fol. 324.



de l'Empereur luy eussent pu faire sans violer le droit de gens : qui fait soulever un peuple , se fait complice de la sedition , & peut estre puni comme seditieux.

Il assure encore plus bas que l'Ambassade , & que celuy qui en est revestu , sont inviolables , puis-  
Fol. 317.  
que le crime de lese Majesté ne l'en peut pas deposseder , si ce n'est celuy au premier chef. Tous ces passages parlent tres-clair , & nous disent qu'il y a de raisons à nous venger d'un homme qui porte la paix en la bouche , & le fiel au cœur , qui agit par des voyes sourdes , qui seduit , qui corromp , qui enfin en veut à la vie du Prince , & au repos de l'Etat par mille intelligences , & par des menées noires. L'on adjoute que cela se peut principalement si le Ministre prend un divers Caractere , & qu'il commande, ou conduit quelques troupes.

Charnacé & l'Estrade étoient  
Colonels en Holande , & Ambassadeurs pour la France auprès des  
Etats Generaux ; Avaugour avoit  
ce Caractere & un Regiment en  
l'ar-  
de.

Que l'on peut punir l'Ambassadeur selon le Caractere, dont il est lié à l'Etat où il rési-

l'armée de Suede ; Koninckmare commandoit des troupes durant son Ambassade en France , Scauwestein y étoit Colonel , & Chef de celle que les Grisons y avoient envoyée ; le Commandeur Haute-feuille estoit Capitaine des Gens-d'armes Ecossois , & Ambassadeur de l'Ordre de Malthe au Roy Tres-Chrétien , étant né à Paris , & son Sujet ; Paulin Baron de la Garde souûtenoit ce même Caractere , & commandoit une partie de l'armée Ottomane au siege de Nice , mais ce n'étoit pas là , non plus que sur les Galeres où il pouvoit faire la fonction d'Ambassadeur.

Fol. 323.

Cela étant , je demande au Ministre , si quittant le Caractere de Paix , ils auroient agi sur l'autre , dont ils étoient aussi revêtus , pour être d'intelligence avec les ennemis de l'Etat où ils portent les armes , pour battre quelques troupes , pour enlever un quartier , pour leur livrer une ville , & celle peut-être où leurs Regimens seroient en garnison , ou pour ôter la vie , ou enfin la liberté à ces Princes ? Je demande , dis-je , si le

le Trai  
même c  
verains  
bien l'  
pouroi  
parer le  
Ministre  
tiennent  
étans à  
lité qu'i

L'Au  
s'y acc  
quand i  
pour cri  
estre con  
blics, pe  
son , qu  
bassaden  
estre esle  
qu'il fa  
deux qu  
Prisonni  
certain  
sidere  
du bene  
voir qu  
aupre  
sance ,  
lieu de  
Mais

le Traité étoit éventé, ou posé même qu'il auroit reüssi; ces Souverains si injustement jouiez, ou bien l'Etat pour les venger, ne pourroient-ils point en ce cas separer les personnes, laisser celle de Ministre, & punir l'autre que soustiennent ces scelerats, comme étans à leur solde, & sur la fidelité qu'ils leur avoient jurée?

L'Auteur s'y accorde, & il ne s'y accorde pas: il s'y accorde quand il dit que ceux qui sont pris pour crimes, ou pour dettes ne peuvent Fol. 65.  
estre considerez comme Ministres publics, pendant qu'ils sont dans la prison, qui n'est pas faite pour l'Ambassadeur, dont toute contrainte doit estre esloignée. C'est la distinction qu'il fait sur l'incompatibilité de ces Fol. 64.  
deux qualitez d'Ambassadeur & de Prisonnier. Et plus haut; il n'est pas certain si alors ils peuvent estre considerez comme Ministres, & jouir du benefice du droit des gens; à sçavoir quand un Sujet est Ministre auprez du Prince du pays de sa naissance, & un Officier de guerre au lieu de son service.

Mais il veut ailleurs qu'on les

Fol, 62.

tolere generalement , & qu'on leur permette aussi tout , car il ne pense pas que l'on ose soutenir que les loix militaires, bien plus obligeantes, que n'est le devoir de la naissance, pourroient assujettir ces Messieurs au Conseil de Guerre, ou à sa jurisdiction; mêmes de leur consentement, veu qu'ils ne le pouvoient pas faire au prejudice de leur Caractere, & sans faire un prejudice irreparable à la dignité du Roy leur Maître qui les employoit.

Ibid.

Je dis bien davantage, adjoûte-r'il, que l'on n'auroit pas osé meure M. d'Estrades en Justice pour un delict purement militaire; lors que n'étant encore que Capitaine, il n'avoit point de Caractere, & ne negocioit qu'en vertu d'une lettre de creance, laquelle bien souvent ne s'adressoit qu'au Prince d'Orange; tellement que ne se trouvant pas revêtu d'une qualité publique, il n'étoit reconnu pour Ministre, que par ceux avec qui il avoit à negotier.



Il passe outre , & dit : que Ibid.  
 toutefois d'autant que l'on ne-  
 gocioit effectivement avec luy ,  
 qu'on le souffroit , & que l'on  
 sçavoit qu'il étoit depositaire des  
 secrets importans au service com-  
 mun du Roy son Maître & des  
 Provinces Unies , ny le Conseil de  
 Guerre , ny la Cour de Justice ,  
 n'eussent pas osé , ny pû agir con-  
 tre luy , sans violer le droit des  
 gens : quoy qu'à proprement par-  
 ler , il ne fût pas personne pu-  
 blique , puisqu'il n'en souste-  
 noit pas la qualité publiquement ,  
 & que le Cardinal Richelieu ne  
 luy faisoit donner ces emplois ,  
 qu'à l'occasion de celuy qu'il avoit  
 déjà.

Il en cite un exemple , & ra-  
 porte que le Prince Henri Fre-  
 deric ayant receu une espee de de-  
 menti de M. d'Estrades , sur une  
 chose qu'il avoit ditte aux Etats  
 Generaux , & qu'il ne tenoit que  
 de luy , mais que ce Ministre sol-  
 dat nia constamment , quand il  
 fut prié de s'en expliquer ; sans  
 que pourtant ce Prince jouié eut

Fol. 63.

ose s'en ressentir, ny le mettre entre les mains du Conseil de Guerre; ce qu'il auroit fait sans doute, s'il n'eut pas crû qu'il falloit considerer d'Estrades comme Ministre employé par un grand & puissant Roy qui n'auroit pas manque de se vanger cruellement de l'outrage qu'on luy auroit fait en la personne de celuy, du Ministère duquel il se servoit utilement en de tres-importantes affaires.

Ibid.

Car en effet Frederic Henri qui estoit sage, & qui sçavoit que l'Etat estoit bien persuadé de sa sincerité, aimoit mieux dissimuler le procedé oblique de M. d'Estrades que de se commettre avec une Puissance comme celle de France.

Ibid.

Cette crainte est l'unique raison qui arrête la colere du Prince injustement offensé, ce que le Ministre avoüe rondement, & que les Princes qui en usent autrement, sçavent qu'ils peuvent perdre le respect qu'ils doivent au droit des gens, & mepriser impunement le respectiment des Princes, qui sont insensibles à l'outrage que l'on fait à leurs Ministres.

Il est vray , & c'est par là que la Porte a si souvent inhumainement traité les Ambassadeurs de France , quoy que l'amitié de cette Couronne luy soit si necessaire pour la diversion hereditaire qu'elle fait par ses armes , & sans laquelle les Austrichiens , la Pologne , & le Czar abaisseroient facilement l'orgueil des Infidelles.

C'est donc le mépris ou la peur qui empechent ces vengeances justes , & non ce droit que l'on vante tant : quand au contraire il les autorise , & veut absolument que l'on puisse punir l'Auteur d'une trahison tramée contre l'Estat , ou contre la vie du Prince. La chose est trop connue pour en douter , & il y a trop d'exemples qui le confirment pour nous prescher encore l'aveuglement ou l'insensibilité ; principalement si des Ministres Sujets se depouillent de l'habit de paix qu'ils portent ; & en prennent un autre de Traître , sous lequel ils trament sourdement , ou avec quelque éclat , pour porter la revolution qu'ils souhaitent , & la ruine infaillible

qui doit faire la gloire & la prospérité du Prince leur Maître.

Car sans parler des Legats, dont le Caractere est un peu divers, puisqu'il les exemte de l'obeissance qu'ils doivent à leurs Souverains, & les soumet à celle du Pape, quand toutefois il y a de crimes qui les rendent indignes de ce droit, & les expose à la Justice du lieu, mais dans les formes; on me fera grace de dire, si Robert Shirley, qui fut deux fois en Ambassade de la part du Sophi en Perse au Roy Jâqués en Angleterre, si Martin de Villalve, & si le Commandeur de Souvré, Ambassadeurs du Grand Maître de l'Ordre de Malthe à Madrid & à Paris, si Bernard Bandini, & Abraham Strotzen qui l'étoient pour la Porte à Florence & en Pologne, si Vandyc, Rutgersius, Spiring, Christofre Comte de Dona, & le Baron vander Noot pour la Suede en Hollande; si, dis je, Messieurs de Scomberg, de Bassompierre & Hebdon l'étant encore, à sçavoir les deux premiers de la part de la France à l'Electeur de Saxe, &

au



au Duc de Lorraine ; & l'autre pour le Czar au Roy d'Angleterre, dont ils étoient Sujets, y eussent tramé & manifestement conspiré contre eux ; est-ce que l'on croit, & peut-on même croire, ayant l'esprit bien tourné, que ces Princes ne s'en fussent point vengez, & n'eussent aucunement puni un crime que l'on ne pardonne jamais, que lors que l'on a l'ame foible, ou que la peur d'irriter un Prince Puissant nous en empêche ?

Mais le Ministre veut *comme une* Fol 27.  
*verité qui ne peut pas estre contestée*, qu'un Sujet se peut exempter de la Justice du lieu de sa naissance, & de son Souverain en plusieurs rencontres ; & pour prouver cette These, il cite l'exemple des soldats & les gens d'Eglise, qui pourtant ne jouissent nullement de l'immunité, si la Majesté est lésée, je parle des derniers ; car pour les autres, quoy que les Juges du lieu n'en connoissent point, la Justice se fait pourtant en l'Etat, & le crime s'y punit.

Or si Bajazet a envoyé ce Ban-

L'An 1478,

Fol. 52.

dini, que l'on dit, auprès Laurens de Medicis, qu'il avoit voulu assassiner, aussi bien que Julien son frere, qui fut miserablement tué, & si Laurens ne s'en voulut point venger dans le cours de cette Negotiation, est-ce pourtant qu'il n'étoit pas en droit de le faire? & cependant il ne le fit point, quoy qu'il n'avoit rien à craindre de Bajazet, *puisque à la reserve de trois ou quatre places de la Coste de Toscane, que le Turc pouvoit menacer, mais non prendre, il n'y avoit que l'interest du commerce, qui est un interest de marchand, qui le pouvoit inquieter.*

C'est en partie avoüer les choses; car la crainte de perdre le commerce, qui est l'ame d'un Etat, est bien une des raisons qui est forte, mais le Ministre ne consent pas à la veritable, qui étoit le peril de s'attirer les Ottomans sur le bras; comme si ces trois ou quatre places, qu'il dit, ne pouvoient pas être prises sur un Prince bien foible, quand Otrante, & des autres plus imprenables n'ont pû s'en defendre, quoy qu'il y avoit de bon-

bonnes flotes en mer, & que l'on en preparoit même pour les secourir; Rhodes, Famagoste & Candie sont de ce nombre, & l'on alloit aussi perdre Malthe, si l'Espagne n'eut couvert ce Bastion considerable de l'Europe, & obligé les Turcs à faire une retraite toute pleine de honte.

Or l'Auteur n'en disconvient pas non plus, & dit en des termes clairs, *que Bajazet en usa un peu à la Turquie; qu'un Prince Chrestien ne l'auroit pas voulu faire, & que peut-estre Laurens n'auroit pas eu le mesme respect pour un autre Prince.* Fol. 51.

Il adjoute qu'il faut aussi avouër Fol. 52. *qu'un Prince qui n'a pas la puissance, ou qui manque de volonté de maintenir son Ministre; ne s'en doit pas mêler d'en avoir, parce que c'est à luy que l'on fait tous les outrages que son Ministre souffre. Car en effet, dit-il, Les Princes qui ont du cœur, ont assez Ibid. de moyens de s'en ressentir. C'est malicieusement blamer Messieurs de Lunebourg & de Cologne, parce qu'ils ont hautement condamné le procedé de leurs Ministres malheureusement seduits ou gagez.*

G 5 Et

Fol. 53.

Et pour ce qui est du Colonel Alard François de naissance, mais étant au service du Duc de Savoie, quil'avoit envoyé au Maréchal de Lesdiguières, ce n'est pas une preuve pour l'immunité que l'on pretend, ny une raison à l'exemter de la punition que merite l'assassinat, qu'il avoit fait faire par ses gens en la personne d'un Bourgeois de Grenoble, si Lédiguières ne l'eut tiré de prison malgré le Parlement, pour témoigner ainsi son estime au Duc, qu'il vouloit obliger pour l'engager d'autant plus à troubler l'Italie, & à perdre Gennes, en ôtant ainsi ce port important, & une liaison nécessaire de l'Espagne avec l'Etat de Milan.

Fol. 55.

C'est la verité de la chose; mais cependant l'Auteur veut que le droit de gens protege tous les Ministres publics sans aucune distinction du lieu de leur naissance; & l'établit dans une si vaste estendue qu'il

Fol. 52.

le demande pour son interet; & raconte là dessus le demêlé qu'eut la Cour de Justice en Holande avec Spiring, qui pretendoit avoir

L'An 1644.  
Fol. 56.

une



une pleine jurisdiction sur ses domestiques ; car pour ce qui s'est <sup>L'An 1659.</sup> passé avec l'Avocat Sas, qui faisant <sup>Fol. 58.</sup> les affaires de Douwning fut arrêté à la Haye, pour avoir fendu la joue à un homme qu'il rencontra en pleine rue ; il se defendit sur sa qualité de Ministre, quoy qu'il n'avoit été receu à cet employ qu'à condition expresse, qu'il <sup>Ibid.</sup> ne pourroit point pretendre d'autres droits, ny d'autres prerogatives que ceux dont les autres Avocats jouissent.

Ainsi la Cour de Justice qui fit une meure reflexion sur ceci, ne goûta point les raisons de Douwning, & passa outre, condamnant Sas à une amende de mille livres, à <sup>Fol. 59.</sup> 6. ans de banissement, & à tenir prison jusqu'à ce qu'il les auroit payez, le declarant inhabile de posséder des charges ou offices dans la Province.

Et cependant les Etats de Hollande presséz par les Etats Generaux qui ne vouloient point irriter l'Angleterre, declarerent ; que <sup>Fol. 60.</sup> la sentence ne seroit point executée, & que Sas seroit mis en liberté.

*comme il le fut le mesme jour sans payer un seul denier. Mais, comme je soutiens, celà ne s'est fait que pour obliger une Couronne qui leur pouvoit nuire, ou par les intrigues de Douwning, qui gouvernant aucunement toute la Holande, à ce que l'on insinuë plus haut, n'avoit pas trouvé un grand obstacle à faire cesser une sentence, & à tirer de l'affront un homme qui luy rendoit de bons services.*

Le Roy Tres-Chrétien eut aussi ses raisons pour dissimuler l'exécution de Monaldesqui, & ne l'auroit pas soufferte en tout autre qu'en la Reine Christine de Suede pour la liaison qu'il avoit avec cette Couronne.

Le Duc de Bretagne ne voulut aussi rien faire au Connestable Clisson son Sujet, que Charles VII. luy avoit envoyé; & le relacha de la prison, où il l'avoit mis, pour ne point aigrir un si puissant voisin. Ces raisons & cette autre que l'on a de vouloir obliger quelqu'un, firent aussi que Elisabeth en Angleterre élargit l'Aubespine  
Am-

Ambassadeur de France , qui avoit conspiré contre elle. Mais tous ces exemples ne font pas une regle , ny une maxime que l'on doit suivre ; puisque si elle étoit inviolable , on ne craindroit plus rien ; & tout seroit conspiration , attentat & impunité ; j'en parleray plus bas.

Tant il est vray que les Princes n'en usent en ce point que de l'air qu'ils l'entendent , étouffant ou dissimulant leur ressentiment sur le pied present de leurs affaires , & sur l'état bon ou mauvais de leurs forces.

Mais les autres qui ne craignent & ne pretendent rien , n'ont pas toujours de ces bontez laches, ou de ces complaisances molles ; Ferdinand à Naples fit mourir l'Ambassadeur de Milan ; Sforze soutenu de l'Empereur Charles V. se desit de Maraviglia son Sujet , mais qui broüilloit pour François I. qui l'avoit envoyé en cette vüe ; & Cromwel ordonna que l'on executât le frere de Pantaleon de Sà Ambassadeur de Portugal , le faisant tirer de la maison même ,  
où

Per sodisfa- où il avoit crû trouver un azile,  
 re non alla pour donner, comme il disoit,  
 Justitia solo, cét exemple à la justice, & pour  
 mà al popo- contenter le peuple, qui ne pou-  
 lo. voit voir impuni le meutre d'un

*Maiolini Bi* de ses Bourgeois; quoy que tous  
*faccioni guer-* les Ambassadeurs s'employassent  
*re civil. d'In-* pour luy, & eussent demandé avec  
*gilt. lib. 3. f.* empressement sa grace, & même  
 235. celuy d'Espagne: mais Bisaccioni

*Io non lo* ne le croit point.  
*credo. Ibid*

Don Francisco de Melo qui fait  
 à Londres l'Ambassade de la Cou-  
 ronne de Portugal auprès du Roy  
 L'An 1675. Regnant, fut déclaré grand Cham-  
 bellan de la Reyne; mais les An-  
 glois en murmurèrent, & dirent  
 qu'on preferoit les Etrangers à  
 ceux du Pais; & comme il y en  
 eut qui ne purent digerer la cho-  
 se, ils la dissimulerent, pour s'en  
 venger sur la Chapelle, & sur les  
 livres Catholiques qu'il avoit fait,  
 ou permis d'imprimer; ce qu'il ne  
 pouvoit pas comme grand Cham-  
 bellan, à ce que l'on disoit, puis-  
 que ces deux qualitez étant in-  
 compatibles, l'une l'exemtoit  
 aucunement de la jurisdiction du  
 lieu, mais non l'autre qui l'ex-  
 po-



posoit à la rigueur des loix & aux peines qu'elles portent contre ceux qui les enfreignent ; ce qui fit que l'on se prit au Caractere peccant , & qu'on luy ôta cette charge pour la donner au Comte d'Osseri.

Il est temps de venir aux executions que blâme le Ministre de Maraviglia, & de Rincon & Fregose.

Pour ce qui est de Maraviglia ; ce point ayant en quelque façon été discuté , je n'ay à y joindre que ce qui peut encore justifier Sforze que l'on blâme.

*Discours sur  
la mort de  
Maraviglia.*

L'Auteur dit que l'Empereur loin de condamner le Duc , jugea plutôt qu'il le falloit recompenser , ce qui luy fit hâter le mariage de sa Niece : cette consideration étoit indigne de ce Monarque, mais il vou-

L'An. 1533.  
Fol. 41.

loit obliger un Prince qui pouvoit beaucoup servir au plan de ses desseins ; & pour Sforze on veut qu'il jugeât que l'action n'étoit ny bonne ny honneste , mais qu'elle violoit le droit des gens , parce qu'on le fit executer de nuit & dans la prison. Comme si l'on n'évite pas quelquefois l'éclat pour des raisons

Fol. 43.

sons bien autres, & comme si un simple meurtre, & non les trames dont ce sujet ingrat en vouloit au repos de l'Italie, eut pû interesser Charles à presser cette mort, & à l'achever avec bassesse, en luy prostituant Christine qu'il aymoit tendrement.

Si l'on dit que l'Empereur & le Duc voulurent s'en justifier en vain sur ce que Maraviglia n'avoit pas de Caractere public, ils s'arrêterent à une consideration, qui étoit bien forte, sans pourtant venir à l'autre, dont ils jugerent qu'il ne falloit pas même payer François I. à sçavoir, que les conspirations n'exemtent personne, le conseil du Ministre étant étrange & d'une nouveauté qui n'est ny receüe, & ne peut l'être, si l'on ne veut s'exposer temerairement à toute sorte de violentes menées, & à la perte visible de l'Etat, si on le souffroit, & si ceux qui les trament *mesme quand ils sont leurs Sujets*, en seroient toujours quittes, ou pour un simple desaveu & excuse, ou pour se retirer seulement *lors que leur conduite n'est pas agreable.* La

Ibid.

La raison de l'Auteur est qu'un Fol. 44.  
*Prince ou une Republique ne peut pas  
 empêcher qu'un sujet qui a été ainsi  
 admis , ne jouisse de tous les privileges,  
 exemptions , immunités , prerogatives  
 & avantages que le droit des gens at-  
 tribuë aux Ministres , mais quand  
 ils ne le violent point ; & cela po-  
 sé on ne doit pas étendre ainsi ses  
 graces & en faire son Apologie ,  
 puisqu'elles ne servent qu'en tant  
 que l'on se regle dans les formes,  
 & non en sortant par quelque im-  
 pieté ou conspiration horrible.*

Outre que Sforce luy avoit fait Fol. 41.  
*dire souvent , qu'il eut à se retirer ;  
 sans que le Roy eut voulu se payer  
 de ses excuses qui étoient impertinen- Ibid.  
 tes en effet. Le Ministre marche  
 bien vite , mais on void assez quel  
 est l'éperon qui le pique , quand le  
 Duc voyant qu'il ne vouloit pas  
 s'en aller , le traita en sujet des-  
 obeissant , traître , & perfide qui  
 l'insultoit , se mocquoit de ses or-  
 dres , & en suivoit d'une puissance  
 Etrangere dont la convoitise étoit  
 grande, pour remettre le pied dans  
 un Etat, qu'il n'avoit quitté qu'avec  
 repugnance , & en ne cedant qu'à  
 la*

la force de ses ennemis. Je viens à Rincon & Fregose.

*Et sur Rincon  
& Fregose.*

Ils furent attrapez sur le Pò, mais il *faloit bien* que l'action de l'Empereur qui avoit fait tuer un de ses sujets qui alloit faire armer l'ennemi de la Chrétienté contre luy, fust jugée bien noire & bien honteuse, puisque personne ne l'osa avoüer. Ces mots de sujet & d'armer l'ennemi commun est toute la defense de Charles, s'il le sçavoit comme on suppose : & même celle du Marquis du Gast que l'on accuse d'avoir envoyé des Soldats pour faire ce coup, qu'il nia pourtant : non que la chose ne fut fort juste, & dans les regles de la maxime ancienne, aussi bien que selon *la moderne*, mais il y en a toujours que l'on fait bien sans les avoüer, pour éviter aucunement le mal qui en pourroit arriver, & les effets d'une affaire odieuse où l'éclat & l'aveu, loin de servir, ne font qu'irriter & produire de plus grands maux que ceux dont l'on croioit de sortir : j'en diray quelques exemples.

Ainsi la France a toujours dit, que les troupes qu'elle envoyoit

CR

Fol. 47,



en Portugal contre l'un des articles de la Paix des Pyrennées, étoit purement une affaire de Monsieur de Turenne & de quelques autres qui cherchoient aveuglement la guerre où ils la trouvoient, ou y envoyoit des Braves qui aymoient la gloire, & à ne point croupir parmi les murailles d'une maison. Mais le Traité conclu avec Alphonse VI. n'avoit pas ce voile, & étoit de Roy à Roy contre les Castillans.

Et Charles qui règne en Angleterre dit constamment sur le ravage de Panamà, que Morgan qui gouvernoit la Jamaïque, faisoit ces choses avec empire, & avoit euen celà ses vües particulieres qu'il condamnoit, mais que l'on n'a jamais voulu punir. Or justifions les assassins que l'on dit; je prens leur defense de Zuniga.

Il répond à Bodin qui blame l'action,, Que l'on n'agissoit pas,, contre les privileges de l'Ambas- Amb. part.  
,, sade, puisque Rincon étoit le liv. 1.  
,, propre Vassal de l'Empereur

,, &

164      *Reflexions*

„ & fugitif pour crime de lese Ma-  
 „ jesté, & même qu'il le com-  
 „ mettoit de nouveau au point  
 „ qu'on le prit : demandant en  
 „ quelle loy & en quelle ordon-  
 „ nance Bodin a trouvé qu'un  
 „ vassal traître qui va servir un  
 „ autre Roy se puisse parer de  
 „ l'office d'Ambassadeur pour pas-  
 „ ser en assurance, lors même  
 „ qu'en cette charge il continuë  
 „ ses trahisons & ses infidelitez ?

En sa Re-  
 publ. liv. 1.  
 chap. 6.

Ibid.

C'est un coup de foudre, qui  
 écrase les adversaires de nôtre  
 These, adjouçant que Bodin mé-  
 me ne s'étoit pas souvenu de ce  
 qu'il avoit dit, contre le sentiment  
 qu'il decrie plus haut, à sçavoir,  
 que „ quoy que fasse le sujet, il  
 „ ne peut s'exemter de la puissan-  
 „ ce de son Seigneur naturel,  
 „ bien qu'il devint Prince au pais  
 „ d'autrui, car en quelque region  
 „ qu'un Homme se soit fait sujet  
 „ d'un Prince étranger, sans le  
 „ congé du sien, son Prince na-  
 „ turel a toujours droit de main  
 „ mise sur luy, comme le Seigneur  
 „ sur l'esclave fugitif, encore que  
 „ le sujet devint devers luy en  
 „ qua-

„qualité d'Ambassadeur. Aussi Rincon étoit Espagnol, & Fregose Gennois, l'un sujet & l'autre sous la protection de l'Empereur ; quand le Marquis de Pesquaire fit le coup, à ce que l'on croit, avec ordre de Charles, qui ne pouvoit souffrir les menées sourdes, ny ces Lignes qu'ils moyennotent pour troubler la paix de la Chrétienté, & l'exposer au ravage des Ottomans.

Je me fers de la version qui s'en est faite en France, pour rendre les choses moins suspectes ; il est vray qu'on a retrenché de ce livre les contre-raisons qui sont contre Bodin, & justifient Charles injustement accusé.

En effet la France se sert bien de ces raisons pour l'enlèvement de Roux-Marfilli & de M. Broglio, quoy qu'ils fussent tous deux au pays des Suisses, & l'un Envoyé d'Angleterre, & l'autre y menageant les interêts des Alliez à Bâle ; mais on ne peut souffrir que l'Empereur y fasse fond, ny qu'il en montre combien son procédé étoit legitime contre le Prince Guillaume

me

me à Cologne, quand d'ailleurs il n'avoit aucun Caractere du Roy Tres-Chrétien, qui devoit souffrir que Monsieur de Cologne, à qui celà touche, s'en mêlat seul, sans crier tant sur une chose, qui ne le frappe point, & qu'il ne pousse avec animosité, que pour sauver un Emissaire, qui le servoit, & pour en attirer ainsi d'autres par l'impunité dans ses intérêts.

Je prie le Lecteur qu'il se depouille de toute sorte de passion pour considerer ce que chaque Prince, ou ce que la France même feroit, si elle en étoit justement offensée, & si les raisons qu'elle a de le defendre, combattoient aussi celles qui les ruineroient selon son propre aveu, si ce Prince étant son sujet & lié à elle par plusieurs bienfaits, eut temoigné cette même ingratitude, jetté le feu en l'Europe & porté la pluspart de ses Princes contre elle. Je la fais Juge en sa cause, & ne luy dis que le precepte qui ordonne, *que l'on ne doit pas faire à autrui ce que l'on ne voudroit point que l'on fit à nous mêmes.*



mes. Mais le mal est que l'on tourne cette maxime de l'air que l'on veut, & sur la convenance qui fait qu'on la loue ou qu'on la blâme diversement.

Naudé qui parle si clair en ses Coups d'Etat avoué assez la chose, & écrit que tant s'en faut que l'Empereur s'estimat coupable de la mort de Rincon & Fregose, un de nos Evêques, dit-il, a bien voulu plaider pour son innocence, & dire qu'il sembloit que Rincon banni d'Espagne & Ambassadeur de France vers Soliman n'avoit pas esté tué à tort, ni Fregose tout à fait contre le droit.

Chap. 3. fol. 194.

Rinco-exul  
Hilpanus &  
Francisci  
apud Soly-  
mannum le-  
gatione fun-  
ctus, non in-  
juriâ fortasse  
nec Fregosus  
præter jus  
cæsus vide-  
batur.

Belc. lib. 22.

Ce sont de ces plumes ingenuës qui n'ont aucun trait lache ny que la passion envenime : la verité & leur conscience leur suggerant des sentimens que l'on ne reçoit plus, parce qu'ils ne sont pas au goût du Ministre, qui en trouve un autre à vouloir blanchir sa conduite.

Voyons encore où Zuniga veut que l'on puisse punir l'Ambassadeur ; ce qu'il écrit, est de poids, sa conscience bonne, & son infidelité ne l'engage pas à vouloir defendre une mauvaise cause.

Or

Parf. Amb.  
liv. 1. fol.  
132.

Fol. 133.

Or ayant dit que les uns tiennent qu'il faut faire sortir l'Ambassadeur de l'Etat où il cabale , & écrire à son Maître le fil de ses menées ; il y fait suivre qu'il y en a aussi qui soutiennent, qu'il est permis de l'arrêter , & de le châtier ainsi qu'un homme privé , selon les loix du Royaume , où il a commis le crime , adjouçant que l'on peut toujours faire choix de ces opinions , & se regler sur la qualité du delit.

L'exemple d'Augustin Cabeça en est une preuve : il étoit Secrétaire du Conseil des Dix & reveloit les secrets à l'Ambassadeur de France ; ce que le Senat voulut venger en faisant tirer Abundio de la maison de ce Ministre , avec ordre de la razer à coups de canons, si on ne le remettoit promptement à celuy que l'on envoya tout exprés , pour luy intimier cette menace , & l'exécuter s'il s'obstinoit au refus ; mais on rendit Abundio & les autres qui avoient tramé avec luy.

L'Ambassadeur manquoit d'avoir voulu protéger un homme qui

„qui avoit tellement offensé la  
„Republique , qu'il falloit pour  
„sa satisfaction , qu'elle le tirât de  
„sa Maison , comme coupable  
„d'un delit qui ne devoit point  
„trouver d'azile chez un Ambas-  
„sadeur.

Comme le Senat en usa là si se-  
verement , il ne fut aussi point ir-  
rité de ce qu'à Madrid la justice en-  
tra dans l'Hôtel du sien où on  
avoit mal traité un Huissier , y  
rencontrant ce Ministre qui faisoit  
gloire de proteger le crime à la  
tête de ses Domestiques, qu'il avoit  
fait armer ; & c'est lors qu'il fut  
trouvé „ sans robe ny manteau  
„avec une épée & une rondache  
„en la main , l'emmenant en un  
lieu de seureté , jusqu'à ce que l'on  
eut pris les coupables ; ce que l'on  
fit : & sur les plaintes qu'il y eut de  
ce que les preuves étoient fausses,  
le Roy ordonna au Conseil d'exa-  
miner les informations & de com-  
mettre la revision à des person-  
nes d'une probité connue , ce qui  
ayant été fait , l'on trouva que la  
chose s'étoit passée ainsi ; avec  
quoy le procès fut envoyé au Se-

H nat

nat qui blâma fort les dereglemens de son Ministre , le rapellant; sans témoigner la moindre aigreur pour ce procedé , ny de ce que Badoare parent de l'Ambassadeur même eut été condamné de perdre la tête , & les autres à être pendus ou foüietez.

Ibid. Fol.  
140.

Il est vray que le Roy leur fit grace , & ne leur commanda que de sortir d'Espagne, écrivant à Venise , & aux autres Princes qu'il souhaitoit, que quand ses Ambassadeurs commettoient un delit indigne de leur profession , ils fussent exclus des privileges & des franchises de leurs charges , & qu'ils fussent jugez par les loix du Royaume , où ils seroient.

Fol. 142.

Cette declaration qui est celebre, montre combien le Roy étoit juste, puisqu'il donnoit un exemple d'une severité qu'il vouloit bien que les autres Cours imitassent pour brider la licence demesurée d'un Ministre trop insolent. Zuniga soutenoit même que le Prince „ doit & peut se saisir d'un Am- „ bassadeur , l'accuser & le punir „ comme un homme privé , lors „ qu'il



„ qu'il entreprend sur sa vie & l'E-  
„ tat où il reside, ou qu'il offense  
„ la reputation des loix, qu'il ex-  
„ cede les termes de sa dignité &  
„ de son office, qu'il fait des pra-  
„ tiques au dommage de la Repu-  
„ blique, & au prejudice d'un par-  
„ ticulier.

Il adjoute que „, comme l'im- Ibid.  
„ munité de l'Eglise ne serviroit  
„ pas à celuy qui en sortiroit pour  
„ aller faire un homicide dans le  
„ cimetiere, esperant y recourir  
„ après, & en être protégé com-  
„ me dans un azile, il ne faut pas  
„ croire non plus qu'un Ambassa-  
„ deur qui se separe de sa dignité  
„ pour faire une action d'homme  
„ privé, puisse joüir de ses privile-  
„ ges quand il se declareroit mille  
„ fois Ambassadeur.

Car „ tant plus que la franchise Fol. 143<sup>e</sup>  
„ ou la seureté qui luy est conce-  
„ dée, est grande, tant plus il est  
„ obligé de la meriter par ses œu-  
„ vres. Sa dignité luy impute un  
„ crime capital quand il s'éloigne  
„ de ce qu'il doit à sa charge. Fol. 144<sup>e</sup>  
„ titre de leur office ne leur don-  
„ ne pas les privileges, s'ils ne

H 2 s'en

„s'en rendent aussi dignes.

Fol. 145.

Mais il faut encore avouer, dit-il, que le Prince & l'Ambassadeur doivent s'entendre & être d'une si parfaite harmonie, qu'ils puissent vivre ensemble sans s'offenser mutuellement. L'injure que l'on fait au dernier, est toujours décriée, sur ce que le Caractere le rend inviolable; mais cela n'est qu'en tant qu'il demeure luy-même dans ce qui est juste, sans aucunement tramer contre le repos de l'Etat, où l'on est envoyé, puisque ces trames sont bien éloignées de la fonction qu'il professe; car s'il luy étoit permis de s'armer, on ne luy accorderoit point ces immunités, & l'on ne voudroit plus recevoir ceux qui sous un voile de paix, ne porteroient qu'une cruelle guerre & mille maux avec eux.

En effet si l'on franchit ces bornes, & si l'on viole les loix, celui qui le fait, ne peut plus s'en couvrir; ny citer un droit, auquel il renonce luy-même.

C'est le sentiment de cét illustre Auteur; & celui de tous ceux qui

qui ne sont point préoccupez, ny obligez à justifier des trahisons, qu'ils n'excusent dans les autres, que parce qu'ils y trempent eux-mêmes, faisant ainsi de cette defense generale la leur particuliere, que l'on ne goûtera jamais, si l'on considere bien la nature, & l'exemple d'un crime qui demeure impuni.

1 Car comme les Ambassadeurs ont plus de pouvoir & de moyens de nuire, le peril qu'il y a de le faire, les en doit detourner, & leur mettre un frein à les temperer, afin que la crainte les modere, & glace la chaleur, qui sans celà pourroit les porter à quelque noire entreprise; s'il est vray que l'impunité est la source des crimes, & un aiguillon qui les pousse à vouloir réussir une fois, s'ils en manquent dix; traittant la perfidie en bagatelle, puisque l'on ne peut point les punir en hommes privez, ny comme Ambassadeurs.

H 3

Ain-

tia arctetur, ne aliàs maleficiorum illecebra, audaciores scelera pro ludo habeant dum neque ut privatos comprehendi se posse intelliguat; neque ut legatos puniri. *Bouchel. Bibl. du droit Franc. t. 1. fol. 161.*

1 Quare cum legatis multò major sit delinquendi facultas, & gravior nocendi potestas, idem in eorum periculis recipiendum est & periculo, poenarum interminatio ne occurrendum, ut his habentibus injectis, vel malevola voluntas illis extorqueatur, vel saltem delinquendi licen-

1 Ergo quò  
solicitiuſ eo-  
rū ſecuritati  
conſulitur,  
pluribuſque  
ornantur pri-  
vilegiis, ſi in  
Reipublicæ  
detrimentū,  
& politicæ  
ſocietatis ne-  
cem ſaluber-  
rimo gentiū  
invento abu-  
tantur, eò  
pluribuſ pœ-  
nis percel-  
lantur. *Ibid.*

Et quò in-  
ſanabiliuſ no-  
cent, diffici-  
liuſque de-  
prehendun-  
tur, eò ſeve-  
riuſ depre-  
henſi & in-  
exorabiliuſ  
plectantur.  
*Ibid.*

2 Hinc & le-  
gatiſ reiſ pœ-  
nitendi, &  
cæteriſ inno-  
xiis ejuſdem

1 Ainſi de la même ſorte qu'on  
leur accorde leurs privilèges, il  
faut auſſi empêcher qu'ils n'en  
abuſent, & leur en ôter le deſſein  
par l'image des peines dont ils ſont  
dignes, ſ'ils conſpirent contre la  
tranquilité publique.

Adjoûtez que d'autant que le  
mal qu'ils ſont capables de faire,  
eſt plus violent, on doit auſſi les  
en corriger ſeverement, & par la  
honte du ſupplice, leur inſpirer un  
eſprit de paix & beaucoup de  
frayeur pour ſ'embarquer à des  
menées, ſur leſquelles on eſt bien  
plus reſervé, ſi l'on ſçait une fois  
que le Prince eſt inexorable, &  
qu'il punit ſans pitié des offen-  
ſes qu'il n'eſt paſ aſſeuré de punir  
la ſeconde fois, ſ'il les pardonne la  
premiere; tant il eſt vray que la  
clemence nous nuit, ſi elle ſtate  
trop, & ſi au lieu de la reconnoiſ-  
ſance que l'on en doit avoir, on  
la paye d'une ingratitude hor-  
rible.

2 Ces maximes étant inal-  
terables, feront naître en l'Am-  
baſſadeur coupable un ſince-  
re repentir de ſa faute, & dans ce-  
luy



luy qui est sage, toute la précaution qui est nécessaire, pour ne pas échouer au même écueil, puisque leur seureté ne peut & ne doit venir que d'une conduite route innocente & pleine de probité.

3 Leur démarche en sera toujours plus ferme, moins remuante, & n'aura pour vüe que le soin immuable de menager les intérêts de son Maître, sans pourtant en vouloir perdre le Prince, ny l'Etat où il est envoyé.

Je conclus contre le Ministre, qui veut que cette maxime de punir l'Ambassadeur est nouvelle, & l'effet d'une Politique Moderne; qu'elle l'a été de tous les siècles & de tous les temps, & dans toutes les nations, où la Justice a fleuri, & où l'on a sceu distinguer le violer, de punir un Ambassadeur. Le violer, marque une injure manifeste, & le punir, quelque crime enorme; l'un est une question de droit, & l'autre une question de fait. Toutes les loix defendent le premier, & il n'y a pas une seule qui ne consente aux peines établies contre les trahisons; pour fai-

mineris succedaniis sapiendi nascetur materia. Illis ultra nocendi eripietur facultas, his ab injuriis abstinendi & à sceleribus cavendi documentum præbentur, dum intelligent tantisper se sanctos esse, & in tuto meare, morari ac remeare donec sanctè innocenter & honestè vixerint *ibid.*; Hinc dabunt operam ut & Principi à quo mittuntur, profint, & eique ad eunt, non noceant. *ibid.*

re ainsi, qu'on n'espere jamais, une seconde grace, après que l'on a fait la premiere. La discipline le veut; la raison l'ordonne, & la Justice exige ces severitez, pour punir également les fautes passées, & empêcher encore que l'on n'en fasse à l'avenir: le crime que l'on punit, est un remède pour n'en plus faire, & le suppliee a quelque chose qui nous touche puissamment, soit qu'il nous detourne du mal, ou qu'il nous porte insensiblement au bien, & à suivre le chemin de la vertu & de la gloire.

Je demande à l'Ambassadeur, s'il étoit Prince, ce qu'il feroit à celui qui luy voulût ôter la vie ou l'Etat, sous le masque d'une amitié simulée, & si se voyant injustement attaqué, il ne s'en vengeroit point selon les loix qui le souffrent, & nous prescrivent de ces necessitez dont l'on ne peut bonnement se dispenser.

*Exemple de  
ce que l'on a  
fait avec un  
Archevêque  
qui avoit con-  
spiré.*

Disons aussi un mot sur les gens d'Eglise qui profanent le Caractere, & blessent la Majesté de l'Etat, contre lequel ils conspirent; j'en trouve un exemple en Portugal.

Jean

Jean Duc de Bragance avoit usurpé le Trône; le Peuple, le Clergé & la Noblesse applaudirent à la révolte, & l'appellerent un changement qui étoit juste; si ce n'est ceux dont la fidélité demeurait ferme pour Philippe. Le Marquis de Villareal, le Duc de Camigne, le Comte Armamar & quelques autres qui voulurent secourir le joug, furent trahis, & eurent la tête coupée. L'Archevêque de Brage eut le même dessein, mais ses habits le sauverent; & il en fut quitte pour une cruelle prison, où il fut mis, quoy que Rome foudroyât, menaçant Jean & ses Complices, qui dirent, qu'ils pouvoient punir un rebelle à l'Etat present, & que les Canons y donnoient lieu & suspendoient en ce cas les Censures. *Non have-  
te eccesso;  
poi che ques-  
li eramachia-  
to del delitto  
di lesa Maje-  
stà.*

Mais que le Duc, qu'ils appelloient alors Roy, pour témoigner ses respects au S. Siege, étoit prêt de commettre la cause de l'Archevêque à des Juges que le Pape enverroient sur le lieu, mais sans souffrir qu'elle fût évoquée à Rome pour le peril qu'il y avoit de tom-

*Fol. 43<sup>a</sup>  
Nel qual ca-  
so la ragione  
de y Canoni  
concedeva  
quello, che  
havea fatto,  
senza incor-  
rere nelle  
censure. Ibid.*

ber entre les mains des Espagnols, outre que l'on craignoit qu'il y seroit trop doucement traité, & Jean avec une rigueur indigne de luy & du Caractere qu'il venoit de prendre.

Ce sont les raisons dont l'on éluda les empressements de la Cour Romaine; l'Archévêque en mourut, & le déplaisir termina une chose sur laquelle on étoit embarrassé, mais où les exemples parlent toujours, & nous font souvenir de ce que l'on peut & doit même faire, si l'on se trouve engagé dans un pas si difficile.

On voit en Davila ce que Henri III. y a dit sur le Cardinal de Lorraine, & ce qui s'est encore passé ailleurs, avec tous ceux que l'ambition ou l'intérêt ont malheureusement séduits.

*Discours sur  
les Ministres  
& autres qui  
ont été enlevés  
dans un  
état étranger.*

Je viens à une autre circonstance, à sçavoir si l'on peut enlever l'Ambassadeur ou l'Envoyé qui a conspiré, ou qui conspire dans un Etat qu'il tache à porter contre le Prince son Maître, dont il est le sujet, pour luy susciter ainsi une affaire épineuse. J'ay parlé



parlé plus haut de Roux-Marfilli & de Broglia ; je vay aussi voir ce qui s'est encore fait ailleurs sur ce même pied.

Ashfield étoit Anglois & brouilloit en Ecosse contre les intérêts de la Reyne Elisabeth en Angleterre : Robert Bowes son L'An 1599. Ambassadeur l'ayant sceu , le fit enyvrer & conduire par ses gens jusqu'à Beruic , où le Roy Jaques le fit demander , mais inutilement. Sur ce refus ce Prince avoit fait donner des gardes à Bowes , & luy refusa l'audience qu'il luy demanda pour se justifier ; mais Jaques irrité d'une chose qui le faisoit extrêmement , s'appaisa à la fin , & n'en témoigna point tout le ressentiment dont il étoit capable , s'il n'eut pas crû d'aggraver Elisabeth , qui le flatoit de la succession infaillible de la Couronne.

Le Ministre de Brandebourg fit enlever à Warfawie le Colonel Kalestein & conduire en Prusse , où son procès fut aussi-tôt fait , ce Ministre en ayant été quitte pour avoir defavoüé la chose ;

H 6 mais

Eol. 208.

mais ces actions, dit l'Auteur, sont insupportables sinon à des Princes impuissans ou insensibles. Quand il se peut faire que l'Ambassadeur n'en ait aucune connoissance, & que ses Domestiques ou par zele ou par interet ayent entrepris seuls ce coup, pour tirer aussi seuls toute la reconnoissance d'un service que l'on rend à son Prince, que l'on oblige.

Il y a même quelques années que le Major Wartenlevens s'étoit engagé d'enlever La Cour, qui est si connu par ses écrits contre la Maison d'Orange, & il l'auroit fait, s'il l'avoit pû trouver en sortant de chez luy, quoy que l'on en eut asseurement murmuré en la ville d'Amsterdam, où on n'en pût jamais venir à bout pour les précautions que l'autre prit pour s'en garantir.

Quand ces choses se font toujours, & ne causent que quelque bruit qui cesse aussitôt; principalement si le Prince qui fait faire le coup, a des forces à soutenir l'enlèvement; sans quoy il est bien dangereux de l'entreprendre; ce  
qui

qui se void , & que les Suisses , & Jâques en Ecosse ne s'en sont guere allarmez.

Mais l'on m'avoüera que lors que ces choses se firent , les autres Princes n'en ont jamais rien dit ; laissant à Jâques & aux Cantons le soin de s'en ressentir ; le Roy Tres-Chrétien ayant parlé seul & rempli toutes les Cours de l'Europe de ses plaintes , & de la vengeance qu'il vouloit en faire , quand Monsieur de Cologne a seul droit de parler , & d'en demander raison à l'Empereur.

Celà étant l'on void clairement que la France a pris de cét accident le pretexte qu'elle cherchoit tant , & qu'elle trouva alors , pour rompre le Congrès de Cologne , malgré les autres Ambassadeurs & leurs Maîtres , qui n'en firent aucun bruit ; quand on peut encore y adjoûter , que le Prince Guillaume étoit Sujet & Vassal de Leopold , & n'avoit point des passeports , si ce n'est de la Hollande , étant même dans une ville d'Empire , où Leopold avoit toujours droit de se prendre à luy ,

luy, & d'enlever un Colonel, qui fervoit à la France, separant ainsi les personnes & le Caractere. C'est ce qu'il y a eu à dire sur cet enlevement. Je viens à un eloge que le Ministre fait de Buchanan.

*Jugement du  
Ministre sur  
l'Histoire de  
Buchanan.*

Cela surprend ; car ayant fort loué Thucydide, Salluste, Cesar, Paterculus, Tacite & Comines, Machiavel, Foglieta, Thou, Conestaggio, Grotius, Nani, Capriata, il ne nomme que Coloma seul entre les Espagnols, & ne dit rien de Zurita, de Mariane, ny de Farie de Soufa, dont les écrits sont tres-excellens. oubliant encore Polybe, Guicciardin, d'Avila & Mezeray, qui attirent l'estime generale, la particuliere du Ministre ne s'accordant qu'à celui qu'il considere bien plus que les autres, puisque T. Live, comme il dit, *n'a pas si bien réussi en son Histoire Romaine que Buchanan en celle d'Ecosse.*

Fol. 415.

La raison en est convainquante, à ce qu'il croit, ou pour le style, ou pour le jugement, dont l'Auteur a écrit les choses de ce Royaume, mais avec la flaterie & la passion que l'on sçait. Il



Il n'éleve que Muray seul , & justifie à plein le cours surprenant de ses menées; quand ce rusé Batard a bouleversé l'Etat, changé la Religion , & trahi la meilleure des sœurs qui l'avoit comblé de graces, & marié richement. Mais la recompense qu'elle en eut, fut une suite de mille accidens horribles qui la rendirent malheureuse & l'obligerent à se jeter entre les bras d'Elisabet où elle trouva un écueil au lieu du port qu'elle avoit espéré, mourant comme l'on sçait après avoir souffert la plus violente des prisons , étant Reyne, mais enchainée par une autre proche parente , dont elle étoit l'héritière, ayant beaucoup de vertu , les talens nécessaires & les qualitez essentielles pour le Trône.

C'est le sentiment qu'en ont tous les honnêtes gens , mais Buchanan en disconvient , & doit bien être loué pour ses impostures , comme si la fidelité & le soin que l'on est obligé d'avoir pour dire sincèrement les choses , n'estoit plus un charme à être considéré essentiellement propre de l'histoire , sans  
le

lequel tous les autres meurent généralement.

En effet Buchanan a fait ce Traité fin, mais pestilent du droit de regner en Ecosse, pour autoriser les revolutions de cette Couronne; blanchissant la conduite de Murray, qui en étoit l'infidèle architecte, & noircissant si fort celle de Marie, sur ses Amours avec David Riz & avec le Comte de Botwel, la blamant de ce qu'elle avoit fait mourir Henry Darley son mary & épouse l'assassin dont elle s'étoit servie pour faire ce coup detestable, quand la seule passion l'a obligé à coucher par écrit ces choses; quoy que les autres Ecrivains en parlent avec plus de modestie, ou ne disent rien des crimes que l'on forge toujours pour rendre odieux le Prince que l'on veut malicieusement perdre: mais venons à quelques traits piquans de son histoire.

1 Lib. 16.

fol 576.

2 In promissis inconstan-  
tiam.

Ibid. f. 595.

1 Il accuse la Reine Mere d'une perfidie tres-noire, 2 & de ce qu'elle étoit sans foy pour les Puritains, sans toucher les raisons d'une si juste haine pour ceux qui boule-

ver-

versoient l'Etat , & traversoient  
obstinement tous les desseins.

Il blâme encore 1 l'Ambassa-  
deur de France & le Jurisconsulte  
2 qui la gouvernoient avec une  
autorité sans bornes , ainsi que  
Martignes , la Brosse & l'Evêque  
d'Amiens , 3 qu'il decrie comme  
les sources & les auteurs de la  
tyrannie. C'est le nom que l'on  
donne au soin qu'ils avoient de  
menager les interêts de cette Prin-  
cesse deux fois malheureuse , &  
pour les menées qui l'ont perpe-  
tuellement agitée , ou pour avoir  
laissé Marie sa fille l'heritiere de  
ses malheurs aussi bien que de la  
Couronne : ces mêmes mutins la  
confinant au Lac Levin , & puis la  
chassant de l'une prison à l'autre ;  
sous des pretextes aussi faux , que  
le crime qu'on luy impute , est sup-  
posé par le subtil Comte de Mor-  
ton son ennemi , & le Confident  
de Muray , qu'il loüe & élève jus-  
ques au Ciel , 7 luy donnant des  
mœurs saintes , 5 & une ame sin-  
cere & juste , quand il avoit des  
maximes si doubles qu'il tiroit de  
l'ecole de Machiavel ; l'appellant le

1 Homo ces-  
leris & vehe-  
mentis ira. *ib*

2 Suspicio-  
nem rerum  
novandarum  
in se transtu-  
lit. *Ibid.*

3 Horum  
trium omnia  
consilia ad  
apertam ty-  
rannidem  
spectabant.  
*Ibid.*

4 Et legitimè  
conjugis ex-  
des & illegi-  
timum cum  
parecidâ pu-  
blico matri-  
monium. *lib.*  
*20. fol. 730.*

5 In atrocissi-  
mo facinore  
deprehenla. *ib*

6 Mulier ado-  
lescens impo-  
sito oneri  
impar. *Ibid.*

7 Fratris ve-  
rò mores  
quanto san-  
ctiores erant  
tanto majore  
rem ei curam  
afferebant.

*Lib. 17 fol.*  
*609.*

con- 8 Qui ob for

titudinem & conservateur & l'Ange tutelaire  
 æquitatem de l'Ecosse.

charus, *Ibid.* Buchanan passe outre, la fait  
*fol. 610. lib.* detestable, & dit qu'elle avoit  
*19 fol. 67n.* aymé David Riz, 1 le faisant

1 In sepul- enterrer auprès du feu Roy son  
 chro proximi Mari; il se môque encore de l'Edit  
 Regis & li qu'elle fit en faveur de Henri  
 berorum d'Arley, contre lequel, comme il  
 ejus collo- veut, elle conspira, le traitant  
 candum, tres-mal, 2 quand Botwel  
*Fol. 635.*

2 Lib 18. son favori faisoit le Prince, pou-  
*fol. 638.* voit tout, & 3 étoit criminel

3 Idem reus, ensemble & juge; l'arbitre des  
 judex, quæsi- affaires, & de la Reyne, qu'il épou-  
 tor, pœnæ ex. sa, 4 quoy qu'il eut encore deux  
 actor *fol. 664.* femmes vivantes. Or Muray pro-

3 Qui duas duoit les lettres qu'il avoit surpri-  
 uxores adhuc ses, faisant un détail des crimes de  
 vivas habe- sa sœur, & en donnant des preu-  
 ret *fol. 653.* ves aparentes ou fausses en la pre-

Lib. 19. fol sence d'Elisabeth & du Conseil,  
 684. qui dez lors commencerent à y  
 prendre goût, & à songer à sa per-  
 te; quand il avoit seul precipité cet-  
 te affligée par des conseils à la ve-  
 rité plausibles, mais envenimez  
 dans le fond; c'est de l'air dont Buc-  
 canan traite une Reyne, à laquelle  
 il étoit aussi obligé, payant toute

ces



ces bontez de l'ingratitude que l'on void.

J'ay encore quelques reflexions à faire sur les Suiffes, sur les civilitez que l'on fit à l'Empereur Charles V. à Paris, & sur les pretensions des Princes en Alemagne en ce qui regarde leurs Negotiations.

Le Ministre parle des grands avantages que les Suiffes remporterent en trois grands combats sur Charles le Hardi dernier Duc de Bourgogne. *Reflexion sur le demelé de Charles le Hardi avec les Suiffes.*

2 Quant à Granfon, ce Prince n'y perdit 3 que sept hommes d'armes une frayeur panique ayant obligé les autres à s'enfuir avec honte; mais le butin y fut tres-considerable, aussi bien que leur simplicité sur la valeur de ces choses; car comme le luxe n'avoit point d'entrée chez eux, 4 ils donnerent des plats d'argent pour deux grands blancs la piece, croyant que ce ne fut que de l'étain, & des Diamans d'un prix inestimable, pour un florin à un Prêtre qui les revendit pour trois aux premiers des Cantons. *Eol 107. 1 Philippe de Commines dans son Louïs XI. Chap. 85. 2 De gens pour cette fois ne perdit que sept hommes d'armes, tout le demeurant fut & luy aussi. Ibid. 4 Chap 86.*

Ce malheur luy étant arrivé pour avoir entrepris cette guerre pour quelques peaux de mouton que les Suiff-

Chap. 85.

Suiffes avoient pris à M. de Romont, sans être touché des foûmiffions qu'ils luy firent, ny de ce que leurs envoyez luy dirent; à fçavoir qu'étant fi pauvres, il ne gagneroit ny bonnes Villes ny de riches prifonniers, puisque pour luy faire voir le malheureux état où ils étoient reduits, ils adjouâterent, que les éperons & les mors des chevaux de son armée, valoient bien plus d'argent que leurs Terres, ne fçau-roient payer de finance, s'ils étoient pris. Le Ciel puniffant ainfi l'orgueil de ce Prince.

A Morat fi l'on ôte 4. mille Suiffes à cheval & quelques Troupes d'infanterie, les autres étoient Italiens, Allemans, Anglois, Lorrains, & François: avec le Duc René à leur tête. Toute l'armée étoit forte de 23. mille hommes, fi l'on en doit croire le Prince de Tarente qui la comta, comme elle passoit un pont; & si M. de Contay est plus exact, il n'y avoit que 18. mille hommes au plus, Charles en ayant perdu bien 8. mille.

A Nanci le Duc de Lorraine avoit encore une bonne armée  
d'étran-

d'étrangers, Allemans, François & autres, Charles n'ayant que 4 mille hommes foibles & abattus, qui cederent aussi-tôt ; outre que Campobasse l'y avoit trahi : & si je ne me trompe, ce Prince perdit son honneur à Granfon, à Morat l'armée, & la vie à Nanci. Je viens à l'Empereur Charles V.

Lesdits Alle-  
mans mar-  
cherent &  
avec eux é-  
toit grand  
nombre de  
gens de che-  
val de deça,  
qu'on y laissa  
aller. ch. 94.

Lorsqu'il passa, dit-il, par la France pour aller punir la rebellion de la Ville de Gand, il y receut plus de civilité & d'amitié qu'il n'eut osé esperer de son plus confident ami ; s'il est juste d'appeller ainsi la plus noire des perfidies, & le dessein que l'on avoit de l'y arrêter, ce que l'on auroit fait, si le Connétable Montmorenci & si Madame d'Etampes, comme l'on croit, ne l'en eussent averti, ce qui rompit ce piege, & obligea l'Empereur à quitter en hâte un hôte si obligeant, qui ne luy faisoit rendre par tous les mêmes honneurs que l'on auroit pu rendre à sa personne, que pour le perdre, & l'éblouir.

Ibid.

Et si l'on en veut croire le Ministre, la France a un grand tort, sur le refus qu'elle fait, de donner le

Fol. 68.

le Caractere que les Princes d'Alemagne luy demandent pour leurs Plenipotentiaires, puisque le droit d'envoyer des Ambassadeurs est inseparable de la Souveraineté. Il n'y a point de Souverain qui ne puisse envoyer des Ambassadeurs, & il n'y a que de Souverains qui en puissent envoyer. C'est au Roy Tres-Chrétien à s'en regler, les raisons du Ministre valent bien plus que les siennes, & peuvent l'obliger à une satisfaction que les Princes interessez luy demandent avec tant d'empressement.

Fol. 76.

Il est toutefois vray que la Cour de France ne veut pas traiter d'Ambassadeurs les Ministres des Princes d'Alemagne, parce qu'estans dependans, à ce qu'elle dit, de l'Empereur, ils ne peuvent pas estre Souverains, &

L'An 1638.

sur ce pied on ne voulut pas que le Comte de Groensfeld, & Curtz se couvrissent devant le Roy; le feu Electeur fut obligé de digerer cet affront, & pour menager l'amitié de la France, de changer la qualité d'Ambassadeur en celle d'Envoyé.

Fol. 77.

Ibid.

Il adjoute qu'une bonne partie des  
Do-



Docteurs d'Alemagne a taché de détruire la Souveraineté des Princes d'Alemagne, mais je ne sçay pas comment la France a pû donner dans cette erreur populaire, après avoir si souvent traité avec eux comme de Souverain à Souverain. C'est la censurer un peu contre son ordinaire, adjoûtant qu'il y a lieu de croire, qu'elle ne changera pas facilement à l'égard des Princes d'Alemagne, bi n qu'elle soit tres-prodigue de ses civilitez envers ceux d'Italie. C'est donc à elle ou de ceder aux empressements communs, ou bien à soutenir ses hauteurs passées, puisque les Princes en Alemagne en font une affaire generale, & pretendent qu'en l'état present où ils sont unis & bien liez, on les traite d'un autre air, & du moins avec la même estime qu'elle fait les Princes Italiens.

Ce sont les trois points que j'ay legerement discutez; il me reste à dire que je ne vois pas de raison qui oblige le Ministre à eriger une Terre de Marquisat qu'elle est en Duché, nommant le Marquis de Velade & de S. Romain, Duc d'Astoria.

Fol. 78.

Fol. 373.

d'*Astorgas*, quand il n'en est que Marquis : il a eu l'Ambassade de Rome, & puis la Viceroyauté de Naples. Mais comme cela est faux, ce qui suit ne l'est pas moins ; à sçavoir, que le Comte de Fuenfaldagne avoit eu la principale direction des affaires des Pays-bas sous D. Jean d'*Austriche* ; quand c'étoit sous Monsieur l'Archiduc ; & que Caracene gouvernoit les armes sous le Prince qu'il dit, & qui s'en alla en Espagne pour Generalissime des armées contre le Portugal.

Fol. 288.

C'est le détail ingenu de mes Remarques, que je prie de vouloir prendre d'aussi bon cœur, que je les donne, pour montrer que souvent il nous échape de choses que l'on formeroit mieux, si l'on avoit le temps, la patience & la precaution pour les donner en l'état où elles sont véritablement ; sans que l'on doive syndiquer, si l'on n'est bien ferré, ny faire si fort le juge, quand on peut être jugé à son tour.

F I N.

R 875

**BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL**



1200027488

Ayuntamiento de Madrid





12000 27488

Ayuntamiento de Madrid

4  
R  
SU  
B  
P  
A  
M



Ayuntamiento de Madrid